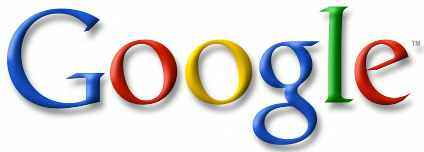
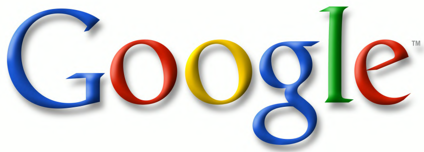
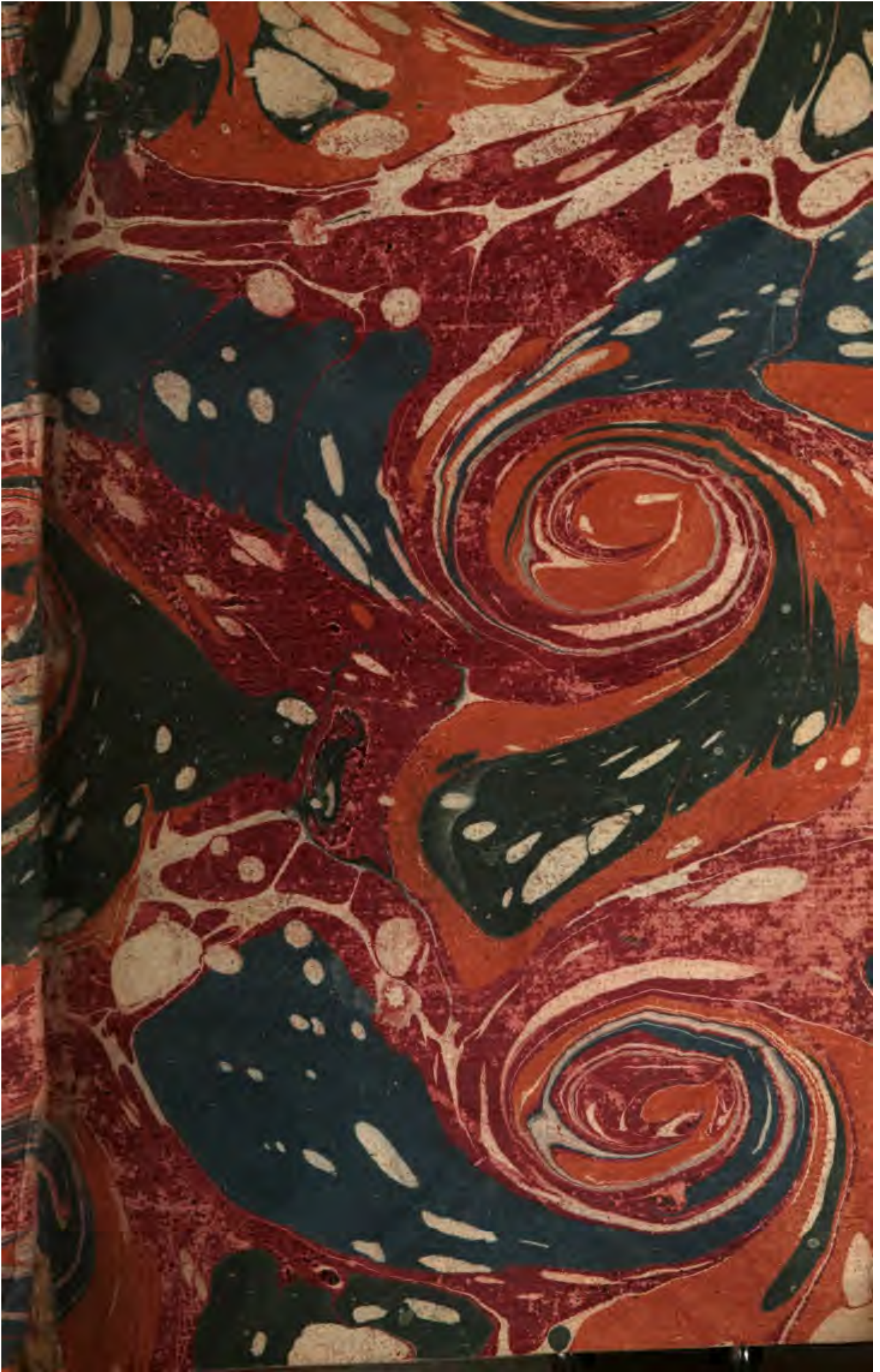







Bibliotheque
de Mr. D'hyenville
Viotte Regis Monet Sculp.





Viotte Regis Monet. sculp. excc.



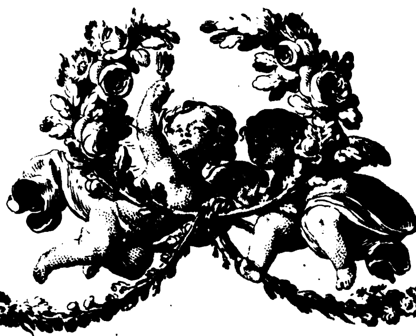
ed. by MEUSNIER DE QUERLON (Anne-Gabriel)



LE TRIOMPHE DES GRACES

LES
GRACES.

Simplex munditiis. *Horac.*



A PARIS.
Chez LAURENT PRAULT, Libraire, Quai des Augustins, à la Source des Sciences: & BAILLY, même Quai, à l'Occasion.

M.DCC.LXIX.

J. M. Moreau le J.e inv. 1769.



A
MADAME***.

JE ne veux point chanter Bacchus ;
Du divin Apollon je ne ſuis point les traces ;
Je tiens ma lyre de Vénus,
Ma lyre doit chanter les GRACES.



JE ne m'adreſſe plus qu'à vous :
Maîtreſſe de mes chants, dirigez-en l'uſage.
Que l'Univers en ſoit jaloux,
Mais qu'il m'accorde ſon ſuffrage.



AUX GRACES.

. . . . votre charmant aſpect
De décence & d'attraits peint l'heureux aſſemblage ;
Et vous inſpirez le reſpect,
Même en raviſſant notre hommage.



TOUT rit ſous votre aimable loi :
L'Amour auroit par vous fait triompher ſes armes ;
D'un ſéduiſant *je ne ſçai quoi.*
C'eſt vous qui faites tous les charmes.



GRACES, de vos prodigues mains,
Vous l'avez chaque jour de nouveaux dons parée.
Elle eût étonné les humains ;
Par vous elle en eſt adorée.



PRÉFACE.

LE Peuple le plus ſpirituel qui ait jamais exiſté; qui penſoit le plus délicatement, avec le plus de fineſſe, & qui s'exprimoit comme il penſoit; qui principalement avoit l'art de peindre les idées les plus abſtraites ſous des images ſenſibles & toujours riantes: les GRECS, en un mot, ont apperçu les premiers ces inflexions fines, légères, & ces fugitives nuances, qui parent la beauté, c'eſt-à-dire, la régularité des traits ou des formes, qui l'embelliſſent même encore, & qui ſouvent y ſuppléent. S'ils n'en ſont pas les premiers Obſervateurs, ce ſont eux du moins qui paroiſſent les avoir le mieux remarquées, & qui, pour leur donner un corps, pour fixer en quelque façon leur mobilité, leur être idéal, les ont perſonnifiées, en créant les GRACES, en les repréſentant ſous les attributs du ſexe le mieux partagé d'agrémens. Ainſi l'on nous a fait concevoir,

on nous a presque rendus sensibles tous ces petits moyens de plaire, indépendans de la beauté ; ainsi l'idée des Graces nous est devenue familière.

Il y a quelque différence à faire entre les *Graces* & la *grace*. Les Graces sont de la Nature : la grace peut être l'ouvrage de l'Art. Les exercices de la jeunesse, la danse, les Armes, l'Equitation, assoupissant le corps, en rendent toujours les mouvemens plus aisés, plus libres, & lui donnent par conséquent de la grace. L'usage du monde forme aussi les jeunes personnes, & suffit quelquefois pour leur donner de la grace ; mais les Graces ne s'acquièrent point. Cependant beaucoup de gens les confondent ; & sans trop démêler ce que c'est, relativement ou absolument, que la grace & les Graces, ce sont les mots que l'on a le plus souvent à la bouche.

On a donc crû que les gens du monde, les personnes un peu lettrées, les Artistes, les Amateurs ne verroient pas sans inté-

rêt un Recueil où l'on auroit raſſemblé ce que les Anciens & les Modernes ont dit de plus agréable & de plus exact tant ſur les Graces que ſur la Grace. Tel eſt l'objet de cette Collection, que l'on verra, par le choix des Piéces, n'être pas moins inſtructive qu'amuſante.

Pour la rendre plus complette, on y a joint le beau Diſcours ſur les Graces, du P. *André*, qui fait partie de ſon *Eſſai ſur le Beau*, dans l'Edition de Paris 1763, la plus ample & la plus exacte de toutes *.

NOUS connoiſſons des Poëſies Latines de *Balthaſar de Vias*, Poëte de Marſeille, raſſemblées ſous le titre de *Graces :* CHARITUM LIBRI TRES. Ce Recueil adreſſé à M. Habert de Montmor, Maître des Requêtes, a été imprimé à Paris en

* Elle ſe trouve, avec les autres Ouvrages de cet ingénieux Ecrivain, chez *Ganeau*, Libraire, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes.

1660, & forme un volume *in*-4°. d'environ 300 pages. Toutes les Poësies qui le composent sont en vers élégiaques assez bien faits. L'Auteur y célèbre, sous les noms des trois Graces, ou des *Iris en l'air*, suivant l'usage du temps, ou des Beautés réelles travesties poëtiquement en Euphrosine, en Pasithée, en Aglaé. Dans tout l'Ouvrage, il n'est question que des Graces; elles sont reproduites sans cesse sous une infinité d'allégories différentes. L'Auteur Marseillois tenoit encore de cette *Erotomanie poëtique*, qui, depuis Pétrarque, avoit tourné tous les esprits à ces galantes fadeurs, dont nous avons peut-être à Boileau l'obligation d'avoir été délivrés vers la fin du dix-septiéme siécle.



TABLE
DES PIÉCES
Contenues dans cet Ouvrage.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures.

LE Triomphe des Graces doit regarder le titre.

Les Graces chantées par Pindare, *page* 1
Les Graces président aux plaisirs, 49
Les Graces vengées, 75
L'Amour enchaîné par les Graces, 87
Les Graces, 169

LES





LES GRACES CHANTÉES PAR PINDARE.



LES GRACES.

ODE

DE PINDARE;

Qui est la quatorziéme des Olympiques;

A ASOPIQUE D'ORCHOMENE,

Vainqueur à la Course.

TRADUITE EN FRANÇOIS

Par M. l'Abbé MASSIEU.

ARGUMENT.

COMME les Odes de Pindare étoient proprement des cantiques sacrés, ainsi qu'il les appelle toujours lui-même, il les commençoit d'ordinaire par l'invocation de quelque Divinité; mais il n'en invoquoit jamais aucune, sans en avoir des raisons par-

ticulières, tirées du fond même de son sujet. Trois considérations l'obligèrent d'adresser cette Ode aux Graces. Asopique, qui en est le Héros, venoit, pour son coup d'essai, de remporter le prix de la Course à Olympie ; il étoit d'Orchomène, & il se trouvoit alors dans la fleur de l'âge. Or les Graces étoient du nombre des douze Divinités qui présidoient aux Jeux Olympiques : elles étoient Déesses tutélaires d'Orchomène, où elles avoient le plus magnifique & le plus célèbre de leurs Temples ; enfin elles aimoient à favoriser le mérite naissant & la jeunesse. Il ne faut donc pas s'étonner que la plus grande partie de cette Ode soit sur le compte de ces Déesses. Le Poëte attribue à leur protection l'heureux succès qu'Asopique vient d'avoir ; il leur en rapporte toute la gloire, & leur présente son cantique, comme un monument éternel de la reconnoissance de ce jeune vainqueur & de sa patrie. Il finit par prier la Renommée de descendre aux Enfers, & de porter à Cléodème, mort depuis quelque temps, la nouvelle de la victoire de son fils. Cette Ode n'a que trente-cinq vers ; mais c'est une des plus belles de Pindare ; elle renferme en abrégé tout ce que l'Histoire & la Fable nous ont transmis de plus curieux touchant les Graces. Si l'on y retrouve par-tout cette élévation, cette

force & cette hardiesse qui sont le véritable caractère du Poëte Thébain ; elles y sont tempérées par des expressions gracieuses & par des images riantes, qui rendent cette petite piéce entièrement digne des trois Déesses auxquelles elle est consacrée.

ODE.

VOUS qui, sur les bords du Céphise, habitez une contrée fertile en excellens coursiers, Déesses fameuses qui régnez sur l'opulente ville d'Orchomène, éternelles protectrices de l'ancien peuple des Minyens ; GRACES, je vous invoque, exaucez-moi. Les hommes tiennent de vous tous les biens & tous les agrémens dont ils jouissent : c'est vous, qui leur dispensez la sagesse, la beauté & la gloire ; les Dieux eux-mêmes ne célèbrent point de danses ni de repas où ne président les Graces. Arbitres souveraines de tout ce qui se fait dans le Ciel, elles ont leur thrône près d'Apollon, & adorent sans cesse avec lui l'intarissable majesté du Dieu d'Olympie, leur père commun.

Filles respectables du plus puissant des Immortels, Aglaïe & Euphrosine, pour qui les chants sacrés ont tant de charmes, prêtez l'oreille à ma voix. Et vous, divine Thalie, qui n'aimez pas moins nos cantiques, jettez un regard sur ce concert harmonieux qui, à l'occasion d'une victoire éclatante, s'éleve légèrement dans les airs. Je viens célébrer Asopique, & sur le mode Lydien lui consacrer le fruit de mes veilles. Déesse bienfaisante, c'est par un effet de votre protection qu'aujourd'hui Orchomène est victorieuse à Olympie. Mais vous, écho des beaux exploits, infatigable Renommée, descendez au sombre palais de Proserpine, & portez à Cléodème l'agréable nouvelle des premiers succès de son fils. Racontez-lui comment, au sein de Pise, ce jeune Héros vient de ceindre son front d'une des couronnes qui font voler la gloire de nos combats jusqu'aux extrémités de la terre.



DISSERTATION
SUR
LES GRACES.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

SI la Théologie des Poëtes anciens n'étoit pas trop sensée, on ne peut disconvenir qu'elle ne fût du moins très-agréable. Il est vrai que le bon-sens souffroit de cette multitude de Dieux qui ne leur coûtoient rien à enfanter, mais l'imagination y trouvoit son compte. Ils la promenoient, par le moyen de leurs fictions, dans des enchantemens continuels. Le Ciel, les Astres, la Mer, la Terre, toute la Nature devenoit, dans leurs principes,

vivante & animée. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyoit autour de soi que des objets, qui, en apparence matériels & insensibles, avoient au fond & du sentiment & de l'intelligence. Se promenoit-on le long d'un fleuve, c'étoit un Dieu en personne, panché sur une urne, & couronné de roseaux. Les Fontaines étoient des grottes de crystal, où les Naïades faisoient leur demeure. Les Oréades habitoient les montagnes, & les remplissoient de je ne sçai quelle horreur religieuse. Dans la solitude des forêts, on se trouvoit au milieu des Faunes, des Satyres & des Dryades; & pour peu qu'on eût de foi poëtique, on entendoit leurs voix, on voyoit leurs danses. En un mot, tous les Estres qui concourent à former l'Univers, étoient presque autant de Divinités.

Mais dans ce grand nombre de Divinités différentes, dont les Poëtes s'aviserent d'embellir le monde, je ne sçai s'ils en imaginèrent jamais de plus aimables que

celles qui vont faire le ſujet de cette Diſſertation. C'étoit d'elles que toutes les autres empruntoient leurs charmes. Elles étoient la ſource de tout ce qu'il y a de gracieux & de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux perſonnes, aux ouvrages, à chaque choſe en ſon genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en eſt comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don ſans lequel tous les autres ſont inutiles ; je veux dire, le don de plaire. Auſſi, entre toutes les Déeſſes, il n'y en avoit point qui euſſent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les profeſſions, tous les âges leur adreſſoient des vœux, & leur préſentoient de l'encens. Chaque Science & chaque Art avoit en particulier ſa Divinité tutélaire ; mais tous les Arts & toutes les Sciences reconnoiſſoient l'empire des Graces. Leur juriſdiction n'avoit point de bornes. Les Orateurs, les Hiſtoriens, les Poëtes, les Pein-

tres, les Sculpteurs, les Muſiciens, & généralement tous ceux qui cherchoient à mériter l'approbation publique, leur ſacrifioient à l'envi, & ne ſe promettoient un heureux ſuccès qu'autant qu'ils pouvoient ſe les rendre favorables.

J'ai crû que je ne m'éloignerois point du but de cette Compagnie, ſi je raſſemblois ce que les Anciens nous ont laiſſé ſur des Déeſſes qui tenoient un rang ſi conſidérable dans la Religion; & je n'ai point appréhendé qu'un ſemblable ſujet ne parût pas aſſez digne du lieu où je parle. On ſçait que Speuſippe, diſciple & ſucceſſeur de Platon, plaça leur tableau dans l'école où ce fameux Philoſophe donnoit ces grandes leçons de ſageſſe qui depuis ont fait l'admiration de tous les ſiécles: tant on étoit alors convaincu que les Graces doivent préſider dans ces aſſemblées mêmes, où l'on traite les matières les plus ſérieuſes & les plus ſublimes.

Pour garder quelque ordre dans cette

Dissertation, je réduirai à six articles tout ce que j'ai à dire sur les Graces. Je parlerai d'abord de leur origine, & puis de leur nombre; ensuite des différens noms qu'on leur a donnés; après cela, de leurs attributs; en cinquiéme lieu, du culte qu'on leur rendoit; & enfin, des biens dont elles étoient les dispensatrices. Que si dans ce grand nombre de particularités, on en trouve plusieurs qui étoient connues, peut-être en trouvera-t-on quelques-unes qui ne l'étoient pas assez, & qui méritoient d'être tirées de l'obscurité. Quoi qu'il en soit, j'ai eu intention de faire des unes & des autres une sorte de systême suivi & complet.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine des Graces.

Le grand inconvénient de la Théologie des Poëtes, est de ne s'accorder pas assez avec elle-même. Comme un des principaux caractères du mensonge est de se

contredire, elle n'est à proprement parler qu'une suite continuelle de contradictions. Mais quoiqu'elle se démente presque sur tout, on peut dire qu'elle varie principalement sur la naissance de ses Dieux. On croyoit communément que Vénus étoit sortie du sein de la mer; il y a pourtant des Poëtes qui veulent qu'elle soit née de Jupiter & de Dioné.

Selon quelques-uns, le Soleil est fils de Jupiter; & selon d'autres, fils d'Hypérion. Les uns prétendent que, par un prodige inconnu jusqu'alors, Pallas sortit toute armée du cerveau de Jupiter; les autres soutiennent que, selon le cours ordinaire de la nature, elle reçut le jour de Neptune & de Tritonis, Nymphe qui présidoit & donnoit son nom à un marais d'Afrique. Enfin, il n'y a presque point de Dieu à qui la Mythologie, grace à la fécondité du cerveau des Poëtes, ne donne plusieurs pères & plusieurs mères. On ne doit donc pas s'étonner si les Anciens sont si peu

d'accord ſur la naiſſance des Graces. Quelques-uns ont crû qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, & qu'elles naquirent de Jupiter & de Junon. Mais preſque tous les autres prétendent que des Déeſſes ſi charmantes dûrent le jour, non au devoir, mais à l'amour ſeul.

Héſiode, le grand Généalogiſte de l'Olympe, nous apprend qu'elles furent une ſuite des amours de Jupiter & de la belle Eurynome, fille de l'Océan.

Onomacrite, auteur des Hymnes qu'on attribue ordinairement à Orphée, nomme leur mere *Eunomie*.

Elle s'appelloit *Hémonie*, ſelon les Catalectes.

Son nom étoit *Harmione*, ſelon Lactantius, ancien Commentateur de Stace.

D'autres l'appellent *Antinome*, *Eurymé-duſe*, *Eurytomène*, *Evanthé*. Mais Antimaque, Poëte très-ancien, ſoutient qu'elles ſont filles de Jupiter & de la Nymphe Eglé.

Il y en a même qui leur donnent un père mortel, & qui les font filles d'Etéocle, Roi d'Orchomène, ville de Béotie. Ils se fondent sur ce que Théocrite les appelle *Etéocléennes*; mais les plus habiles Commentateurs prétendent que le Poëte Bucolique les nomme ainsi, non parce qu'Etéocle étoit leur père, mais parce qu'il fut le premier qui leur éleva des autels & leur offrit des sacrifices. Enfin, l'opinion la plus communément reçue, quoique peut-être la moins fondée dans les écrits des Anciens, c'est qu'elles sont filles de Bacchus & de Vénus; c'est-à-dire, d'un Dieu qui dispense la joie aux hommes, & d'une Déesse qui fait les délices du Ciel & de la Terre, & que l'on a toujours regardée comme l'ame du monde.

Et certainement pour peu qu'on fasse attention au caractère des Déesses dont nous cherchons l'origine, on avouera que difficilement peut-on leur en donner une qui leur convienne mieux. Mais si tous les

Poëtes ne tombent pas d'accord que les Graces fussent filles de Vénus, au moins ils reconnoissent tous qu'elles étoient ses compagnes inséparables, & qu'elles faisoient la partie la plus brillante de sa Cour. Moschus, dans cette charmante Idylle où il réprésente Europe qui joue avec de jeunes filles de son âge, dit, qu'*elle brilloit entre ses compagnes, comme Vénus brille entre les Graces.*

Anacréon, celui de tous les Poëtes de l'Antiquité qui a le mieux connu les Divinités dont nous parlons, & qui les avoit comme faites à son badinage, ne manque guères de faire aller de compagnie les Graces & les Amours. *Le fils de Cythérée*, dit-il, *aime à se couronner de roses, lorsqu'il danse avec les Graces.*

Le même Poëte presse un excellent Ouvrier de lui faire une coupe d'argent, & d'y représenter, à l'ombre d'une vigne, *les Amours désarmés & les Graces riantes.*

Les Poëtes Latins parlent sur cela le

même langage que les Poëtes Grecs. Horace dans cette Stance heureuse où il sçait renfermer en trois vers toutes les Divinités qui composent ordinairement le cortége de Vénus, place les Graces immédiatement après l'Amour. C'est dans cette petite Ode, où il prie la Déesse de Cnide & de Paphos d'abandonner les lieux où elle est le plus adorée, pour se transporter dans la maison de Glycère, & pour y placer son Temple. *Que votre fils armé de son flambeau*, lui dit-il, *que les Graces laissant flotter négligemment leurs voiles, que les Nymphes, que la Jeunesse qui vous doit tous ses charmes, que Mercure enfin accourent sur vos pas.*

On voit par le détail où nous sommes entrés, que la naissance des Graces est peut-être le point de toute la Fable sur lequel les Poëtes s'accordent le moins, & qu'ils donnent à ces Déesses jusqu'à quatre pères : sçavoir, Jupiter, le Soleil, Bacchus, Etéocle ; & jusqu'à onze mères, qui sont, Junon, Eurynome, Eunomie, Hé-

monie, Harmonie, Eglé, Vénus, Antinoé, Eurymédufe, Eurytomène & Evanthé.

Je ne ſçais pourtant ſi de ce grand nombre de mères, il ne faudroit point en retrancher trois. M. l'Abbé Sévin prétend, & ſon ſentiment eſt fort vrai-ſemblable, que le mot d'*Eunomie* dans Onomacrite, celui d'*Hémonie* dans le vers des Catalectes, & celui d'*Harmione* dans le Commentateur de Stace, ſont corrompus; & qu'il faut lire dans ces trois Auteurs, *Eurynome*, ſur la foi du texte d'Héſiode, qui donne ce dernier nom à la mère des Graces.

ARTICLES II. & III.

Du nombre des Graces, & des divers noms qu'on leur a donnés.

Quoi qu'il en ſoit, les Anciens n'étoient pas plus d'accord ſur le nombre & ſur les noms de ces Déeſſes, que ſur leur origine. Les Lacédémoniens n'en reconnoiſſoient

que deux, qu'ils adoroient ſous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Athéniens n'en admettoient pas davantage, mais ils les appelloient *Auxo* & *Hégémone*. Héſiode, & après lui Pindare, Onomacrite & la plûpart des autres Poëtes, fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment *Eglé*, *Thalie* & *Euphroſyne*.

Ce qu'il y a d'embarraſſant, c'eſt que Thalie paſſe ordinairement pour être le nom d'une des Muſes. Mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muſe & une Grace ayent porté le même nom? Les Grammairiens dont les rafinemens ſont quelquefois plus ſpécieux que ſolides, prétendent que le mot *Thalie* a la pénultième bréve, lorſqu'il ſignifie une des Graces, mais qu'il a la pénultiéme longue, lorſqu'il déſigne une des Muſes. On pourroit s'y tromper ſur leur dépoſition unanime. Mais ſi l'on examine la choſe de près, on trouvera que leur diſtinction n'a nul fondement dans les écrits des Anciens. Car ſi le mot *Thalie* eſt bref

bref dans le vers d'Héſiode, il eſt long dans celui d'Onomacrite.

Un autre embarras, c'eſt qu'Homère change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Paſithée*. Car dans le quatorziéme Livre de l'Iliade, Junon va trouver le Dieu du Sommeil ; & comme Déeſſe du mariage, elle lui promet Paſithée pour femme, à-peu-près comme dans l'Enéïde, elle va trouver Eole & lui promet Déïopée.

Je vous rendrai poſſeſſeur de la charmante Paſithée, cette jeune Grace pour qui vous paſſez les jours à ſoupirer. Stace conſerve à cette Grace le nom qu'Homère lui donne, & la place même avant les deux autres. C'eſt dans l'endroit où il fait le dénombrement des Divinités qui fabriquèrent le fameux collier d'Hermione : collier funeſte à toutes les femmes qui le portèrent, & ſource d'une infinité de guerres & de malheurs. Ce Poëte dit en ſon ſtyle pompeux : *Paſithée, la première des Graces ; le*

Dieu des agrémens, & l'aimable fils de Vénus ne mirent point la main à cet ouvrage. Le deüil, la rage, le désespoir & la discorde, le forgèrent de leurs tristes mains. Malgré l'autorité de Stace & d'Homère, les noms qu'Hésiode a donné aux Graces leur sont demeurés. Mais quoique l'opinion, qui réduit ces Déesses à trois, ait prévalu, il y avoit plusieurs endroits dans la Grèce où l'on en reconnoissoit quatre. On les confondoit avec les *Heures*, c'est-à-dire, avec les quatre Déesses qui présidoient aux quatre Saisons de l'année. C'est pour cela qu'on les représentoit couronnées, l'une de fleurs, l'autre d'épis, la troisiéme de pampres & de raisins, & la quatriéme d'une branche d'olivier, ou de quelqu'un de ces autres arbres qui conservent leur verdure jusques dans l'hyver. C'étoit pour la même raison encore, qu'assez souvent on représentoit Apollon, Dieu des Saisons, portant de la main gauche un arc & des fléches, & soutenant de la droite de petites

figures des quatre Graces. Je ne crois pas que la bonne & saine Antiquité en ait guères admis un plus grand nombre. Mais les Écrivains du moyen-âge renchérirent beaucoup sur les anciens, & multiplièrent à l'infini ces Divinités. Aristenet, Auteur outré, qui dans ce qu'il écrit ne répand pas les fleurs par pincées, mais les verse avec la corbeille, voulant nous donner dans la jeune Cydippe le modèle d'une beauté parfaite, dit que les Graces voloient autour de ses yeux, non au nombre de trois, mais par centaines. L'expression, dont il se sert, est remarquable. Le Musée, dont nous avons un Poëme sur les amours de Héro & de Léandre, n'est pas plus retenu qu'Aristenet. *Les Graces*, dit ce Poëte, *brilloient dans toute la personne de Héro. N'en déplaise aux Anciens*, ajoute-t-il : *quand ils disent qu'il n'y a que trois Graces, ils ne disent pas vrai. Lorsque Héro daignoit sourire, on en découvroit plus de cent dans ses yeux seuls.*

Mais Nonnus, dans le Poëme qu'il a

fait à l'honneur du Dieu des Vendanges, porte encore les choſes plus loin. Car, dans le deſſein de rehauſſer la gloire du Dieu qu'il célèbre, il convient bien qu'il y avoit trois Graces à la ſuite d'Apollon ; mais il ſoutient qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à la ſuite de Bacchus.

C'eſt ainſi que ces Écrivains s'éloignent à l'envi de l'heureuſe ſimplicité des premiers ſiécles, & ſe jettent dans les hyperboles les plus étranges : tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'excès dont l'imagination ne ſoit capable, dès qu'une fois elle a paſſé les juſtes bornes. Il ne faut pas oublier que quelques Auteurs mettent la Déeſſe de la Perſuaſion au nombre des Graces, voulant nous inſinuer par-là que le grand ſecret, pour perſuader, c'eſt de plaire.

ARTICLE IV.

Symboles & attributs des Graces.

Quant aux ſymboles & aux attributs

des trois Graces, ils étoient en grand nombre. Au commencement, on ne repréſentoit ces Déeſſes que par de ſimples pierres qui n'étoient point taillées; mais on les repréſenta bientôt ſous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers temps, & dans la ſuite toutes nues. Pauſanias avoue qu'il ne ſçauroit marquer l'époque où l'on ceſſa de leur donner des habits. *Je n'ai pu découvrir*, dit-il, *quel fut le premier Peintre ou le premier Sculpteur qui s'aviſa de repréſenter les Graces toutes nues; car anciennement les Sculpteurs & les Peintres leur donnoient des voiles: témoin les figures de ces Déeſſes que nous ont laiſſées Bupale, Apelle, Pythagore de Samos & Socrate. Mais ceux qui ſont venus depuis, ont, ſans que je puiſſe deviner pourquoi, ôté aux Graces leurs habits, & les ont repréſentées toutes nues.* Peut-être pourroit-on dire qu'ils les repréſentèrent de la ſorte, pour faire entendre que rien n'eſt plus aimable que la ſimple nature. Les habits qu'enſuite on leur donna, n'étoient

que d'une gaze mince & légère, pour marquer que les véritables beautés plaisent principalement par elles-mêmes ; & que si quelquefois elles appellent l'art au secours de la nature, elles ne doivent employer les ornemens étrangers que sobrement & avec retenue. On les représentoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse. Il semble pourtant qu'Homère ait reconnu des Graces plus avancées en âge ; car Junon, comme nous l'avons vu, promet au Dieu du Sommeil une des plus jeunes Graces.

Ce grand Poëte n'auroit-il point voulu marquer par-là que chaque âge a ses agrémens, & qu'il est même des naturels heureux & privilégiés, qui dans un âge avancé, & jusques dans la vieillesse, sçavent conserver avec bienséance & avec dignité tout ce qui rend la jeunesse aimable ? On croyoit communément qu'elles étoient filles & vierges. Peut-être parce que l'on

étoit persuadé qu'il étoit bien difficile que les agrémens de la vie pussent subsister dans le trouble d'une passion, ou parmi les embarras du mariage. Cependant, contre l'opinion commune, Homère marie deux des Graces; &, ce qu'il y a de plus surprenant, il les partage assez mal en maris; car il donne pour époux, à l'une, un Dieu qui dort toujours, & à l'autre, le plus laid de tous les Dieux. Dans le dix-huitiéme Livre de l'Iliade, Thétis va chez Vulcain, qu'elle trouve pressant le travail des Cyclopes, & mettant lui-même la main à l'œuvre. La Grace, qu'il avoit pour femme, accourt au-devant de la Déesse.

Sur quoi l'on peut remarquer en passant, qu'Homère s'éloigne encore ici de l'opinion commune, qui donne à Vulcain Vénus pour femme. Les Scholiastes sont fort embarrassés à deviner pourquoi le Poëte marie une Grace toute charmante au Dieu des Forges. Phurnutus, sans y chercher tant de finesse, dit qu'Homère a

voulu nous faire entendre par-là que les agrémens doivent régner jusques dans les ouvrages les plus méchaniques. D'autres croyent qu'il a simplement voulu marquer l'étrange bizarrerie qui se trouve dans l'assortiment de la plûpart des mariages, par laquelle il arrive assez souvent que de fort aimables femmes sont liés à des hommes qui ne le sont guères. Enfin, d'autres prétendent que cette allégorie cache une vérité morale beaucoup plus importante, qui est, que tandis que le mari se charge des soins laborieux & pénibles, la femme doit, par les agrémens de la figure, de l'humeur & des manières, faire l'ornement & la douceur de la maison. On représentoit encore les Graces dans l'attitude de personnes qui dansent, pour marquer qu'amies de la joie innocente, elles ne s'accommodent pas d'une gravité trop austère. Elles se tenoient par la main sans se quitter, pour signifier que les qualités agréables unissent naturellement les hommes;

& font un des plus doux liens de la société. Elles ne connoissoient point l'usage des agrafes ni des ceintures, mais laissoient flotter leurs voiles au gré des zéphyrs, pour exprimer qu'il est une sorte de négligé qui vaut mieux que toutes les parures les mieux arrangées, & que dans les ouvrages d'esprit, comme dans tout le reste, il y a des négligences heureuses, infiniment préférables à la scrupuleuse exactitude. Nous lisons dans Pausanias qu'on voyoit à Elis les statues des trois Graces, où elles étoient représentées de telle sorte que l'une tenoit à la main une rose, l'autre un dez à jouer, & la troisiéme une branche de myrthe: Symboles dont cet Auteur nous donne lui-même l'explication. C'est que le myrthe & la rose, dit-il, sont particulièrement consacrés à Vénus & aux Graces; & quant au dez, il est une marque du penchant que la jeunesse, (âge que les Graces aiment par préférence), a pour les jeux & les ris. Mais que dirons-nous d'une coûtume que les

Anciens avoient de repréſenter les Graces au milieu des plus laids Satyres ? Juſques-là, qu'aſſez ſouvent même les ſtatues des Satyres étoient creuſes, de manière qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer ; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi bizarre ? Auroit-on voulu nous indiquer par-là qu'il ne faut pas juger des hommes ſur l'apparence, que les défauts de la figure peuvent ſe réparer par les agrémens de l'eſprit, & qu'aſſez ſouvent un extérieur diſgracié cache de grandes qualités intérieures ?

Article V.

Du Culte qu'on rendoit aux Graces.

On peut aiſément juger que des Divinités ſi aimables ne manquèrent ni d'autels ni de temples. On prétend, comme nous l'avons déja remarqué, que ce fut Etéocle qui leur en éleva le premier, &

qui régla ce qui concernoit leur culte. Il étoit Roi d'Orchomène, la plus agréable Ville de toute la Béotie. On y voyoit une fontaine que son eau pure & salutaire rendoit célèbre par tout le monde. Près de-là couloit le fleuve Céphise, qui par la beauté de son canal & de ses bords, ne contribuoit pas peu à embellir un si charmant séjour. L'opinion commune étoit que les Graces s'y plaisoient plus qu'en aucun autre lieu de la terre. De-là vient que les anciens Poëtes les appellent ordinairement *Déesses de Céphise* & *Déesses d'Orchomène*. Cependant toute la Grèce ne convenoit pas qu'Etéocle eût été le premier à leur rendre les honneurs divins. Les Lacédémoniens en attribuoient la gloire à Lacédémon, leur quatriéme Roi. Ils prétendoient qu'il avoit bâti un Temple aux Graces dans le territoire de Sparte & sur les bords du fleuve Tiase; & que ce Temple étoit, sans contredit, le plus ancien de tous ceux où elles recevoient des offran-

des. Quoi qu'il en ſoit, elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Perge, à Périnthe, à Byzance, & en pluſieurs autres endroits de la Grèce & de la Thrace. Mais non-ſeulement elles avoient des Temples particuliers, elles en avoient de communs avec d'autres Divinités. Ordinairement ceux qui étoient conſacrés à l'Amour, l'étoient auſſi aux Graces. On avoit coutume encore de leur donner place dans les Temples de Mercure, parce qu'on étoit perſuadé que le Dieu de l'Eloquence ne pouvoit ſe paſſer de leur ſecours. Mais ſurtout les Muſes & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple. On ſçait l'union intime qui étoit entre ces deux ſortes de Divinités. Héſiode, après avoir dit que les Muſes ont établi leur ſéjour ſur l'Hélicon, ajoute que l'Amour & les Graces habitent près d'elles.

En effet, pour plaire aux unes, il falloit plaire aux autres. Pindare invoque les Graces preſque auſſi ſouvent que les Mu-

ſes ; il confond leurs juriſdiƈtions, & par une de ces expreſſions heureuſes & hardies qui lui ſont familières, il appelle la Poëſie, *le délicieux jardin des Graces.* On célébroit pluſieurs fêtes en leur honneur dans tout le cours de l'année. Mais le Printemps leur étoit principalement conſacré. C'étoit proprement la ſaiſon des Graces. *Voyez*, dit Anacréon, *comme au retour des Zéphyrs les Graces ſont parées de roſes.* Horace ne peint jamais la nature qui ſe renouvelle, ſans faire entrer les Graces dans cette peinture. Après avoir dit au commencement d'une de ſes Odes, que par une agréable révolution les frimats ſont place aux beaux jours, il ajoute auſſi-tôt, qu'on voit déja Vénus, les Graces & les Nymphes recommencer leurs danſes.

Cette image lui plaît ſi fort, qu'il la préſente encore dans un autre endroit, où conſervant tout le fond de la penſée, il ſe contente de faire quelques changemens dans l'expreſſion.

Mais ce n'étoit pas seulement à certains temps solemnels que les peuples signaloient leur dévotion envers les Graces; il n'y avoit guères de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. Il est surprenant que la piété des Anciens influât presque sur toutes les actions de leur vie. Elle se retrouvoit au milieu même des plaisirs de la table. Ils ne faisoient point de repas où la plûpart des Dieux ne fussent appellés. Ils n'avoient garde d'y oublier les Muses ni les Graces. On honoroit les unes & les autres le verre à la main, avec cette différence, que pour s'attirer la faveur des Muses, on bûvoit neuf coups, au-lieu que ceux qui vouloient se concilier les Graces, n'en bûvoient que trois.

Tous les Peuples ont toujours regardé le serment comme un acte de religion, qui, étant fait dans les circonstances & avec les conditions nécessaires, honore l'Estre souverain. Cette sorte d'honneur ne manquoit pas aux Graces. On attestoit

leur Divinité : *De par les Graces, il a raison,* dit Socrate dans les nuées d'Aristophane. Il faut avouer pourtant qu'il y a une malice cachée sous ces termes. Car le Poëte comique fait allusion par ce serment à la première profession de Socrate ; qui, avant que d'être Philosophe, avoit été Sculpteur, & avoit fait les statues des trois Graces qu'on avoit placées dans la Citadelle d'Athènes.

Enfin les Anciens aimoient à marquer leur zèle pour leurs Dieux, par divers monumens qu'ils élevoient à leur gloire, par des tableaux, par des statues, par des inscriptions, par des médailles. Or toute la Grèce étoit pleine de semblables monumens que la piété publique avoit consacrés aux Graces. On voyoit dans la plûpart des villes leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déesses peint par Pythagore de Paros. Un autre à Smyrne qui étoit de la main d'Apelle. Socrate avoit fait leurs

ſtatues en marbre, & Bupale les fit en or. Pauſanias parle de pluſieurs autres également recommandables par la richeſſe de la matière & par la beauté du travail. Démoſthène rapporte dans la Harangue pour la Couronne, que les Athéniens ayant ſecouru les habitans de la Querſonèſe dans un beſoin preſſant, ceux-ci pour éterniſer le ſouvenir d'un tel bienfait, élevèrent un autel avec cette inſcription: *Autel conſacré à celle des Graces qui préſide à la reconnoiſſance.* Et pour finir par les monumens auxquels cette Compagnie s'intéreſſe plus particulièrement, & qui peut-être ſont beaucoup plus durables que tous les autres, il y avoit un grand nombre de médailles où les Graces étoient repréſentées; pluſieurs ſont venues juſqu'à nous. Telle eſt une médaille Grecque d'Antonin Pie frappée par les Périnthiens; une de Septime Sévère, par les habitans de Perge dans la Pamphilie; une autre d'Alexandre Sévère, par la Colonie Flavienne, dans la

Thrace;

Thrace; & enfin, une de Valérien père de Gallien, par les Byzantins. C'eſt d'après ces anciennes médailles qu'on a frappé, dans ces derniers temps, celles de Pic de la Mirande & du Connétable Anne de Montmorency, où l'on voit d'un côté les têtes de ces grands hommes, & de l'autre les trois Déeſſes dans les mêmes attitudes qu'on les repréſentoit autrefois. Ce fut auſſi ſur ce modèle qu'on frappa l'ingénieuſe médaille de Jeanne de Navarre, où l'on repréſenta d'un côté cette Princeſſe, & au revers les trois Graces, avec cette légende : *Ou quatre, ou une.* Penſée qui a beaucoup de rapport avec celle qui ſe trouve dans cette jolie épigramme de l'Anthologie, faite ſur une jeune perſonne qui réuniſſoit en elle tous les agrémens de la figure, des manières & de l'eſprit.

Il y a quatre Graces, deux Vénus & dix Muſes. Dercyle eſt une Muſe, une Grace, une Vénus.

Article VI.

Biens dont les Graces étoient les dispensatrices.

Du reste, il ne faut pas s'étonner que les Anciens fussent si réguliers à faire leur cour aux Graces. C'étoit de ces Divinités bienfaisantes qu'ils attendoient les plus précieux de tous les biens. *Leur pouvoir*, dit Pindare, *s'étendoit à tous les agrémens de la vie.* Elles dispensoient aux hommes, non-seulement la bonne grace, la gaieté, l'égalité de l'humeur, la facilité des manières, & toutes les autres qualités liantes qui répandent tant de douceur dans la société civile, mais encore *la libéralité*, *l'éloquence* & *la sagesse*, dit le même Poëte, en leur adressant la parole.

Mais ce qui peut-être n'étoit pas moins considérable, elles donnoient ce je ne sçai quoi si vanté, qui fait qu'on est du goût de tout le monde, & qu'on plaît dans les moindres choses. Heureux don, qui seul

quelquefois tient lieu de mérite, & sans lequel le mérite n'est point de mise ! Un homme avoit beau rassembler en lui les plus grands talens, un génie universel, une vaste mémoire, une érudition profonde; toutes ces perfections devenoient inutiles, si les Graces n'y mettoient comme le dernier sceau. De-là vient que Platon qui trouvoit dans son disciple Xénocrate les dispositions les plus heureuses, mais un peu de rudesse & de grossièreté, avoit coutume de lui dire : *Xénocrate, sacrifiez aux Graces.* Et ce fut faute de leur avoir sacrifié, qu'au rapport de Plutarque, Marius ne fut pas aussi grand homme qu'il auroit pu l'être, & qu'à de fort beaux commencemens il attacha une fin qui n'y répondit guères.

Mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'est qu'elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance; jusques-là que presque dans toutes les langues on se sert de leur nom pour expri-

mer & la reconnoiſſance & le bienfait. C'étoit comme Déeſſes de l'un & de l'autre, que l'Antiquité les révéroit principalement. Auſſi avoit-elle renfermé toute la doctrine des bienfaits dans les figures allégoriques ſous leſquelles on avoit coutume de les repréſenter. Chryſippe, un des plus grands ornemens du Portique, ayant entrepris de traiter cet endroit important de la Morale, crut qu'il ne pouvoit mieux exécuter ce deſſein, qu'en donnant l'explication de toutes ces différentes figures. Sénèque, qui travailla depuis ſur la même matière, blâme fort ſon prédéceſſeur de s'y être pris de la ſorte, l'accuſant d'avoir traité ſon ſujet plutôt en Poëte qu'en Philoſophe, & prétendant qu'on inſtruit tout autrement les hommes par des maximes ſérieuſes, que par des allégories agréables. Quoi qu'il en ſoit, nous avons au moins l'obligation à Chryſippe de nous avoir tranſmis ce que les Anciens penſoient ſur les attributs des Graces, & de

nous avoir révélé les myſtères qu'ils cachoient bien ou mal ſous ces attributs. Je dis bien ou mal, car on eſt obligé de convenir que la plûpart de ces ſens myſtiques ſont un peu recherchés; mais il s'agit ici d'en donner l'hiſtoire, & non d'en faire la cenſure.

D'abord, on appelloit les trois Déeſſes *Charites*, nom dérivé d'un mot Grec qui veut dire *joie*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaiſir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir. Vives & légères, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point ſe faire attendre : auſſi les Grecs avoient-ils coutume de dire, qu'une grace qui vient lentement, ceſſe d'être une grace, ce qu'ils exprimoient par un de ces jeux de mots dont ils n'étoient pas ennemis. Vierges, pour donner à entendre,

premièrement, qu'en faisant du bien, on doit avoir des vûes pures, faute de quoi l'on corrompt son bienfait ; & en second lieu, que l'inclination bienfaisante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'est pour cette seconde raison que Socrate voyant un homme qui prodiguoit les bienfaits sans distinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent*, s'écria-t-il ! *Les Graces sont Vierges, & tu en fais des Courtisannes.* Elles se tenoient par la main ; ce qui signifioit que nous devons, par des bienfaits réciproques, serrer les noeuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits ; & de plus, que par le moyen de la reconnoissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti. C'est ainsi que, sous des figures qui sembloient n'être faites que pour le plaisir des yeux, les Anciens peut-être un peu trop amateurs

des emblêmes & des ſymboles, ſçavoient renfermer les verités les plus propres à éclairer l'eſprit & à régler le cœur.

Je ne dois pas obmettre en finiſſant, que trois des plus grands Poëtes de l'Antiquité ont célébré les Graces dans des piéces faites exprès. Pamphos eſt le premier qu'on ſçache, qui ait composé un hymne en leur honneur. Ce Poëte aujourd'hui peu connu, mais très-fameux dans les écrits des Anciens, vivoit dans les ſiécles les plus reculés. Entre pluſieurs Cantiques qu'il avoit faits pour différentes Divinités, pour l'Amour, pour Diane, pour Cérès, pour Proſerpine, &c. celui qu'il avoit fait pour les Graces étoit regardé comme un des plus beaux. Pindare leur conſacra cette Ode charmante, qui eſt la dernière des Olympiques, & qui raſſemble en moins de quarante vers, tout ce qu'on peut dire de plus magnifique à leur gloire. C'eſt cette Ode qu'un Poëte moderne, qui n'eſtime pas trop Pindare non plus qu'Homère, n'a

pas dédaigné pourtant d'imiter dans une de ses piéces qu'il a intitulée LES GRACES, & adressée à M. le Duc de Vendôme. Nous avons aussi dans Théocrite une Idylle qui porte le nom *des Graces*. On croiroit sur la foi du titre, que cette piéce seroit très-galante, & rouleroit en grande partie sur les trois Divinités qu'elle semble annoncer. Cependant on est tout surpris de n'y trouver presque rien qui les regarde. Ce n'est, à proprement parler, qu'une plainte chagrine. Les Graces, dont parle Théocrite, sont celles qu'il plaît quelquefois aux Poëtes de faire à des hommes riches & puissans, lorsqu'ils leur adressent des vers composés à leur honneur. D'où le Poëte Bucolique prend occasion de s'emporter en des reproches contre l'ingratitude des Grands, qui dès ce temps-là ne connoissoient pas assez le prix de l'encens poëtique, & croyoient récompenser dignement les peines d'un nourrisson du Parnasse, s'ils lui permettoient de

décorer de leur nom le frontispice de ses Ouvrages. Ces reproches occupent tout le corps de la piéce qui est assez longue. Après quoi Théocrite tourne tout court; & finit par cette apostrophe, en forme de prière:

GRACES, à qui jadis Etéocle bâtit des Temples, charmantes Déesses, qui habitez Orchomène, autrefois la rivale de Thébes, je préfere ma retraite à tous les lieux où l'on peut m'inviter. Que si pourtant on venoit à me souhaiter en quelqu'endroit, je ne craindrai point d'y paroître, pourvu que ce soit avec les Muses & avec vous; car sans vous, que peut-il y avoir d'agréable pour les Mortels? Puissent les Graces ne m'abandonner jamais!





LES GRACES.

ODE

A M. LE DUC DE VENDÔME,

Par ***HOUDART DE LA MOTTE.***

CETTE Ode eſt une imitation de la quatorzième Olympique de Pindare.

ODE.

DÉESSES, jadis adorées
Dans les abondantes contrées
Où Céphiſe roule ſes eaux :
Que mon hommage vous attire,
GRACES, venez toucher ma lyre,
Et tirez-en des ſons nouveaux.



PAR vous une troupe * vaillante
Enleva la Toiſon brillante
Que gardoit le Dragon de Mars :
En vain ſon haleine enflammée,
Et ſes dents, mères d'une armée,
En étoient les affreux remparts.



PAR une puiſſance ſecrette,
Du cœur de la fille d'Æëte
Vous fites triompher Jaſon :
Vous lui prêtâtes tous vos charmes,
Et bientôt le Scythe en allarmes
Perdit Médée & la Toiſon.



L'AMOUR vous doit ſes traits, ſes flammes ;
A votre aſpect, naît dans les ames
La déſirable volupté.
Sans vous, rien ne nous intéreſſe :
C'eſt à vous d'orner la ſageſſe,
Et de faire aimer la beauté.



* Les Argonautes.

MALGRÉ l'appareil déleɛtable,
Jufques à la célefte table
L'ennui s'introduiroit fans vous;
Au goût de la troupe choifie,
Vous affaifonnez l'ambroifie,
Et rendez le neɛtar plus doux.



TOUT fleurit par vous au Parnaffe:
Apollon languit & nous glace,
Si-tôt que vous l'avez quitté.
Mieux que les traits les plus fublimes,
Vous allez verfer fur mes rimes
Le don de l'immortalité.



OUI, je fens que pour moi Thalie
A fes fœurs aujourd'hui s'allie;
Elle me diɛte mes Chanfons.
Quels vers vont couler de ma veine!
La raifon obéit fans peine
A la contrainte de mes fons.



JE célèbre un nouvel Hercule ;
Et si, bravant un vain scrupule,
Je joins les Graces aux combats ;
N'en est-il pas de martiales,
Telles que tu nous en étales,
Guerrière & charmante Pallas ?



C'EST par vous, héroïques Graces ;
Que VENDÔME sçait sur ses traces
Enchaîner les cœurs des Soldats :
Ces cœurs plus puissans que l'épée
Aux eaux infernales trempée ;
Ces cœurs, la force des Etats.



DES Guerriers l'ami le plus tendre ;
Une égale ardeur lui doit rendre
Un ami dans chaque Guerrier.
En est-il un seul qui ne tente,
Malgré la Parque menaçante,
D'être en mourant son bouclier ?



TOI, Déesse aux rapides aîles,
Qui des actions immortelles
Instruis seule tout l'Univers,
Pénetre aux ténébreux rivages;
Force, pour t'y faire un passage,
Les noires portes des Enfers.



CHERCHE, entre les Royales ombres,
HENRI, l'honneur de ces lieux sombres,
Ce Prince autrefois notre appui,
Peins VENDÔME aux yeux de son père:
Dis-lui l'usage qu'il sçait faire
Du sang qu'il a reçu de lui.



FAIS voir cet invincible Alcide,
Cherchant d'une course rapide,
La gloire à travers les hasards:
Peins ces Villes, sanglans théâtres,
Que ses siéges opiniâtres
Ouvrirent à nos étendards.

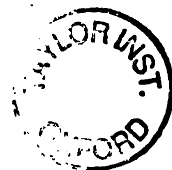


Mais sur-tout décris le carnage
Que vit l'Adda sur son rivage,
Dès que ce vainqueur y parut;
Ces corps pleurés de tant de veuves,
Que l'onde porte au Dieu des fleuves,
Surpris de ce nouveau tribut.



Eugene au fort de la tempête
Crut même sentir sur sa tête
La pesante faulx du trépas:
Dans la fuite il chercha sa gloire,
Et compta pour une victoire
D'avoir sauvé quelques Soldats.







LES GRACES PRESIDENT AUX PLAISIRS



ÉPITRE AUX GRACES.

Par M. L. C. D. B.

O VOUS, qui parez tous les âges;
Tous les talens, tous les esprits:
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les sages:
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les Bergères,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légères,
Vous échappez à qui vous suit.

D

Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y ſerez point étrangères.
Rien ne peut y bleſſer vos yeux :
Votre frère eſt le ſeul des Dieux
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans ſon carquois brille un ſeul trait,
Et dans ſa main eſt le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, ſœurs du tendre Amour,
Éclairer ma retraite obſcure ;
Venez enſemble, ou tour à tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuſe peinture
Que je vous conſacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déeſſes,
Sont prodigués dès le berceau ;
Et juſques au bord du tombeau,
Vous nous conſervez vos richeſſes.
Vous élevez ſur vos genoux
Ces enfans ſi vifs & ſi doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qn'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux ;
Vous vous jouez dans leurs cheveux,
Pour en parer la négligence.

Compagnes de l'aimable enfance,
Vous préſidez à tous ſes jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaiſir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeuneſſe,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les ſuivez ſans ceſſe.
L'Amour, à travers ſon bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache;
Rien à ſes yeux n'eſt toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache,
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument ſon flambeau,
Et ſerrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaiſir ſe laiſſe emporter
Sur l'aîle agile du bel âge:
Il dévore ſur ſon paſſage
Tous les inſtans, ſans les compter.
Vous ſeules lui faites goûter
Le beſoin qu'il a d'être ſage.
Par tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la conſtance eſt votre ouvrage.

Sans vous, que feroit la beauté?
C'eſt par les Graces qu'elle attire:
C'eſt vous qui la faites ſourire;
Vous tempérez l'auſtérité
Et la rigueur de ſon empire.
Sans votre charme ſi vanté,
Qu'on ſent & qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des déſirs ardens qu'elle inſpire.
Le Dieu d'amour n'eſt qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naiſſent autour d'elles.
Par vous l'amant oſe eſpérer
De ſaiſir l'inſtant favorable.
C'eſt vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il eſt doux de trouver aimable,
Ce qu'on eſt contraint d'admirer!
Les belles qui ſuivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon, après mille diſgraces,
Après mille tranſports jaloux,
Enchaîne ſon volage époux
Avec la ceinture des Graces.

L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue;
La Naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue;
La Vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enyvre,
Et lui fait sentir que, pour vivre,
L'enjouement vaut mieux que l'esprit;
De l'Amour victime rebelle,
La Boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle;
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle.
La Rêveuse dont la langueur
La rend encore plus touchante;
Qui se plaint d'un mal qui l'enchante;
Dont le remède est dans son cœur.
La Coquette qui nous attire,
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui, pour sûrement régner,
Semble renoncer à l'empire.

L'Amante qui, dans ſon ardeur,
A de l'amour ſans indécence,
Et qui ſçait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence.
La Beauté dont les yeux charmans
Donnent des déſirs ſans yvreſſe,
Qui, ſans refroidir ſes amans,
Leur fait adorer ſa ſageſſe.
La fineſſe ſans fauſſeté,
La ſageſſe ſans pruderie,
L'enjouement ſans étourderie;
Enfin la douce volupté,
Et la touchante rêverie;
Un geſte, un ſoupir, un regard:
Ce qui plaît ſans peine & ſans art,
Sans excès, ſans airs, ſans grimaces,
Sans gêne, & comme par haſard,
Eſt l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous allarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refuſa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,
O vous qu'il bleſſe & fuit toujours,

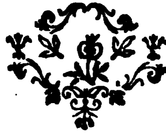
Les Graces offrent leur ſecours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime.
Allez encenſer les autels
De ces charmantes Immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les Amours les plus cruels
Vous ſerviront ſouvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur :
L'eſprit nous la rend ſupportable.
Les Graces ſuivent tous les âges ;
Elles réparent leurs outrages,
Et ſement les fleurs du printems
Sur l'hyver paiſible des Sages.
Ainſi le vieux Anacréon
Orna ſa brillante vieilleſſe
Des Graces que dans ſa jeuneſſe
Chantoit l'Amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles,
Le monde encore eſt occupé.
La mort de l'ombre de ſes aîles
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnettes immortelles.
Le ſeul eſprit & les talens
N'éterniſent pas nos merveilles :
L'oubli, qui nous ſuit à pas lents,

Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable;
Un auteur n'eſt jamais parfait,
Quand il néglige d'être aimable.

MARTYRS illuſtres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel eſt le ſort inévitable.
Dans l'abyſme immenſe du temps
Tombent ces recueils importans
D'Hiſtoriens, de Politiques,
D'Interprètes & de Critiques,
Qui tous, au mépris du bon ſens,
Avec les livres Germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas:
Mais le plaiſir qui ne meurt pas,
Abandonne à ſa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour ſauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménélas,

Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de sçavant homme:
Mais les graces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses ouvrages & son nom.
Je ne sçai par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pû percer la nuit obscure,
Où tombe tout livre excédant:
Mais je sçai bien, en attendant,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps;
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,

A l'ame de bronze & d'acier
Qui les méprise & les ignore.
Le cœur qui les sent, les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la Nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparoître au grand jour:
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'Amour.





LES GRACES.

CONTE

ANACRÉONTIQUE,

Traduit de l'Allemand de M. GERSTENBERG.

VERS la fin d'un beau jour de Printems, les Graces folâtroient près d'un bois au bord des fontaines d'Acidalie, lorſque la plus belle des trois ſœurs, Aglaé, diſparut tout-à-coup. Quels furent les regrets & les gémiſſemens de ſes Compagnes, quand elles n'apperçurent plus Aglaé ? Les accens d'Orphée, lorſqu'il demandoit ſa chère Euridice au Dieu des Enfers, étoient cent fois moins touchans. » Aglaé ! s'écrioient-elles. . . . . Aglaé, répondoit triſtement l'Echo. » Hélas ! » Pan la guettoit depuis long-temps ; le

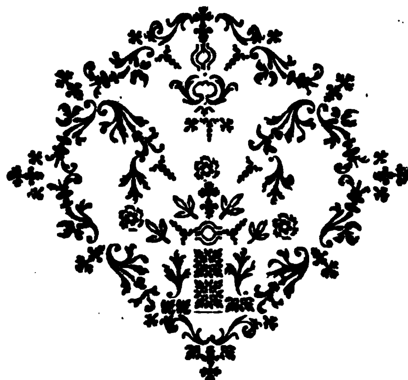
» perfide la tient en ſon pouvoir. Nous ne » reverrons plus Aglaé ! Que deviendrons-» nous ſans elle ! Mais auſſi ſans nous que » deviendra-t-elle elle-même ? « Cependant Aglaé ne paroiſſoit pas. Déſolées, elles viſitent tous les buiſſons ; elles en battent les feuillages, & à chaque coup reculent d'effroi : car autant elles déſireroient de retrouver leur Compagne, autant elles craignent d'appercevoir ſon Raviſſeur.

Elles arrivent enfin près d'un boſquet de roſes, où l'Amour m'avoit conduit avec ma chère Chloé. Nos bras étoient entrelacés ; je donnois & je recevois des baiſers ſans nombre. Les Graces nous ſurprirent au milieu de nos careſſes. » Ah ! c'eſt » Aglaé, s'écrièrent-elles. Méchante ! peux-» tu te diſſimuler la douleur que nous a » cauſé ton abſence ? Et c'eſt ainſi que tu » la partages ! « A ces mots, elles l'embraſſent, lui prennent les mains, & s'enfuient plus rapidement que le Zéphyr.

» Arrêtez, m'écriai-je, arrêtez Déesses!
» ce n'est point Aglaé, c'est Chloé : oui,
» c'est elle, c'est ma Chloé que vous enle-
» vez à son Amant. « Mais je n'étois point entendu : les Graces fuyoient avec encore plus de vîtesse & de légèreté. Désespéré, je veux courir après les Déesses : j'entends une voix qui m'appelle. Je tourne la tête : c'étoit Aglaé. » Pourquoi courir après
» Chloé, me dit-elle ? Viens, heureux
» Mortel, viens l'oublier dans mes bras :
» l'immortelle Aglaé est ta conquête. « A ces mots, considérant Aglaé, je crus voir en effet ma Maîtresse, comme les Graces avoient pris ma Maîtresse pour Aglaé : mais si mes yeux purent s'y méprendre, mon cœur ne s'y méprit pas. » Non, m'é-
» criai-je, je ne serai point infidele à
» Chloé. « Et portant une main hardie sur celle d'Aglaé, je l'emmene, & je la conduis à ses sœurs qui ne reconnurent leur méprise, qu'à la constance de mes transports pour Chloé.

CHANSON.

LES Graces voyageoient un jour ;
Le tendre Amour ſuivoit leurs traces.
Vous ſervîtes d'aſyle aux Graces,
Mon cœur en ſervit à l'Amour.





EXTRAIT DU BALLET DES GRACES,

De M. ROY.

AVERTISSEMENT.

Les Graces relevent la Beauté ; souvent elles y suppléent, presque toujours elles en triomphent. C'est cette idée du galant Ovide, idée si flatteuse pour le sexe, que l'on a tâché de rendre sur la Scène. Les agrémens sont plus aisés à sentir qu'à définir : inséparables de la personne qui les posséde, ils sont l'ame de toutes ses actions. Ils ne se bornent point aux talens.

On n'a pas toujours occasion de les exercer sçavamment, sans y joindre les Graces. Elles sont de toutes les heures ; il faut donc les attacher aux caractères. On a choisi ceux qui présentoient le plus de diversité, tels que l'*Ingénuité*, la *Mélancolie*, l'*Enjouement*.

L'art de plaire est l'art suprême :
Il tient la clef des cœurs, il les ouvre à son gré.
Un bel objet n'est qu'admiré,
Mais ce sont les Graces qu'on aime.



PROLOGUE.

PROLOGUE
DU BALLET DES GRACES.

ACTEURS.

LA PRÊTRESSE du Temple consacré à HÉLENE, sous le nom de *Vénus l'Etrangère.*

CHŒUR DE PRÊTRESSES.

DEUX ÉGYPTIENNES.

L'AMOUR.

CHŒUR DES AMANS.

SCENE PREMIERE.

LA PRÊTRESSE, CHŒUR DE PRÊTRESSES.

CHŒUR.

CHANTONS de la Beauté, chantons l'aimable empire :
On voit voler les cœurs au-devant de ses loix :
Reine de l'Univers, elle enchaîne les Rois ;
Sa puissance s'étend sur tout ce qui respire.

LA PRÊTRESSE.

Regnez, divine Hélène, honneur de ces climats ;
Sous le nom de Vénus le Nil vous rend hommage.
Dans ce Temple marqué des traces de vos pas,
Vous enchaînez le temps aux pieds de votre image ;
Vous suspendez son funeste ravage,
Et les Belles par vous renouvellent d'appas.

CHŒUR.

Chantons, &c.

LA PRÊTRESSE.

La Beauté s'ouvre les Cieux,
Elle y place des Mortelles :
Elle en fait descendre les Dieux,
Contens de languir auprès d'elles.

Un Vainqueur audacieux,
A ses Guerriers doit sa gloire :
Il n'appartient qu'à de beaux yeux
De jouir seuls de leur victoire.



SCENE II.

DEUX ÉGYPTIENNES, LA PRÊTRESSE, CHŒUR.

LES DEUX ÉGYPTIENNES.

ÉCOUTEZ nos ſoupirs, voyez couler nos larmes.
Hélène avoit ſur nous répandu ſes faveurs :
Malgré ſes dons, au mépris de nos charmes,
Nous n'éprouvons que d'inſenſibles cœurs,
Et c'eſt en d'autres mains que l'Amour met ſes armes.

LA PRÊTRESSE.

Puiſſante Déeſſe, achevez :
Votre gloire le veut, & ma voix vous implore.
A vos bienfaits que manque-t-il encore,
Et quels autres tréſors avez vous reſervez ?

Quel prodige ! quelle lumière
Se répand dans ces lieux !
Quels ſons touchants !.. tout l'Olympe s'éclaire...
Quel préſage charmant ! l'Amour deſcend des Cieux.

SCENE III.

L'AMOUR, LA PRÊTRESSE; LES DEUX ÉGYPTIENNES, CHŒUR.

L'AMOUR.

FOIBLES Mortels, un ſuccès malheureux
Devient ſouvent le prix d'un ſouhait téméraire:
Laiſſez aux Dieux le ſoin de ſatisfaire
Vos beſoins, plutôt que vos vœux.

Ce n'eſt pas la Beauté qu'Hélène eut en partage,
Qui ſoumit à ſes loix tant d'illuſtres Vainqueurs:
Les Graces la guidoient, ſa gloire eſt leur ouvrage.
La Beauté n'a ſouvent que le ſort des couleurs:
Elle attache les yeux, ſans attendrir les cœurs.
Aux Graces déſormais adreſſez votre hommage.

LA PRÊTRESSE *aux Graces.*

Du tendre Amour fidelles ſœurs,
Vous échappez ſouvent aux yeux vulgaires.
Heureux qui peut ſentir vos ſecrettes douceurs!
Vos traces promptes & légères,
Sans nous en avertir, s'impriment dans les cœurs.

L'AMOUR *au Chœur.*

Ne croyez pas
Voir l'Amour ſur vos traces ;
Si les Graces
N'ont conduit ſes pas.
De la Beauté la gloire eſt paſſagère ;
Et les Talens
Ont, pour charmer les ſens ;
Peu d'inſtans :
Mais l'Art de plaire
Eſt de tous les temps.

Pour fixer vos Amans,
L'Art de plaire
Eſt de tous les temps.

L'AMOUR.

Mortels, raſſemblez-vous des plus heureux climats ;
Rien ne manque plus à ma gloire.
La Beauté quelquefois éprouve des ingrats,
Mais les Graces toujours remportent la victoire.

Tout répond à ma voix, & pour chercher des fers,
On vient du bout de l'Univers.

CHŒUR DES AMANS.

Régnez, Divinités charmantes,
Que votre empire heureux s'augmente chaque jour.

Vous resserrez les chaînes de l'Amour ;
Vous rendez nos flammes constantes.

. . . .

. . . .

L'AMOUR.

Les Graces vont lancer des traits toujours vainqueurs.
Sur l'enjouement, l'innocence & les pleurs
Je fonde l'empire des Belles.
Les ris, l'Amour timide, & les tendres langueurs,
Par mille ressources nouvelles,
Vont éveiller, séduire, & toucher tous les cœurs.

Les Caractères qui forment les trois Entrées du BALLET DES GRACES, *sont attachés à des sujets historiques qui seroient déplacés dans ce Recueil : il suffira donc de les indiquer.*



PREMIER ACTE.

L'INGÉNUE.

De modeſtes regards, l'air de naïveté,
En ne demandant rien, obtiennent notre hommage:
Des piéges différens dont l'Amour fait uſage,
C'eſt le plus ſûr & le moins redouté.

SECOND ACTE.

LA MÉLANCOLIQUE.

Il eſt flatteur pour un Amant,
De cauſer ou ſécher les pleurs d'une Maîtreſſe:
C'eſt chez elle que la triſteſſe
Eſt de l'amour le voile ou l'aliment.

TROISIÉME ACTE.

L'ENJOUÉE.

L'enjouement rend toujours la beauté plus piquante,
Il donne l'eſſor aux attraits:
Et lorſque l'Amour rit dans les yeux de l'Amante,
Il n'a plus beſoin d'autres traits.

LES GRACES *VENGÉES*,

DRAME composé pour le petit Théâtre de la Cour de Vienne, par l'Abbé *MÉTASTASIO*, du temps de l'Empereur *CHARLES VI*. Ces sortes de divertissemens étoient ordinairement exécutés, soit à Vienne, soit à la Favorite, par la Famille Impériale. L'Empereur, qui aimoit & cultivoit les talens, y tenoit quelquefois le Clavessin; il y a même quelques-uns de ces divertissemens, dont ce Prince a composé la Musique.

INTERLOCUTEURS.

EUPHROSINE.

AGLAÉ.

THALIE.

La Scène est dans une Campagne de la Béotie.



J. M. Moreau le jeune inv. J. B. Simonet Sculp.

LES GRACES VENGÉES



LES GRACES VENGÉES.

Le Théâtre représente un Bois de Lauriers arrosé par la fontaine Acidalie.

EUPHROSINE.

Mes Sœurs, n'espérez pas m'appaiser; mon courroux est trop juste, vous devez bien plûtôt le seconder. Que Vénus cherche d'autres compagnes; abandonnée des Graces, elle sera peut-être moins vaine. Le jour approche; qu'elle sorte, si bon lui semble, de la demeure céleste; mais qu'elle aille seule prévenir l'Aurore. On verra si, sans nous, son étoile brillera de tant d'éclat.

AGLAÉ.

Ne dérangeons pas l'ordre des Sphères.

THALIE.

Nous retardons le jour.

AGLAÉ.

Les Chevaux du Soleil s'impatientent d'un trop long repos.

THALIE.

Déja l'Aurore est éveillée, Vénus attend.

AGLAÉ.

Allons lui préparer ses Colombes amoureuses, sa conque marine, ses guides de roses.

EUPHROSINE.

Arrêtez, mes sœurs, écoutez-moi; servirons-nous sans cesse les fantaisies de Vénus? Serons-nous toujours exposées aux insultes de son fils? Ah! vengeons-nous de tant d'outrages. Montrons nous filles de Jupiter.

AGLAÉ.

Mais quelle nouvelle offense t'irrite?

EUPHROSINE.

Vous allez juger si je me plains à tort. L'orage imprévû qui troubla hier les Cieux dans l'Isle de Chypre, surprit l'Amour je ne sçai où: il marcha une heure entière, égaré, exposé au vent & à une pluie froide. Enfin, il gagna le Palais de Vénus, où j'étois avec la Déesse. Quand il arriva, il étoit si défait, si changé, que sa mère même ne le reconnut pas. L'eau dégouttoit de son carquois, de ses fléches, de son arc, de ses habits,

de ſes cheveux, de ſon bandeau, de ſes aîles: il pleuroit, il friſſonnoit; de fréquens ſanglots l'empêchoient de parler. Qui n'eût eu pitié du perfide! L'amitié me fait courir vers lui. Je le prends par la main ; pour rappeller la chaleur qu'il a perdue, je raſſemble des branches d'arbres enlevées aux forêts d'Arabie, & je les allume. L'odeur qu'elles répandent parfume l'air. J'eſſuie ſon front; je preſſe l'eau dont ſes vêtemens & ſes cheveux ſont remplis; je ſerre, je réchauffe ſes mains dans les miennes; je le careſſe, je le conſole. Quel eſt le prix de mes ſoins? A peine ſent-il revenir ſes forces, qu'il demande ſes armes: il veut voir, dit-il, ſi elles ſont en état. Le perfide! l'ingrat! il me tire une de ſes fléches. J'ai paré le coup; il n'a pas été juſques à mon cœur, mais il m'a bleſſé la main *.

AGLAÉ.

Et qu'a fait Vénus?

THALIE.

L'a-t-elle puni?

EUPHROSINE.

Vénus le punir! Redoutant ma colère, elle l'a pris dans ſes bras, pour le ſauver de ma vengeance, l'a baiſé, l'a applaudi, & m'a regardé avec un ris moqueur.

* Voilà l'*Amour mouillé* d'Anacréon.

AGLAÉ.

Je vous avoue, ma sœur, que ce mépris est insupportable.

THALIE.

Cependant il ne convient pas de s'abandonner à la colère ; il faut souffrir & se taire.

EUPHROSINE.

Nous taire & souffrir ! Non, je veux réprimer tant d'orgueil, tes conseils sont inutiles. Si le cruel est à craindre, quand il pleure, quand il gémit, que sera-ce lorsqu'il menacera ?

THALIE.

Crois-tu avoir seule à te plaindre ?

AGLAÉ.

L'Amour nous épargne-il plus que toi ?

EUPHROSINE.

Ah ! vos injures sont légères au prix des miennes.

AGLAÉ.

Un jour, fuyant l'ardeur du soleil, je cherchai l'ombre de ce bois solitaire. Après m'être rafraîchie à la fontaine, je me couchai sur le gazon. Le silence, l'ombrage, le doux bruit que formoit l'agitation des arbres, le murmure du ruisseau voisin, un zéphir flatteur qui se jouoit sur mon visage, me livrèrent à un sommeil délicieux. L'Amour

étoit caché près de moi. Il m'obſerve, & ſoudain il court former un lien de roſes entrelacées; il s'approche ſans bruit, m'en enveloppe, me le paſſe pluſieurs fois autour du corps, & m'attache au tronc d'un laurier. Il fait le coup avec tant d'adreſſe, qu'il a le temps de retourner ſe cacher, ſans que je m'apperçoive de rien. Je m'éveille, je veux porter la main à mes yeux. Je ne puis. Encore à moitié endormie, tremblante, je veux me lever. Je me ſens arrêtée. Ma crainte redouble: plus je cherche à me dégager de mes liens, plus je les ſerre, plus je m'embaraſſe. L'Amour rit; je l'entends, je me retourne, je vois l'auteur de ce bel exploit. Quel eſt mon dépit! Je l'appelle téméraire, perfide. Il rit, ſans me répondre. J'emploie la prière: je le ſupplie de me détacher: je lui donne les noms les plus doux; tout m'eſt inutile. Enfin, ſi le haſard n'eût amené Hébé pour me me mettre en liberté, je ſerois encore captive.

EUPHROSINE.

Es-tu inſenſible à une ſi cruelle injure?

AGLAÉ.

Que veux-tu? ma colère ne dure pas. Quelquefois, animée de courroux, je veux punir l'audacieux; mais ſongeant que c'eſt un enfant, je l'excuſe, je lui pardonne, j'en ai même pitié.

THALIE.

Ce que l'Amour vous a fait, n'est rien au prix de ce que je vais vous raconter. A chaque instant il me joue quelque tour nouveau. Par le trait que vous allez entendre, vous pourrez juger des autres. Dans l'endroit où la mer vient baigner Amathonte, à l'ombre d'un rocher qui courbe sa cîme sur l'onde, un jour je m'amusois à pêcher: l'Amour étoit avec moi: il sembloit ne songer qu'à jouer sur l'herbe; je ne me défiois pas de lui. Le trompeur voyant ma sécurité, en abusa bientôt. Il cache quelques traits sous un dictame fleuri. Plus loin, entre les herbes & les fleurs, il tend un filet très-fin. Je l'entends crier: *Ah! je suis blessé.* Je le vois porter ses mains à son visage. Je jette ma ligne, je vole, je lui demande ce qui lui est arrivé. » Une abeille, dit-il, une abeille ma fait » une cruelle piquûre; de grace, donnez-moi du » secours. « Il pleuroit: crédule, je me sens attendrie. Pour trouver de quoi le guérir, je marche vers le dictame voisin. Tandis que j'en choisis les plus jeunes feuilles, je rencontre les traits perfides; je me blesse. Le traître passant en un instant des larmes au ris: » Je ne voulois pas autre chose, s'écrie-t-il; » je suis guéri, regarde. « En même temps, il me montre ses joues qui n'avoient souf-

fert

ſert aucun mal. Qui pourroit exprimer ma colère? Je cours à lui, pour me venger. Il fuit, il me fait faire cent & cent pas d'un côté & d'autre, & il a la malice de me conduire au filet caché. Je tombe & je me ſens priſe par le pied. Ce ſecond outrage redouble mon courroux. Je fais tant, que je romps les nœuds qui me retiennent. Je l'aurois ſûrement atteint; mais le temps que j'avois employé à me débarraſſer lui avoit donné celui de s'enfuir, en riant de m'avoir attrapée.

EUPHROSINE.

Et tu prétends que nous devons ſouffrir & nous taire! Ce ſont là tes conſeils!

THALIE.

Je hais l'Amour autant que tu le déteſtes; ſon nom m'eſt en horreur. Je voudrois me venger, & le punir; mais comment? Ses inſultes ſont cruelles, j'en conviens. Il eſt ſans foi; il ne connoît ni égards ni pitié: mais ne traite-t-il pas tout le monde de la même façon? Chacun s'en plaint, chacun le redoute. Puiſqu'il n'épargne pas plus les autres que moi, dois-je être honteuſe de ce qui m'arrive?

EUPHROSINE.

Ma ſœur, ce n'eſt pas l'Amour qui eſt le véritable objet de ma haine: un tel ennemi eſt à dé-

daigner. Mais les extravagances du fils sont la faute de la mère : c'est notre persécutrice déclarée ; ces légères injures m'en rappellent de plus grandes.

AGLAÉ.

Qu'elles sont ces injures ?

EUPHROSINE.

Peux-tu le demander ? De quels soins le destin nous a-t-il chargées ? Quel est notre véritable emploi ?

AGLAÉ.

C'est de rendre les mortels bienfaisans & reconnoissans, d'établir entr'eux l'union....

THALIE.

D'éteindre les flambeaux de la colère & de la haine....

AGLAÉ.

De former l'amitié, d'entretenir la paix.

EUPHROSINE.

Et Vénus, qui ne songe à étendre son empire que par l'Amour, nous occupe à toute autre chose. Elle exige que nous servions son fils ; il faut nous accommoder à toutes ses folies. Notre soin est tantôt d'embellir sa bouche d'un sourire, tantôt de régler le mouvement de ses yeux. Cependant l'infidélité, la violence renversent la justice & les

loix. Le feu d'une diviſion funeſte ſe répand ſur la terre.

AGLAÉ.

Cela n'eſt que trop vrai.

THALIE.

Mais comment pourrions-nous nous venger ?

EUPHROSINE.

J'en ſçais un moyen digne de nous. Sans les Graces, Vénus n'eſt rien. Eh bien, ſi nous voulons la punir, formons une Beauté qui efface la ſienne.

AGLAÉ.

Oui, ma ſœur.

THALIE.

J'y conſens.

EUPHROSINE.

Donnons-lui tout ce qui manque à Vénus ; uniſſons la beauté & la majeſté ; que les appas ornent la modeſtie ; qu'elle raſſemble toutes les vertus, & que ſon viſage annonce la bonté de ſon cœur royal.

AGLAÉ.

Mais en qui tant de dons pourront-ils ſe réunir ?

EUPHROSINE.

En celle dont on parle tant dans les Cieux, en

celle enfin dont la naissance doit illustrer ce siécle.

THALIE.

Et quand doit-elle naître ?

EUPHROSINE.

En ce jour.

AGLAÉ.

Et son nom ?

EUPHROSINE.

Elise.

AGLAÉ.

Oh ! ne tardons pas.

THALIE.

Allons.

EUPHROSINE.

Allons accomplir ce grand ouvrage.

THALIE.

Quelle sera la confusion de Vénus ?

AGLAÉ.

Enfin, les mortels agités respireront.

EUPHROSINE.

Près d'Elise, les Graces auront bien-tôt recouvré la décence qu'on leur vit dans l'Age d'or.

CHŒUR.

Sortez du Gange, sortez, heureuse Aurore. Que de biens ce jour promet à l'Univers !

FIN.

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Par M. DE SAINTFOI.

INTERLOCUTEURS.

L'AMOUR.

MERCURE.

EUPHROSINE.

CYANE.

AGLAÉ.

VÉNUS.

JEUX ET RIS.

La Scène est dans un Bois consacré à Diane.





L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES GRACES



LES GRACES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'Amour?

L'AMOUR.

Mercure?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche?

MERCURE.

Mais, si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il est inutile que je parle.

L'AMOUR.

Mais, si je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il est inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire!

L'AMOUR.

Que tu es importun!

MERCURE.

Jupiter t'a banni du Ciel....

L'AMOUR.

Heureusement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité....

L'AMOUR.

Je m'en passe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine....

L'AMOUR.

Elle a ses agrémens.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes....

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours....

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos; j'eſpère y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou de deux mois, avec vingt filles fort jolies, qui y ſont renfermées. Crois-tu que je m'y ennuie?

MERCURE.

Non; mais crois-tu que Diane, à qui ces jeunes perſonnes ſont conſacrées, trouvera bon....

L'AMOUR.

Que m'importe?

MERCURE.

Songes donc....

L'AMOUR.

Oh! ſonges toi-même que les remontrances m'ont toujours déplû.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéreſſer à mes plaiſirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin!

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorſqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçus trois jeu-

nes filles qui, regardant de temps en temps de mon côté, ſous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu à peu. Ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laiſſons-les venir; & en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & ſuſpendus, retenant, pour ainſi dire, leur haleine, tourner autour de moi & me conſidérer avec beaucoup de curioſité. La curioſité, à meſure qu'on s'y livre, augmente ordinairement, & ſur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles deviennent plus hardies : déja l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux; l'autre me couvroit de fleurs; la troiſiéme, mettant la main ſur mon cœur, ſembloit prendre plaiſir à le ſentir palpiter....

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertiſſoit?

L'AMOUR.

Beaucoup; lorſqu'un mouvement & un ſoupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos. En vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pûs pas en attrapper au moins une?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté, & jusques dans leur appartement, tu aurois pû....

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc! La facilité à devenir heureux, empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être. D'ailleurs, le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, à son rang, qu'une maîtresse sacrifie; au lieu qu'un simple mortel, & en amour je veux toujours le paroître, goûte le plaisir délicat & sensible d'être sûr qu'il est le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'est que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroisie que l'amour-propre compose pour les hommes, & que jamais il ne peut servir aux Dieux.

MERCURE.

Je suis charmé de te voir penser ainsi. Comment donc? cela va jusqu'à raisonner! Mais, dis-

moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaiſir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour ſoi-même ?

L'AMOUR.

Et quel ?

MERCURE.

Le plaiſir, lorſqu'on peut tout, de faire tout pour la perſonne aimée ; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainſi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaiſir là. Jupiter m'envoie te dire, que, parmi ces jeunes Beautés qui te rendent le ſéjour de la terre ſi agréable, tu n'as qu'à choiſir & lui nommer celle qui te plaira le plus, il eſt prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui ſuis fort obligé ; & non-ſeulement une, je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amuſantes qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olympe, & renouvelleront un peu cette vieille Cour, qui, ſoit dit entre nous, devient chaque jour d'une triſteſſe.... Nos Déeſſes ſont d'un ennui....

MERCURE.

Mais tu dois penſer que ce ne ſont pas tes maî-

treſſes que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe aſſemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le ſeul moyen d'aſſujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier!

MERCURE.

Comme tu te recries!

L'AMOUR.

Quoi, c'eſt pour me faire une auſſi ſotte, une auſſi plate, une auſſi ridicule propoſition, que Jupiter t'envoie ſur la terre?

MERCURE.

Quoi, c'eſt dans des termes auſſi doux, auſſi polis, auſſi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'aſſure qu'il ne le ſera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point qu'il prendra un parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh, quel parti plus fâcheux que celui de me marier?

MERCURE.

Crois-moi....

L'AMOUR.

Oh, crois-moi toi-même : c'est bien assez que tu te sois chargé d'une proposition aussi impertinente, sans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conseils.

MERCURE.

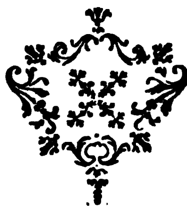
Cela suffit, je me tais. Que m'importe après tout ? ce sont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commission. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE *à part, en s'en allant.*

Déguisons-nous, pour épier toutes ses démarches, & tâcher de le troubler dans ses plaisirs.



SCENE II.

L'AMOUR *seul.*

ME marier ! ah ! chassons cette extravagante idée, & ne nous occupons que des heureux momens que je vais passer, si je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a assuré qu'elles étoient vingt, la plûpart jolies. Quel plaisir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau, fêté, chéri, l'objet de tous ses soins, de toutes ses pensées, de tous ses désirs ! Car il ne s'agit que de la première ; si je puis en avoir une, je les aurai toutes. Mais quand même je ne me ferois aimer que des trois que j'ai vûes hier, elles sont charmantes... J'entends du bruit derrière cette porte ; ce sont elles sans doute. Les réflexions de la nuit me les ramènent ; elles ne sortent que pour me chercher.... Cependant, usons de précaution. Cela est encore si jeune, si timide, si farouche, que ce n'est qu'en les forçant, pour ainsi dire, à vouloir ce qu'elles désirent, qu'on peut espérer d'en tirer parti. Je ne sçais quelle honte les empêcheroit d'avancer, si je paroissois d'abord ; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impossibilité de m'échapper.

SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(Elles ouvrent la porte, y restent un moment, & ensuite avancent, en regardant de tous côtés.)

EUPHROSINE.

J'AI beau regarder, je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAÉ, *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point. Ne lui dîmes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter?

EUPHROSINE.

Il est vrai, mais....

(Cyane retourne au fond du Théâtre où elle reste à regarder de côté & d'autre.)

AGLAÉ.

Mais, voilà comme nous sommes toutes, nous autres jeunes filles; nous ne sçavons jamais ce que nous voulons. Si nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAÉ.

Pourquoi sommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver?

EUPHROSINE.

Tien: je voudrois le fuir, mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAÉ.

Tien, je pense à-peu-près de même; mais je sens en même temps que cela se contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh, quel parti? l'on nous dit tous les jours que les hommes sont si méchans....

AGLAÉ.

Tu y perdrois trop, & moi aussi; car tu sens bien qu'entre trois bonnes amies, comme nous le sommes, à-peu-près de même âge, & qu'on a renfermées presqu'en naissant dans cet enclos, ce n'est qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait sur bien de petites curiosités qui nous passent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juste, & que nous nous faisons bien des chimères; mais du moins ces chimères là plaisent,

récréent; on rit, on s'amuse, le temps coule....

CYANE *accourant du fond du Théâtre.*

Euphrosine, je viens de l'appercevoir qui se glisse doucement entre les arbres.

AGLAÉ.

Vient-il de notre côté?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Est-il bien loin?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer? Il n'est qu'à deux pas, te dis-je, & justement sur le passage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puisque je suis sortie, je suis bien aise de me promener.

AGLAÉ.

Oh, & moi aussi; il fait si beau!

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tien, le voilà.

SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ.

L'AMOUR.

De grace, belles Nymphes, ne me fuyez point; permettez que je vous parle un inſtant.

EUPHROSINE.

Laiſſez-nous, laiſſez-nous; nous ſommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déeſſe, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire?

L'AMOUR.

Quand vous ſçaurez ma triſte ſituation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas ſecouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle ſituation? Quel ſecours? Qui êtes-vous donc?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de ſa

patrie ; je me ſuis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton ſévère.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

L'AMOUR.

Les cruels ! Ah, plus je vous regarde, plus mon cœur ſe révolte contre eux ! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes ! Mais, belles Nymphes, à la manière dont vous fuyez, je ſoupçonnerois qu'on vous a auſſi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir ſemer l'antipathie entre deux ſexes qui ne ſont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre !

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité là ; nous faiſons conſiſter notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah ! ſi vous aviez vû ce que j'ai vû ! . . . Il y a deux jours qu'ayant trouvé par haſard une petite porte du jardin ouverte, je ſortis pour la première fois de ma vie de notre enclos ; je me promenois ſans deſſein, lorſque j'entendis parler derrière un

buiſſon. Je m'approchai : que devins-je ! Quels termes, quelles expreſſions frappèrent mon oreille ; ou plûtôt mon cœur ! Je crus d'abord, à leur langage, que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un Berger & une Bergère, mais plus heureux mille fois dans cet inſtant que les Dieux mêmes. Leurs ſoupirs, leurs tranſports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes ſens un trouble que je n'avois jamais reſſenti. Jamais je n'avois vû de femmes ; mon ame treſſailloit ; elle étoit toute entière dans mes regards, & s'enflammant au feu que reſpiroient ces tendres Amans, jouiſſant preſqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaiſirs, elle en dévoroit, pour ainſi dire, les inſtans. Mais bientôt une voix cruelle, qui m'appelloit pour rentrer dans ma priſon, vint m'enlever à mon raviſſement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé ; pouvois-je regarder, ſans fremir, ces murs où l'on m'avoit ſi long-temps arraché à la vie. Non : je jurai de n'y jamais rentrer, & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reſte du jour & une partie de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigue, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure : n'aurez-vous point pitié de moi ?

EUPHROSINE.

Mais ; quelle pitié ? Que nous demandez-vous ?

L'AMOUR.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits sauvages ; voilà deux nuits que je passe, couché au pied d'un arbre : les nuits sont si froides ! J'ai beaucoup souffert !

EUPHROSINE.

Je le crois bien ; mais autour de cette forêt, il y a plusieurs maisons de Bergers, où l'on ne refusera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon aventure ; ils se feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous, & surtout à présent que je vous ai vûes, que je n'aimasse pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

EUPHROSINE.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'AMOUR.

Hélas ! si l'une de vous, égarée comme je le suis, se fût trouvée à la portée de l'enclos où j'ai été si long-temps renfermé, avec quel empressement, quel plaisir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un asyle ! Quel soin j'en au-

trois pris ! Refuſerez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous ?

EUPHROSINE.

Comment ? vous voulez nous propoſer de vous avoir avec nous, là.... en cachette, dans notre enclos ?

L'AMOUR, *d'un ton ingénu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez, allez, vous n'y penſez pas.

L'AMOUR.

Quoi, vous aimeriez mieux me laiſſer périr...

EUPHROSINE.

Quoi, avez-vous pû eſpérer un inſtant....

(*A ſes compagnes.*)

Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux, quel eſt mon ſort ! O Dieux, ce peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs auſſi barbares ! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté : tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cauſe un traitement ſi inhumain, je vais attendre, dans cette forêt, la fin d'une triſte vie. On vous apprendra bientôt

qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuse destinée!

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphrosine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez.... En vérité, ce que vous nous demandez est-il raisonnable?

L'AMOUR.

En vérité, est-il possible que vous soyez sans pitié?...

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Pensez donc à quoi nous nous exposerions, si l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh, qui pourra le sçavoir? Il ne vous sera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre, lorsqu'il vous viendra des visites. Le reste du temps, toujours ensemble & belles Nymphes, quel plaisir! quel ravissement! Je serai d'une joie, d'une gaieté!... Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont pa-

ra sans doute jusqu'à présent assez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure est favorable, presque toutes vos compagnes sont à la chasse : entrez d'abord, passez les premières, pour examiner si personne ne me peut voir ; je resterai à la porte, & au signe que vous me ferez....

MERCURE, *derrière le Théâtre, contrefaisant la voix d'une femme.*

Euphrosine? Cyane? Aglaé?

EUPHROSINE.

O Ciel! on nous appelle; c'est quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez, fuyez vîte; tâchez de vous cacher dans l'épaisseur du bois; si on vous avoit entendu, nous serions perdues.

L'AMOUR *à part, en s'en allant.*

Ah, la maudite bégueule qui vient si mal à propos! Mais ce n'est, après tout, qu'un petit retardement, & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(*Il sort, en les regardant avec un sourire malin, & d'un air avantageux. Euphrosine qui a surpris ce regard, le conduit des yeux, & reste ensuite rêveuse au bord du Théâtre, tandis que ses compagnes qui s'en vont, rencontrent Mercure qui les ramène.*)

SCENE V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur*; EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

LE voilà parti, avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah! que je viens à propos au secours de votre innocence: il en étoit temps.

AGLAÉ.

Il en étoit temps? Que voulez-vous dire? C'est un jeune homme qui nous racontoit son aventure, mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, sous la serre de l'Epervier, vous ne battiez déja plus que d'une aîle! Avec quels détours, quelle adresse & quels mensonges, le petit scélérat tâchoit de s'introduire!

CYANE.

Des mensonges? Est-ce qu'il ne s'est réellement pas échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

MERCURE.

Lui? c'est un petit libertin qui sans cesse court

le monde, n'ayant d'autre loi que ses désirs, que son caprice pour guide, & son plaisir pour objet: toujours plus vif que délicat; toujours moins sensible au don, qu'avide du triomphe d'un cœur; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus soumis, plus modeste, plus ingénu; mais à peine on l'accueille, on le caresse, on commence à lui sourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant. Tandis que l'espoir l'anime, tandis qu'on lui résiste, tendre, empressé, plein d'ardeur: est-il heureux? c'est un tyran, & bientôt un ingrat, un perfide.

AGLAÉ.

Comme vous le peignez!

MERCURE.

Tel qu'il est, & tel que vous l'éprouverez, si vous négligez mes avis.

AGLAÉ.

Euphrosine, tu rêves & ne dis mot? Crois-tu....

EUPHROSINE, *sortant avec vivacité de sa rêverie.*

Je crois que sur ce petit fourbe on n'en sçauroit trop dire.

(*A Mercure.*)

Je l'avoue, il m'avoit attendrie, & je sens que, malgré vos conseils, j'aurois eu de la peine à le

soupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

THALIE.

Comment?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jetté sur nous un regard qui dans l'instant m'a dévoilé son ame toute entière. C'étoit un certain sourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire: *Cela va bien, je suis content; voilà trois petites personnes qui ne peuvent m'échapper*. Oh! il n'en est pas encore où il croit, & quand il reviendra....

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper, je veux lui jouer un tour....

MERCURE.

Prenez-y garde: il est bien fin, bien rusé; le mieux, vous dis-je, est de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine.... Oui.... Aglaé, donne-moi tes guirlandes.

(*A Cyane.*)

Et toi, les tiennes.

AGLAÉ, *donnant ses guirlandes.*

Que veux-tu faire ?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein ?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derrière la porte.

(*A Mercure.*)

Et vous, derrière ce buisson.

AGLAÉ.

Mais encore explique-nous....

EUPHROSINE.

Oh! rentrez donc vîte : il ne tardera pas à revenir ; il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE *à part.*

Cachons-nous, puisqu'elle l'éxige, où plutôt allons chercher Vénus ; c'est la seule qui puisse encore avoir quelque empire sur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAÉ *à Euphrosine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphrosine, il vient ; je l'apperçois.



SCENE VI.

EUPHROSINE *seule.*

ALLONS au-devant de lui.... Si jeune encore, peut-on être déja si fourbe! A son air à son langage, à ce son de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le désir de plaire, que pour avoir le plaisir de séduire.

SCENE VII.

L'AMOUR, EUPHROSINE.

L'AMOUR.

AH, charmante Euphrosine, j'ai le bonheur de vous rencontrer seule! Mon plus cher souhait est accompli.

EUPHROSINE.

Écoutez, je ne puis m'arrêter qu'un instant, il faut que je rentre; je ne suis restée que pour vous dire que nous sommes bien touchées de votre situation; mais qu'il n'est pas possible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel! Et c'est vous, c'est Euphrosine, la

ſeule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort !

EUPHROSINE.

Votre mort ? N'y a-t-il donc que nous qui puiſſions vous donner un aſyle ? Si vous ne m'aviez pas vûe, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt....

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vûe, & il m'eſt à préſent impoſſible de vivre ſans vous. J'expire à vos pieds, ſi vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Écoutez donc la raiſon.

L'AMOUR.

Écoutez donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans exiger des choſes....

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir ?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches....

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point dont on ne doive le ſacrifice à l'Amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes pressant ! Vous me jettez dans un trouble.... Ah ! je n'aurois pas dû vous attendre.

L'AMOUR.

Belle Nymphe....

EUPHROSINE.

Comment, comment, à mes genoux ? Vous n'y pensez pas : s'il venoit quelqu'un !....

L'AMOUR.

Personne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit personne, il ne me plaît pas que vous soyez à mes genoux ; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baisant la main.*

Je vous adore.... Ah ! laissez-moi baiser mille & mille fois cette main charmante....

EUPHROSINE.

Finissez.... finissez donc.... quelle folie.... J'appellerai... j'appellerai... Sçavez-vous bien que ces vivacités là seules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous ?

L'AMOUR.

Ah, belle Euphrosine, ne doutez pas un instant que mon respect n'égale toujours mon amour.

EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas.... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle?

EUPHROSINE.

Il faudroit.... Mais, non, non.... croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fussiez absolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois les bras, les mains....

L'AMOUR.

Quelle idée!

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez donc. Quoi vous voulez qu'au milieu de vous trois je sois lié?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaisante figure!

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien! puisque vous l'aimez mieux, passez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous souhaite le bon soir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante proposition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite simagrée de vertu, ou plûtôt comme timidité de jeune fille, qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à se faire illusion sur la démarche qu'elle hasarde. Elles me délieront bientôt; je peux m'en reposer sur leur cœur, & le principal est de m'introduire.

(*Ramenant Euphrosine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphrosine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me soumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer. Cependant....

EUPHROSINE.

Cependant!... Finissons, décidez-vous; vous commenceriez à me donner des soupçons....

L'AMOUR.

Ils seroient bien injustes. Allons, je me livre entièrement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons donc.... Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens dont vous enchaînez mon cœur devroient vous suffire ; un véritable amant est toujours soumis, respectueux.... Comme vous me serrez !

EUPHROSINE.

Asseyez-vous à présent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait asseoir au pied de l'arbre & commence à lui lier les jambes.*)

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore? Comment? vous ne voulez pas même que je puisse marcher? Oh, tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

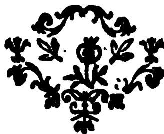
Je conçois bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que vous allez en bonne fortune; mais voilà comme nous vous voulons. Je vais chercher mes compagnes pour m'aider à vous emmener.



SCENE VIII.

L'AMOUR *seul, assis au pied de l'arbre.*

Elle conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune ! Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton ironique ? Quoi ! n'auroient-elles point donné dans l'histoire que je leur ai faite ? Voudroient-elles se divertir à mes dépens ? Serois-je la dupe de tout ceci ? Après m'avoir gardé avec elles tout le soir, sans me délier, après s'être bien amusées de ma figure, si demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries que je mériterois ?.... La jolie aventure ! quelle honte ! quel ridicule ! Oh, je me suis livré comme un sot, comme un fat, comme un étourdi.... Comment faire ? Je ne puis remuer. J'enrage.



SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(Elles s'asséyent toutes les-trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.)

AGLAÉ.

AH, vous voilà donc pris ?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris ? Eſt-ce que vous avez deſſein de me faire du mal ?

AGLAÉ.

Non, en vérité ; nous venons vous chercher pour vous emmener avec nous, & nous aurons bien ſoin de vous. Mais, il me ſemble qu'une aventure avec trois jeunes filles, aſſez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire myſtérieuſement chez elles, devroit vous inſpirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas ? La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous déſirez, vous rendroit-elle déja moins vif, moins empreſſé ?

L'AMOUR.

Oh, il ne dépend que de vous de me voir tout aussi vif, tout aussi empressé qu'on peut l'être. Mais voilà une plaisante façon de céder aux désirs des gens, que de les tenir liés !

AGLAÉ.

Qu'est-ce que cela fait ?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait ? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que, si vous ne l'étiez pas, nous serions timides, contraintes, embarrassées avec vous ; au lieu que vous possédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés....

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés là seroient en pure perte pour moi ; je ne veux point qu'on m'en fasse que je n'y puisse répondre, & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le caressant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté !

CYANÉ, *le caressant aussi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté, il est si joli ?

AGLAÉ, *le regardant tendrement.*

Il est vrai que sa figure est charmante. Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh, toujours, mais aussi toujours caressé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaisir à me baiser la main ; tenez, baisez-la encore...

L'AMOUR *en colère.*

Finissons, finissons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce petit garçon là ? Voyez, je vous prie, comme il est mutin ! Allons, qu'on baise tout à l'heure ma main, puisque je l'ordonne. Aglaé, donnes-lui la tienne.

AGLAÉ.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(Elles lui font baiser leurs mains.)

L'AMOUR.

O Ciel !

EUPHROSINE *à l'Amour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur ! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui, & il se fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'auprès de vous je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces agaceries là.... Pardi, si vous ne voulez pas me délier entièrement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop, écoutez, si je me mets de moi-même en liberté, je vous attraperai à mon tour, & vous aurai beau dire comme tantôt, *j'appellerai, j'appellerai*, vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable?

L'AMOUR, *faisant des efforts pour rompre ses liens.*

Ah! pardi, nous allons voir.

(*Cyane & Aglaé se lèvent & veulent s'enfuir.*)

CYANE.

Euphrosine, il va rompre ses liens!

AGLAÉ.

Nous ſommes perdues!

EUPHROSINE.

Ne craignez pas; j'ai bien pris mes précautions; il eſt trop bien attaché.

L'AMOUR *à Euphroſine.*

Scélérate!

EUPHROSINE *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes ſont bien capricieux, bien inconſtans. Avec quelle ardeur ne ſouhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous! l'y voilà, il voudroit déja nous échapper; mais nous vous garderons bien.... Levez done la tête.... Regardez-nous.... Allons, faites-nous quelque petite hiſtoire pour nous amuſer.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois? cela ſeroit joli.

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, ſi vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(Elles se levent & veulent l'emmener.)

SCENE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

COMMENT? Qu'est-ce donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme? Ah!... Eh, c'est l'Amour?

EUPHROSINE.

L'Amour?

MERCURE.

Oh, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mère! Ah, mon cher Mercure, délivrez-moi....

VÉNUS.

Vous délivrer? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens sont devenus indissolubles; mais comme dans sa colère même il est bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet en-

clos, où vous resterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie....

VÉNUS.

De quoi vous plaignez-vous? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois?

MERCURE.

Écoute: il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que ce Mercure qui parle sans cesse de mariage? Cela lui sied bien!

VÉNUS.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est-ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu que ses liens ne pourroient être rompus, que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soient également contentes. Il me paroît difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non : elles seront également satisfaites du sort que je leur destine, je vous le promets. Déliez-moi vîte.

MERCURE.

Doucement. On sçait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses.

L'AMOUR.

J'en jure par le Styx.

MERCURE.

Oh, après ce serment là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *se voyant en liberté.*

Ah, je respire !... Approchez, approchez, belles Nymphes, & ne paroissez point embarrassées du petit tour que vous m'avez joué ; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour.

(*A Mercure.*)

Tu voulois que j'en épousasse une ? Et à laquelle aurois-je donné la préférence ? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans cesse j'aurois choisi, sans pouvoir faire un choix. Prêt d'offrir ma main à l'une, je me serois reproché de faire injustice aux deux autres.

(*Aux trois Nymphes.*)

Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, vous ferez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythère; venez y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que vos charmes vous assurent. Auprès de ma mère vous ferez les Graces: c'est l'Amour qui les donne à la Beauté.

(*Cessant de leur adresser la parole.*)

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce beau jour.





DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VÉNUS *aux Graces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles
L'Empire des Jeux & des Ris :
Soyez mes compagnes fidelles,
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, est un jour de victoire :
Il met le comble à ses désirs.
Vous lui devez une éternelle gloire ;
Il vous devra tous ses plaisirs.

(*On danse.*)

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASYLE le plus sévère,
Des traits du Dieu de Cythère ;
Ne peut jamais nous sauver ;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on pense
Nous élever :

Tout dans la nature
Parle à notre cœur;
Tout dans la nature
Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur;
Tout dans la nature
Parle à notre cœur.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

VOUS qui ſuivez toujours mes traces,
Et qui me cherchez avec ſoin,
Par-tout où vous verrez les Graces,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

MARIS, dont la flamme jalouſe
Ne peut ſouffrir le moindre ſoin,
Si vous renfermez votre épouſe,
Ce que vous craignez n'eſt pas loin.

EUPHROSINE.

D'UN Moineau près de ſa Fauvette
Liſe admire le tendre ſoin:
Elle rêve, elle eſt inquiette,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

AGLAÉ.

Lorsqu'après des torrens de larmes,
Veuve commence à prendre ſoin
De ſa parure & de ſes charmes,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin,
Pour pouvoir y rêver ſeulette,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ſes ſuccès dont il fait gloire,
Un fat rend le Public témoin :
Mais croyez qu'il chante victoire,
Quand ſouvent l'Amour eſt bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour ;
Les plaiſirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'Amour.

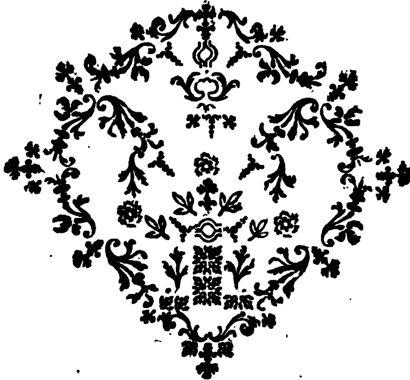
UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amans, avec conſtance,
Et de vos peines quelque jour,
Vous recevrez la récompenſe :
Vous ſerez payés par l'Amour.

L'AMOUR, *au Parterre.*

FRANÇOIS, Peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Graces soyez favorable,
Et battez des mains à l'Amour.

Fin du Divertissement.



SCENE DU DÉNOUEMENT

changée par l'Auteur.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah.... Eh, c'est l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

L'HYMEN.

Oui, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas ?

(*Elles veulent s'enfuir.*)

Où allez-vous donc ? Nous avons besoin de vous.

MERCURE *à l'Amour.*

Comme te voilà emmailloté !

L'AMOUR.

Ah, mon cher frère, l'Hymen ! Ah, mon cher Mercure ! délivrez-moi....

MERCURE.

Te délivrer ? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient ensemble, qu'ils ne le pourroient pas. Tes liens, par un decret de Jupiter, sont devenus indissolubles. Mais, comme dans sa colère même il est bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu seras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie..... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter : dis-lui....

MERCURE.

Écoute, tout ce que je lui dirois seroit inutile. Il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté : c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Quoi, Jupiter s'obstine....

MERCURE.

Jupiter veut absolument que tu sois marié.

L'AMOUR.

Mais Mercure....

MERCURE.

Mais, mais, telle est sa volonté, te dis-je. Décide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien ! j'y consens ; délie-moi vîte.

MERCURE.

Oh, doucement. On sçait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses : il faut jurer par le Styx.

L'AMOUR.

Par le Styx ?

MERCURE.

Oui.

L'AMOUR.

O Dieux ! . . . Eh bien ! je jure par le Styx d'en épouser une, pourvu que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faisant tomber ses liens.*

Cela est juste, & tes liens vont tomber.

L'AMOUR *à part, lorsqu'il se voit libre.*

Ah, je respire ! Ils croyent me tenir par le serment redoutable qu'ils m'ont arraché ; mais, par la condition que j'y ai mise, j'en suis dégagé, si je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen est brusque, impoli ; la Fidélité, chagrine, impérieuse, pie-grièche : il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces deux espèces-là. Voyons.

(*Haut.*)

Approchez, belles Nymphes, approchez. Ce ne ſont point les ordres de Jupiter, ni le ferment terrible que j'ai fait, c'eſt le deſtin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous. Mais à laquelle donner la préférence ? Mercure, plus je les regarde, plus je ſuis embarraſſé.... Avoue qu'à ma place tu ne le ſerois pas moins que moi.

MERCURE.

Il eſt vrai qu'elles ſont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir encore conſidérées pendant quelque temps tour à tour.*

Toujours prêt à choiſir, je ne fais point de choix. Quand je veux offrir ma main à l'une, mon cœur me dit que je fais injuſtice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah ! je ſens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maîtreſſes.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

LA FIDÉLITÉ.

Eh bien ! veux-tu t'en rapporter à moi ?

L'AMOUR.

Volontiers.... Mais, non ; il s'agit de choiſir

une épouse à l'Amour, & de donner une nouvelle Déesse à l'Olympe ; il est juste que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait aussi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embrassant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement!

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur.*

Mais, si l'Hymen fait ton bonheur, c'est la Fidélité qui l'assure, & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence?

LA FIDÉLITÉ, *du même ton.*

Est-ce que vous croyez qu'elle vous est dûe?

L'HYMEN, *d'un ton brusque.*

Eh, songez donc que vous n'êtes qu'à ma suite.

LA FIDÉLITÉ, *vivement.*

A ta suite? A ta suite? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'est-ce que ce seroit que l'Hymen sans moi? Je suis à ta suite!

L'AMOUR *à part.*

Bon; cela s'échauffe.

MERCURE.

De grace, Déesse....

LA FIDÉLITÉ.

Mercure, vous le voyez : voilà les tons, les airs, les brusqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'essuie tous les jours.

L'HYMEN.

Eh, c'est moi qui suis sans cesse exposé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos soupçons, vos criailleries, vos éclats. J'ai souvent cédé, pour avoir la paix : mais dans cette occasion-ci, votre petite vanité est si déplacée....

LA FIDÉLITÉ.

Ma petite vanité est si peu déplacée, que puisque tu le prends sur ce ton-là, je lui déclare que s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien, je me retire à l'instant.

L'AMOUR *à part.*

A merveille !

(*Haut.*)

Ma foi, Déesse, je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDÉLITÉ.

Et tu ne t'embarrasses pas de m'en donner, à moi ?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela : mais il me semble que chacun devroit se rendre justice & sentir....

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois sentir que je ne suis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on se soucie de se marier sous ses auspices? Ah! c'en est trop, & nous verrons. Adieu, adieu; faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Écoutez donc, Déesse, . . .

LA FIDÉLITÉ.

Que veux-tu que j'écoute? Quelque nouvelle impertinence, quelque nouvelle injure?

(*A l'Amour.*)

Vas, tu me désireras que tu ne me trouveras pas.

(*A l'Hymen.*)

Et toi, de qui il est rare que dès le second jour on ne reconnoisse l'ennui, la gêne, la fadeur & l'insipidité, sois sûr que désormais nous n'habiterons pas souvent ensemble. (*Elle sort.*)

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen & la Fidélité brouillés.

L'AMOUR, *avec un transport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon serment.

L'HYMEN.

Comment?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur: il eſt plaiſant que ce ſoit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'HYMEN.

Quoi! tu ne veux plus....

L'AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle eſt pour les maris un horoſcope auquel tu trouveras bon que je ne m'expoſe pas.

L'HYMEN, *en s'en allant:*

Eh bien! ſois toujours un libertin: que m'importe?

MERCURE *à l'Amour.*

Petit fourbe, tu te ris de Jupiter & de tous les Dieux; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Perſonnes, à qui tu n'as peut-être inſpiré que des ſentimens trop tendres, il faut que tu ſois bien barbare, bien perfide!

L'AMOUR.

Eh, c'eſt vous autres qui vouliez m'en donner une, pour m'en ôter deux? Moi les tromper, moi les abandonner! Il faudroit que je ceſſaſſe d'être l'Amour. Dans leurs charmes, ne devrois-tu pas lire leurs belles deſtinées?

(Aux Nymphes.)

Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythère; venez y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que votre beauté vous assure. Je vais vous présenter à ma Mère : auprès d'elle, vous serez les Graces.

(Cessant de leur adresser la parole.)

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce grand jour.

FIN.





LETTRE
DU CHEVALIER DE MERÉ, A LA DUCHESSE *DE LESDIGUIERES*, SUR LA BEAUTÉ ET LES GRACES.

JE vous admire, MADAME, & je ne puis comprendre que vous aimiez tant à vous entretenir ſur des ſujets dont le monde eſt fort en repos : je m'étonne auſſi comment vous pouvez paroître ſous des formes ſi différentes. Vous me faites quelquefois l'honneur de m'écrire des Lettres d'un air ſi délicat, qu'il n'y a que vous qui les puiſſiez avoir faites. Et vous m'en écri-

vez d'autres d'un tour grave & profond; comme celle où vous me questionnez sur l'immortalité de l'ame; & cette autre dans laquelle vous me demandez si nous devons croire qu'il y ait plusieurs Mondes, & si ce grand nombre d'Astres, que nous appellons des Etoiles, ne sont point autant de Soleils qui les éclairent.

Le Billet que vous m'écrivez aujourd'hui n'est pas sur un si haut ton: il est plus doux & plus riant, & vous avez plus d'intérêt que personne à tout ce que vous y avez mis. Car vous ne parlez que des *Beautés* & des *Graces*; de ce qui les distingue, & s'il est plus avantageux d'avoir des unes que des autres.

Il me semble, Madame, qu'on ne sçauroit trop rechercher en quoi consiste leur nature & ce qui les produit, au moins quand on pense à plaire & à se faire aimer. Mais vous allez être bien surprise, si je vous dis que les *beautés* & les *graces* ne sont

qu'une même chose, qui paroît diversement & sous différens noms. Si cette aimable qualité se montre avec beaucoup d'éclat, & qu'elle soit fort visible, on l'appelle *beauté*; quand elle est un peu sombre & qu'on ne la découvre qu'à peine, on lui donne le nom de *grace* & d'agrément. Et remarquez, s'il vous plaît, que cette beauté, couverte d'un nuage, est d'ordinaire plus parfaite que celle qui donne d'abord dans la vue. De-là vient qu'une Dame se doit sçavoir meilleur gré qu'on la trouve agréable que belle.

Ces habiles Grecs, qui jugeoient bien de tout, ont fait les Graces brunes, parce que c'est la couleur la moins éclatante, & qui ressemble le plus à la nuit. Un excellent Peintre fit un tableau de Vénus; &, comme il employa sept ans à cet ouvrage, il ne faut pas douter que ce ne fût quelque chose de bien rare. Aussi quand Apelle l'eût vû & considéré : » Voilà, s'écria-t-il, » un grand chef-d'œuvre & fort beau, mais

» les graces lui manquent, les graces qui » font qu'on éleve jusqu'au Ciel tout ce » qui vient de moi. « C'est que dans cette peinture il y avoit beaucoup de ces beautés d'éclat, & bien peu de ces autres qu'on entend ordinairement sous le nom de *graces*.

Il est donc vrai qu'il y a de ces beautés dont tout le monde s'apperçoit à la première vue, & qu'il y en a d'autres qui sont comme en retraite & qu'on ne remarque pas si aisément. Si une femme a beaucoup de ces beautés de parade, & qu'elle n'ait point de ces autres qui sont peu en vue, on dira qu'elle est belle, mais peu de gens l'aimeront. Que si on lui trouve un grand nombre de ces beautés qui brillent, & de ces autres qui se cachent comme sous un voile, on dira qu'elle plaît, & tous les hommes lui feront la cour. C'est l'idée qu'Homère me donne d'Hélène, & l'Arioste d'Angélique. Si donc une Dame est bien partagée de ces beautés qu'on ne découvre pas

du premier coup d'œil, quoiqu'elle en ait beaucoup moins de ces autres qui ſe montrent toujours, elle ſurpaſſera la Vénus d'Apelle, & ceux qui auront le plus de goût en ſeront les plus enchantés. Telle parut autrefois la Princeſſe d'Egypte (*Cléopâtre*), & telle eſt aujourd'hui la Reine des Alpes.



LES



LES GRACES.

EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE,

OU

DICTIONNAIRE DES SCIENCES ET DES ARTS,

au mot *GRACES* & *GRACE*.

Tome VII.

GRACES (*Gramm. Littérat. & Mitholog.*) dans les personnes, dans les ouvrages, signifie non-seulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait ;* c'est pourquoi les Anciens avoient imaginé que la Déesse de la Beauté, ne devoit jamais paroître sans

les *graces* *. La beauté ne déplaît jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de *graces* dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point: il approche trop du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de *grace*, parce qu'il n'a rien de doux, ni de liant dans son extérieur.

La voix d'un Orateur, qui manquera

* Un Ancien a dit que *la beauté*, *sans graces*, *étoit un hameçon sans appas*. Et la Fontaine, Poëme d'Adonis,

Et la Grace plus belle encor que la Beauté.

d'inflexion & de douceur en articulant, ſera ſans *grace*.

Il en eſt de même dans tous les Arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte ayent des *graces*. On ne pouvoit le dire du Coloſſe de Rhodes, comme de la Vénus de Cnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort & vigoureux, a un mérite qui n'eſt pas celui des *graces*. Ce ſeroit mal connoître Michel-Ange & le Caravage, que de leur attribuer les *graces* de l'Albane. Le ſixiéme Livre de l'Énéïde eſt ſublime. Le quatriéme a plus de *grace*. Quelques Odès galantes d'Horace reſpirent les *graces*, comme quelques-unes de ſes Epîtres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre, ſoit plus ſuſceptible de *graces* que le grand. On loueroit mal une Oraiſon funèbre, une Tragédie, un Sermon ſi on leur donnoit l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon, étant oppoſé aux *graces*. Car leur oppoſé eſt la rudeſſe, le ſauvage, la ſéchereſſe. L'Hercule de Farnèſe ne devoit point avoir les *graces* de l'Apollon du Belvédère & de l'Antinoüs; mais il n'eſt ni ſec, ni rude, ni agreſte. L'incendie de Troye dans Virgile n'eſt point décrît avec les *graces* d'une Elégie de Tibulle: il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être ſans *graces*, ſans que cet ouvrage ait le moindre déſagrément. Le terrible, l'horrible, la deſcription, la peinture d'un monſtre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui eſt gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'oppoſé. Car ſi un Artiſte, en quelque genre que ce ſoit, n'exprime que des choſes affreuſes, s'il ne les adoucit pas par des contraſtes agréables, il rebutera.

La *grace* en Peinture, en Sculpture, conſiſte dans la molleſſe des contours, &

dans une expression douce; mais la Peinture a pardessus la Sculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes & par leurs regards.

Les *graces* de la diction, soit en éloquence, soit en poësie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des *graces* est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'empoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grace, s'entend de la chose & de la personne. *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grace.* La bonne *grace* appartient à la personne seulement. *Elle se présente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on attendoit de lui. Avoir des graces*, dépend de l'action. *Cette femme a des graces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir sa grace, c'eſt par métaphore, obtenir ſon pardon : comme *faire grace* eſt *pardonner*. On fait *grace* d'une choſe, en s'emparant du reſte. *Les commis lui prirent tous ſes effets, & lui firent grace de ſon argent. Faire des graces, répandre des graces*, eſt le plus bel apanage de la ſouveraineté, c'eſt *faire du bien* : c'eſt plus que juſtice. *Avoir les bonnes graces de quelqu'un*, ne ſe dit que par rapport à un ſupérieur. *Avoir les bonnes graces d'une Dame*, c'eſt être ſon amant favoriſé. *Etre en grace*, ſe dit d'un Courtiſan qui a été en diſgrace ; on ne doit pas faire dépendre ſon bonheur de l'un, ni ſon malheur de l'autre. On appelle *bonnes graces*, ces demi-rideaux d'un lit qui ſont aux côtés du chevet. *Les Graces*, en latin *Charites*, terme qui ſignifie *aimables*.

Les *Graces*, Divinités de l'Antiquité, ſont une des plus belles allégories de la Mythologie des Grecs. Comme cette Mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des Poëtes, qui en furent les Théo-

logiens, tantôt par les usages des Peuples, le nombre, les noms, les attributs des *Graces* changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étoient toujours auprès de Vénus. Nul voile ne devoit couvrir leurs charmes. Elles présidoient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étoient l'emblême sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignoit dansantes, & se tenant par la main; on n'entroit dans leurs Temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont insulté à la Mythologie fabuleuse, devoient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont résulteroit la félicité du genre humain. *Art. de M. de Voltaire.*

GRACE (*Beaux Arts*). Le mot *grace* est d'un usage très-fréquent dans les Arts. Il

semble cependant qu'on a toujours attribué au sens qu'il emporte avec lui quelque chose d'indécis, de mystérieux, & que, par une convention générale, on s'est contenté de sentir à-peu-près ce qu'il veut dire, sans l'expliquer. Seroit-il vrai que la *grace*, qui a tant de pouvoir sur nous, naquit d'un principe inexplicable ? Et peut-on penser que, pour l'imiter dans les ouvrages des Arts, il suffise d'un sentiment aveugle, & d'une certaine disposition qu'on ne peut comprendre ? Non, sans doute. Je crois, pour me renfermer dans ce qui regarde l'art de la Peinture, que la *grace* des figures imitées, comme celle des corps vivans, consiste principalement dans la parfaite structure des membres, dans leur exacte proportion, & dans la justesse de leur emmanchement ; c'est dans les mouvemens & les attitudes d'un homme ou d'une femme qu'on distingue sur-tout cette *grace* qui charme les yeux. Or si les membres ont la mesure qu'ils doivent avoir relative-

ment à leur uſage, ſi rien ne nuit à leur développement, ſi enfin les charnières & les jointures ſont tellement parfaites, que la volonté de ſe mouvoir ne trouve aucun obſtacle, & que les mouvemens doux & lians ſe faſſent ſucceſſivement dans l'ordre le plus précis : c'eſt alors que l'idée que nous exprimons par le mot *grace* ſera excitée. Et qu'on n'avance pas comme une objection raiſonnable, qu'une figure, ſans être telle que je viens de la décrire, peut avoir une certaine *grace* particulière, qu'on ne diſe pas qu'il y a des défauts auxquels certaines *graces* ſont attachées. Il ſeroit impoſſible, à ce que je crois, de prouver que cela doit être ainſi; & lorſqu'on eſſayeroit d'établir l'opinion que j'attaque, on démêleroit ſans doute dans l'examen des faits, des circonſtances étrangères, des goûts particuliers, des uſages établis, des habitudes qui tiennent aux mœurs, enfin des préjugés ſur leſquels on fonde le ſentiment que j'attaque. Rien ne me paroît

devoir contribuer davantage à la corruption des Arts & des Lettres, que d'établir qu'il y a des moyens de plaire & de réussir, indépendans des grands principes que la raison & la nature ont établis. On a peut être aussi grand tort de séparer, comme on le fait aujourd'hui, l'idée de la beauté de celle des *graces*, que de trop distinguer dans les Lettres un *bon* ouvrage d'avec un ouvrage de goût. Un Peintre, en peignant une figure de femme, croit lui avoir donné la *grace* qui lui convient, en la rendant plus longue d'une tête, qu'elle ne doit l'être, c'est-à-dire, en donnant neuf fois la longueur de la tête à sa figure, au lieu de huit. Seroit-il possible qu'on arrivât, par un secret si facile, à cet effet si puissant, à cette *grace* qu'on rencontre si rarement? Non, sans doute. Mais il est plus aisé de prendre ce moyen, que d'observer parfaitement la construction intérieure des membres, la juste position & le jeu des muscles, le mouvement des jointures, & le balan-

cement des corps. Il arrive quelquefois cependant que l'Artiste dont j'ai parlé, fait une illusion passagère : mais il ne doit ce succès qu'à un examen aussi peu réfléchi & aussi aveugle que son travail. C'est ainsi qu'un ouvrage dont le plan n'est pas rempli, ou qui en manque, dans lequel la raison est souvent blessée, & où la langue n'est pas respectée, usurpe quelquefois le nom d'*ouvrage de goût*. Je laisse à juger s'il peut y avoir un *goût véritable* qui n'exige pas la plus juste combinaison de l'esprit & de la raison. Peut-il aussi y avoir de *véritable grace*, qui n'ait pour principe la perfection des corps relative aux usages auxquels ils sont destinés ? *Art. de M. Watelet.*





DE LA GRACE.

EXTRAIT

DES RÉFLEXIONS

QUI se trouvent à la suite du Poëme de la Peinture,

Par M. WATELET, *de l'Académie Françoise.*

LA GRACE, ainsi que la Beauté, concourt à la perfection. Ces deux qualités se rapprochent dans l'ordre de nos idées ; leur effet commun est de plaire. Quelquefois on les confond, plus souvent on les distingue : elles se disputent la préférence qu'elles obtiennent, suivant les circonstances. La Beauté supporte un examen réitéré & réfléchi. Ainsi l'on peut disputer le prix de

la Beauté, comme firent les trois Déesses : tandis que le seul projet prémédité de montrer des Graces, les fait disparoître.

Je crois que la beauté, comme je l'ai dit, consiste dans une conformation parfaitement relative aux mouvemens qui nous sont propres.

La grace consiste dans l'accord de ces mouvemens avec ceux de l'ame.

Dans l'enfance & dans la jeunesse, l'ame agit d'une façon libre & immédiate sur les ressorts de l'expression.

Les mouvemens de l'ame des enfans sont simples ; leurs membres dociles & souples. Il résulte de ces qualités une unité d'action & une franchise qui plaît.

Conséquemment, l'enfance & la jeunesse sont les âges des graces. La souplesse & la docilité des membres sont tellement nécessaires aux graces, que l'âge mûr s'y refuse, & que la vieillesse en est privée.

La simplicité & la franchise des mou-

vemens de l'ame contribuent tellement à produire les graces, que les passions indécises ou trop compliquées les font rarement naître.

La naïveté, la curiosité ingenue, le désir de plaire, la joie spontanée, le regret, les plaintes & les larmes mêmes qu'ocasionne la perte d'un objet chéri, sont susceptibles de graces, parce que tous ces mouvemens sont simples.

L'incertitude, la réserve, la contrainte, les agitations compliquées & les passions violentes, dont les mouvemens sont en quelque façon convulsifs, n'en sont pas susceptibles.

Le Sexe, plus souple dans ses ressorts, plus sensible dans ses affections, dans lequel le désir de plaire est un sentiment en quelque façon indépendant de lui, parce qu'il est nécessaire au systême de la Nature; ce sexe, qui rend la beauté plus intéressante, offre aussi, lorsqu'il échappe à l'artifice & à l'affectation, les graces dans l'aspect le plus séduisant.

La jeunesse très-cultivée s'éloigne souvent des graces qu'elle recherche ; tandis que celle qui est moins contrainte les possede, sans avoir eu le projet de les acquérir. C'est que l'esprit éclairé & les conventions établies retardent ou affoiblissent les mouvemens subits, tant de l'ame que du corps, & que la réflexion les rend compliqués. Plus la raison s'affermit & s'éclaire, plus l'expérience s'acquiert, & moins on laisse aux mouvemens intérieurs cet empire qu'ils auroient naturellement sur les traits, sur les gestes & sur les actions.

L'âge mûr, qui voit ordinairement se perfectionner & la raison & l'expérience, voit aussi les ressorts extérieurs devenir moins dociles & moins souples.

Dans la vieillesse enfin, l'ame refroidie ne donne plus ses ordres qu'avec lenteur, & ne se fait plus obéir qu'avec peine. L'expression & les graces s'évanouissent alors.

Les graces, telles que je viens de les définir, empruntent une valeur infinie de

la

la plus parfaite conformation. Cependant les mouvemens ſimples de l'ame, n'ont peut-être pas, avec la perfection d'un corps bien conformé, le rapport abſolu qui exiſte entre cette parfaite conformation & les actions qui lui ſont propres.

Voilà pourquoi l'enfance, qu'on peut regarder comme un âge où le corps eſt imparfait, eſt ſuſceptible de graces, tandis que ce n'eſt que par convention qu'on peut lui attribuer la beauté.

Ce que j'ai dit ſuppoſe encore l'équilibre des principes de la vie, qui produit en nous la ſanté. Cet état commun à tous les âges, dans les rapports qui leur conviennent, eſt favorable aux graces, & ſert de luſtre à la beauté.

Au reſte, cet accord des mouvemens ſimples de l'ame avec ceux du corps, éprouve une infinité de modifications, & produit des effets très-variés.

C'eſt de-là que vient ſans doute l'obſcurité avec laquelle on en parle communé-

ment, & ce *je ne sçai quoi*, expression vuide de sens qu'on a si souvent répétée, comme signifiant quelque chose.

Les graces sont plus ou moins apperçues & senties, selon que ceux aux yeux desquels elles se montrent, sont eux-mêmes plus ou moins disposés à en remarquer l'effet.

Qui peut douter qu'il ne se fasse, quand nous sommes très-sensibles aux graces, un concours de nos sentimens intérieurs, avec ce qui les produit? Fixons quelques idées à ce sujet.

Un homme indifférent voit venir à lui une jeune fille, dont la taille proportionnée se prête à sa démarche, avec cette facilité & cette souplesse qui sont les caractères de son âge. Cette jeune fille, que je suppose affectée d'un mouvement de curiosité, reçoit de cette impression simple de son ame des charmes qui frappent les yeux de celui qui la regarde.

Voilà des graces naturelles, indépen-

dantes de toute modification étrangère.

Supposons actuellement que cet homme, loin d'être indifférent, prenne l'intérêt d'un père à cette jeune beauté, qui l'apperçoit & qui se rend près de lui. Supposons encore que la curiosité qui guidoit les pas de la jeune fille soit changée en un sentiment moins vague, qui donne un mouvement plus décidé à son action & à sa démarche. Quel accroissement de graces va naître de cet objet plus intéressant, de cette action plus vive, & de la relation de sentiment, qui, d'un côté, produit un empressement tendre, & qui, de l'autre, rend le père plus clairvoyant cent fois & plus sensible aux graces de sa fille, que ne l'étoit cet homme désintéressé.

Ajoutons à ces nuances :

Que ce ne soit plus un homme indifférent, ni même un père, mais un jeune homme amoureux qui attend, & qui voit enfin arriver l'objet qu'il désire & qu'il chérit. Que cette jeune fille à son tour soit

une tendre & naïve amante, qui n'a pas plutôt apperçu celui qu'elle aime, qu'elle précipite ſa courſe. Suppoſez que le lieu dans lequel ces deux amans ſe réuniſſent, ſoit ce que la Nature peut offrir de plus agréable; que la ſcène ſoit éclairée par un jour choiſi; que la ſaiſon favorable ait décoré de verdure & de fleurs le lieu du rendez-vous. Repréſentez-vous à la fois les charmes de la jeuneſſe, la perfection de la beauté, l'éclat d'une ſanté parfaite, l'agitation vive & naturelle de deux ames qui éprouvent les mouvemens les plus ſimples, les plus relatifs, les moins contraints; & voyez ſe ſuccéder alors une variété infinie de nuances dans les graces qui, toutes inſpirées, toutes involontaires, ſont par conſéquent empreintes ſur les traits, & exprimées dans les moindres actions & dans les moindres geſtes.

Ainſi, parmi les impreſſions de l'ame qui ſe peignent dans nos mouvemens, & dont je parlerai en réfléchiſſant ſur les paſ-

ſions, celle qui paroît la plus favoriſée de la Nature, l'amour produit une expreſſion plus agréable, plus univerſelle, plus ſenſible que toute autre, & dans laquelle la relation de l'ame & du corps, qui fait naître les graces, eſt plus intime & plus exactement d'accord.

Auſſi les Anciens joignoient-ils & ne ſéparoient jamais Vénus, l'Amour & les Graces. La ceinture myſtérieuſe, décrite par Homère, n'eſt peut-être que l'emblême de ce ſentiment d'amour ſi fertile en graces, dont Vénus toujours occupée empruntoit le charme que la beauté ſeule n'auroit pu lui donner.

Revenons au Peintre, pour lequel la connoiſſance des proportions, de l'enſemble, du mouvement, de la beauté & de la grace devient inutile, s'il n'y joint l'étude de la lumière & de la couleur. En effet, ſans la lumière & la couleur, toutes ces choſes feroient comme non exiſtantes pour nous, & le Peintre n'auroit rien à imiter.

CRITON,

ou

DE LA GRACE

ET DE LA BEAUTÉ.



LES GRACES



CRITON,

OU

DE LA GRACE ET DE LA BEAUTÉ.

EXTRAIT d'un Dialogue traduit librement de l'Anglois.

JE crois, CRITON, qu'il seroit aussi facile de faire l'analyse de l'arc-en-ciel, que de déterminer ce qui compose la beauté. Comment pourroit-on réduire à des principes fixes, ce qui est si passager & si variable ? A chaque moment on remarque des changemens très-sensibles sur les plus beaux visages..... J'en conviens, MILESIUS,

mais ce ſont ces changemens mêmes qui font la beauté.

Voulez-vous que je vous développe les idées que je me ſuis faites de la beauté & de la grace? Elles pourront au moins ſervir à fixer les vôtres.

TOUT ce qui plaît aux yeux, & dont l'ame ſe reſſouvient avec plaiſir, peut être nommé *beau*. Ainſi la beauté peut convenir à tous les objets qui charment les ſens, & elle s'étend auſſi loin que peut aller l'imagination, qui eſt en quelque ſorte, pour nous, une ſeconde création. En effet, on peut parler, non-ſeulement de la beauté d'un point de vûe charmant, d'un Soleil qui ſe leve ou qui ſe couche, d'un Ciel bien étoilé, d'une prairie agréable, des boſquets, des jardins où l'on voit régner l'art & la ſymétrie, mais encore de la beauté des tableaux, des portraits, des ſtatues, des bâtimens, des actions des hommes, de leur caractère, & même de leurs penſées.

Parmi ce nombre infini de beautés, il y en a autant de fauſſes, que de vraies & de réelles. C'eſt ſouvent le goût des Nations qui en décide.

La beauté n'ayant donc, pour ainſi dire, ni bornes ni limites, il n'eſt pas poſſible de la conſidérer dans toute ſon étendue. Ce point de vûe ſeroit ici trop général, & on ne pourroit traiter, ſans confuſion, une matière ſi vaſte.

Conſidérons ſimplement la beauté viſible, la beauté perſonnelle ou humaine, celle enfin qu'on peut appeller réelle & indépendante de la coutume ou du caprice. Ne diſputons point aux Bantâmes la beauté de leurs groſſes lévres, ni aux Dames de la Chine, celle de leurs pieds exceſſivement petits*.

* Les Chinois croyent qu'une des grandes beautés des femmes, c'eſt d'avoir des pieds ſur leſquelles elles ne peuvent ſe ſoutenir. J'ai vu des mules Chinoiſes, où nos Dames n'auroient pu faire entrer qu'un doigt de leur pied. Pendant leur enfance, on tient leurs pieds ſerrés pour les empêcher de croître.

Je crois que tout ce qui contribue à former la beauté dont je parle, peut se réduire à la couleur, à la forme, à l'expression & à la grace : les deux premières qualités en constituent le corps, & les deux dernières appartiennent à l'ame.

Le coloris est la moindre des parties qui composent la beauté. C'est cependant la plus frappante, & celle à laquelle on fait le plus d'attention. On n'en doit point être surpris. Tout le monde peut voir; mais peu sont en état de juger. Il ne faut que des yeux pour voir les couleurs, & beaucoup moins de discernement pour juger de la beauté, que de celle des trois autres parties. Or, comme cet article est le moins intéressant, je ne ferai que deux ou trois observations sur cet objet.

Pour ce qui regarde le coloris, tout le monde convient qu'on n'a jamais rien vu, ni rien imaginé de si beau que la fameuse Vénus d'Apelle *. Ce fut peut-être

* On voyoit à Rome, du temps de Pline, plusieurs Ta-

le plus parfait que l'Art ait jamais exprimé. Il eſt vrai que l'on ne peut juger aujourd'hui de la beauté de la couleur : elle n'a pu réſiſter à l'injure des temps. Mais Cicéron nous a, en quelque ſorte, conſervé ce coloris ſi parfait : » C'étoit, dit-il, un beau » mélange de rouge & de bleu fondus en» ſemble, repandus, ſuivant leurs diverſes » gradations, dans toutes les parties du » corps. On auroit pu s'y tromper, tant » cette couleur étoit ſemblable à celle de » la chair & ſang *. «

bleaux d'Apelle. On faiſoit grand cas d'une Vénus ſortant de la mer, nommée *Anadiomène*, que l'Empereur Auguſte fit mettre dans le Temple de ſon père. Celle dont parle Cicéron, ſurpaſſoit la première, tant pour la force du deſſein, que par la beauté du coloris. C'eſt d'elle qu'Ovide dit, que ſi Apelle n'avoit pas peint la Vénus de l'Iſle de Cos, elle ſeroit encore cachée ſous les flots de l'onde :

Si Venerem Coïs nunquam pinxiſſet Apelles,
Merſa ſub æquoreis illa lateret aquis.

La mort de ce grand Homme fut cauſe que l'ouvrage demeura imparfait. On le trouvoit ſi beau, que perſonne n'oſa l'achever. Entre les Tableaux, dont Rome faiſoit le plus de cas, ceux d'Apelle tenoient le premier rang.

* *Dicemus ergò idem, quod in Venere Coa. Corpus non*

Telle eſt, dans les Poëtes de l'ancienne Rome, la deſcription de la plus belle peau que l'on puiſſe voir. On admire ſur-tout celles de Lavinie, dans Virgile*; du Narciſſe d'Ovide**, & de l'Apollon de Tibulle***.

---

eſt, ſed ſimile corpori; nec ille ſuſus & candore mixtus rubor ſanguis eſt, ſed quædam ſanguinis ſimilitudo. De Nat. Deor. L. 1.

* On vit, dit Virgile, une agréable rougeur ſe répandre ſur les joues de l'aimable Lavinie. Les lys & les roſes étoient peintes ſur ſon viſage:

Accepit vocem lacrymis Lavinia matris
Flagrantes perfuſa genas; cui plurimus ignem
Subjecit rubor, & calefacta per ora cucurrit:
Indum ſanguineo veluti violaverit oſtro
Si quis ebur, aut mixta rubent ubi lilia multâ
Alba roſâ. Tales virgo dabat ore colores.

Æneïd. L. 12. v. 69.

** Un beau mélange de rouge & de blanc fondus enſemble, étoit répandu, dit Ovide, ſelon leurs diverſes gradations, ſur les joues du jeune Narciſſe. Son cou étoit auſſi blanc que l'yvoire, & ſa bouche vermeille comme une roſe:

Impubes genas, & eburnea colla, decuſque
Oris, & in niveo miſtum candore ruborem.

Metam. L. 3. v. 423.

*** La blancheur de ſon viſage, dit Tibulle en parlant

Il semble que ce soit sur ces descriptions charmantes, que le Titien a formé son coloris. On vante sur-tout sa Vénus dormante. C'est un chef-d'œuvre qui renferme une infinité de beautés que les Connoisseurs ne se lassent point d'admirer. Tout ce que l'on a écrit de la beauté d'Aspasie, tout ce qu'on a pris plaisir de dire des joues de la belle Isménie, n'approche point de ce que ce grand homme a représenté dans cette belle dormeuse. On re-

---

d'Apollon, avoit le même éclat que celle de la Lune, & des teintes d'un beau vermillon étoient répandues sur son corps, blanc comme la neige. Un rouge vif, semblable à celui qui colore les joues d'une jeune fille que l'on amene à son jeune époux, animoit les siennes. C'étoit un mélange semblable à celui que font des Bouquetières, en mariant l'Amaranthe au Lys, ou à celui des Pommes en maturité :

Candor erat, qualem præfert Latonia Luna,
Et color in niveo corpore purpureus :
Ut juveni primùm virgo deducta marito
Inficitur teneras ore rubente genas :
Ut quum contexunt Amaranthis alba puellæ
Lilia, & Autumno candida mala rubent.

L. 2. El. 3. v. 11.

marque sur son visage ce beau mélange de blanc & d'incarnat, qu'Ovide compare aux pommes & aux raisins qui commencent à mûrir.

On ne doit point être surpris que les couleurs fassent tant d'impression. Leur vivacité naturelle est frappante. Broyées ensemble & mêlées artistement, leur variété frappe, étonne, attache. L'imagination échauffée trouve alors mille charmes & mille appas dans cet air de santé, que la figure annonce, & qui ajoute infiniment à la beauté. On peut même dire que c'est lui qui fait valoir les charmes du coloris; & que sans lui, toutes les beautés qui avoient surpris d'abord, disparoissent en quelque sorte, & ne laissent qu'une légère impression. C'est le sentiment de Cicéron. » L'agrément & la beauté du corps sont, » dit-il, inséparables de la bonne santé*. «

* *Venustas & pulchritudo corporis secerni non potest à valetudine*. De Offic. L. 1. c. 95.

Pour

Pour ce qui regarde le coloris du visage en particulier, c'est la variété des couleurs qui en fait la plus grande beauté. Cette partie du corps humain a été formée par la Nature, pour rassembler une infinité de différentes couleurs. Elles se prêtent, par leur opposition, un secours mutuel ; quoique variées à l'infini, elles se réunissent par des passages insensibles, & leur accord fait le même effet que l'harmonie musicale.

Vous vous moqueriez de moi, sans doute, si je vous disois que ce qui fait une belle soirée d'Eté, fait un beau visage. Quels objets de comparaison, diriez-vous ? Ce n'est cependant point un paradoxe, & je crois que vous conviendrez de la justesse de la comparaison, si vous avez la complaisance d'entendre l'explication de ma pensée.

La beauté d'une belle soirée vient de la variété des couleurs, qui sont répandues sur la surface des Cieux. Le Soleil brillant

qui se couche, ces nuages d'un rouge-tendre qui se perd dans le blanc, contrastent avec des teintes plus brunes, & découvrent, dans de petits intervalles, l'azur de la voûte céleste. Ce spectacle attire vos yeux & touche votre cœur : mais le teint d'une jolie Paysanne peut vous offrir à-peu-près le même spectacle. Vous êtes frappé & agréablement surpris à la vûe d'une belle femme. Elle vous fait naître des sentimens vifs & doux. Ignorez-vous la cause de cette aimable émotion ? Prenez la peine de l'étudier. Vous connoîtrez que c'est de la variété des couleurs que proviennent ces appas qui vous charment, & qui vous enchantent. Il n'est en effet aucune beauté, quelque frappante qu'elle soit, qui ne prenne naissance dans les couleurs de la chair, dans le vermillon & le clair-obscur, dans ce beau bleu qui représente les veines qu'on apperçoit près des tempes & du bas du visage, & qu'embellissent encore l'ombre formée par les

ſourcils & par les cheveux qui relevent l'éclat du tout.

Ceux qui ont le mieux réuſſi à peindre des payſages, ont d'ordinaire choiſi l'Automne. Ils ont préféré la variété, le choix, l'oppoſition & la richeſſe des couleurs, à la fraîcheur & à l'uniforme vivacité du Printems.

» Il paroît, CRITON, par ce que vous » venez de dire, que vous préférez une » belle Brune à la Blonde la plus parfaite. «

Je n'ignore pas, MILESIUS, que chaque eſpèce de beauté a ſes partiſans. Mais plus je réfléchis ſur leurs différences, & ſur les effets qu'elles produiſent, plus je me perſuade que la Brune l'emporte ſur la Blonde. Un brun vif donne un luſtre aux autres couleurs, de la vivacité aux yeux, une noble fierté dans les regards & dans tous les traits du viſage : attraits qu'on chercheroit en vain dans la peau la plus blanche & la plus tranſparente que l'on puiſſe imaginer. La plus belle Madone de Raphaël eſt une

brune. Celles qu'il avoit faites auparavant, & qui ne ſont pas de la même force, ſont plus blanches, & par cette raiſon moins piquantes.

Les meilleurs Artiſtes qui parurent dans l'âge d'or de la Peinture*, ont employé les couleurs les plus riches & les plus foncées. Il y a même lieu de croire que le coloris vif & éblouiſſant du Guide a prépa-

* On fixe la naiſſance du ſecond âge d'or de la Peinture en Italie, vers le quinziéme ſiécle, ſous le Pontificat de Jules II. & de Léon X. Dans ces temps-là parut *Raphaël Sancio*. Ce fameux Peintre ſurpaſſa tous ceux qui l'avoient précédé. Les ouvrages de *Léonard de Vinci*, du Frère *Barthelemi de Saint-Marc* & de *Michel-Ange*, lui firent une telle impreſſion, qu'il changea la manière du Perrugin qu'il avoit eu pour maître. Parmi pluſieurs Tableaux qu'on a de lui, on admire ſon Ecole d'Athènes. La riche compoſition de ce Tableau étonne autant qu'elle enchante : tout y eſt grand, tout y eſt noble & frappant. Sa fameuſe Madone, dont j'ai parlé ci-deſſus, eſt dans le Cabinet du Duc de Parme.

On compte dans le même ſiécle le *Titien*, le *Corrége*, *Michel-Ange*, *Jules Romain*, & pluſieurs autres grands Hommes, dont les ouvrages ſeront eſtimés tant qu'on aura du goût pour le grand & pour le beau.

ré la chûte de cet Art en Italie ; & que l'affoiblissement des couleurs introduit par Charles Maratte a causé son déclin.

J'ai encore une observation à faire sur une infinité de choses qu'on ne comprend pas ordinairement dans l'article du coloris, & qui peuvent cependant y entrer. Telle est, par exemple, cette douceur veloutée de certaines peaux ; cette rougeur humide ; cet air de Magdelaine *, venant de pleurer, ou plutôt dont on voit encore couler les larmes ; ce brun lissé de che-

* Cet air touchant, dont je veux parler, a été très-bien exprimé par la plûpart des grands Peintres dans leurs Magdelaines. Si l'on ne voit pas couler des larmes de leurs yeux, une certaine rougeur humide fait comprendre qu'elles ont beaucoup pleuré. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans la Magdelaine de le Brun, qui se voit à Paris dans l'Eglise des Carmelites de la rue du fauxbourg S. Jacques. Celles du Titien font l'admiration des Connoisseurs en Italie : on regarde celle qui est au Palais Barberigo à Venise, comme son chef-d'œuvre. Rose-Alba n'a point fait de difficulté de dire, en parlant de cette belle Pleureuse, qu'elle pleuroit jusqu'au bout des doigts : *It wept all over*, suivant l'expression Angloise.

veux flottans fur des épaules d'albâtre; ce luftre de la fanté; cette vive impreffion de lumière qui fort de certains yeux; ce feu liquide de quelques autres: tous ces traits font fi fupérieurs aux beautés ordinaires du coloris, qu'ils participent en même temps & à l'expreffion des paffions & à l'intelligence des couleurs.

La feconde partie qui concourt à former la beauté, c'eft la forme. Elle ne réfulte pas moins de la tournure de chaque partie, que de la fymétrie du tout. L'attitude y entre auffi. Par attitude, j'entends la pofition & l'arrangement de chaque partie. Telle eft, par exemple, la manière de tourner la tête, d'étendre les bras, de placer le pied, &c. Elle s'étend même jufqu'au tour des fourcils, & à l'accompagnement des cheveux.

On peut dire avec Cicéron, que c'eft dans la proportion, dans l'union & l'harmonie de toutes les parties du corps que confifte la beauté de la forme & de la taille

de l'homme & de la femme *. Or cette régularité, cette proportion naît de la vérité & de la nobleſſe des inflexions, ſuivant M. Hogart, dont j'emprunte cette importante réflexion.

Ce Peintre célèbre qui a ſi long-temps étudié la Nature, dans ſon *Analyſe de la beauté*, conſidère tous les corps comme revêtus d'une enveloppe fort mince, & celle-ci comme un aſſemblage de filets. C'eſt de la diſpoſition de ces filets que dépend la beauté des diverſes formes.

Ces filets ſont ou des lignes droites ou des lignes courbes. Les lignes droites, qui ſont les plus ſimples, n'ont d'autre variété que celle de leur longueur. Les corps uniquement compoſés de pareilles lignes, ne ſçauroient occuper long-temps l'eſprit, & préſentent néceſſairement quelque choſe de roide, de ſec & d'ennuyeuſement uni-

* *Pulchritudo corporis aptâ compoſitione membrorum movet oculos & delectat hoc ipſo, quòd inter ſe omnes partes quodam lepore conſentiunt.* De Offic. L. 1. c. 91.

forme. Aussi les substances terminées de cette manière sont inanimées, & n'ont pas même la vie des végétaux. Lorsque les contours formés par ces lignes sont parallèles, la régularité parfaite de leurs diverses parties augmente cette identité désagréable. Parmi les solides rectilignes, il n'y en a point de plus variés, ni par conséquent de plus beaux à la vûe, que les pyramidaux ; & parmi ceux-ci les triangulaires, ou du moins ceux dont les côtés sont en nombre impair, méritent la préférence. De-là vient l'avantage des statues équestres, & l'attention qu'ont eu les Sculpteurs d'élever plus ou moins leur groupe en forme pyramidale. C'est ce qu'on remarque dans le fameux Laocoon. Les Artistes ont mieux aimé diminuer la stature des deux jeunes gens que les Serpens enveloppent, que de ne pas mettre entre eux, une gradation si agréable à la vûe.

Les lignes du second genre peuvent varier dans leur courbure de même que dans

leur longueur. Elles produisent, par conséquent, de plus belles formes que les premières. On s'en sert avec avantage dans les colonnes, dans les vases & dans les divers autres ornemens. L'ovale l'emporte autant sur le cercle, que le triangulaire sur le quarré, ou la pyramide sur le cube. La combinaison des lignes droites avec les courbes, fournit une source de variétés.

On admet deux sortes de lignes courbes ; les unes sont ondoyantes ou des lignes d'inflexion ; les autres sont serpentines, ou, si j'ose hasarder ce terme, des lignes de circonflexion. L'élégance des lignes ondoyantes se fait voir dans les pieds de nos chaises & de nos tables, dans la forme de nos cloches, dans les moulures des colonnes, &c.

Quoique toutes ces lignes soient belles, elles le sont inégalement dans la suite des diverses courbures. Il en est une, qu'on peut regarder comme tenant un milieu

entre le défaut & l'excès : on peut l'appeller la ligne précise de la beauté.

Une image sensible de la ligne ondoyante se trouve dans le corps des Dames. On en peut concevoir une suite, dont les premières, composées de lignes simplement droites & circulaires, conviendroient aux tailles appellées *tout d'une venue ;* & les dernières, dont les contours ont de trop fortes inflexions, caractériseroient les personnes contrefaites. Entre les deux extrêmes, qu'on peut désigner par 1 & 7, se trouve le corps de la forme la plus parfaite. Comme le degré 2 de l'échelle convient le mieux aux hommes, selon M. Hogart, & le degré 4 aux femmes, la Nature doit avoir accordé au beau sexe une supériorité marquée sur les hommes, du côté de la forme. Il n'appartient nullement à notre sexe de disputer cette préférence. Si l'homme se glorifie d'être le plus parfait des animaux, par la noblesse & la variété de ses inflexions, la femme peut se flatter de l'emporter sur

lui par la précision des contours, par la délicatesse des liaisons, par la souplesse & la transparence de la peau.

La beauté de la forme de la femme est donc différente de celle de l'homme. Celle-ci consiste dans la force & l'agilité; la douceur & la délicatesse sont le caractère distinctif de la première.

Rien ne représente mieux la beauté de la forme du beau sexe, que la Vénus de Médicis. On voit dans l'Hercule du Palais Farnèse, la force de l'homme; & l'Apollon du Belvédère représente l'autre caractère propre de l'homme, qui est l'agilité.

Il n'y a rien dans cette dernière statue, qui ne mérite une attention particulière. Tout y est grand, tout y est noble: il y a même quelque chose de céleste & de transcendant; *il sovra umano*, dit l'Italien après les Poëtes *. Tout ce que les Artistes mo-

---

* *Forma nisi in veras non cadit illa Deas.*

Ovid. Ep. 18.

dernes les plus habiles ont fait de plus parfait, lui eſt beaucoup inférieur : elle a un certain air de divinité qu'on ne remarque dans aucun ouvrage. Parmi les Poëtes anciens, on n'en trouve quelques rayons que dans Homère & Virgile ; & parmi les modernes, dans Shakeſpéar & Milton.

Revenons aux formes humaines. Qu'elles l'emportent ſur le coloris, c'eſt ce qui paroît par l'impreſſion ſupérieure que font ſur l'ame les ſtatues de Rome, où l'on trouve une Collection des Ouvrages les plus achevés en ce genre : impreſſion qui ne peut être égalée par celle que produiſent les plus magnifiques tableaux.

» A peine, dit Stace d'un jeune Athlète qui paroiſſoit pour la première fois dans le Cirque, » à peine, après l'avoir attendu » long-temps, on le vit paroître, qu'il fit » l'admiration de tous les Spectateurs. Mais » dès qu'il eût quitté ſes habits, la belle » proportion de ſes membres fit diſparoî» tre les agrémens de ſon viſage : les Spec-

» tateurs ne furent plus occupés qu'à con-
» ſidérer la richeſſe de ſa taille noble &
» majeſtueuſe *. «

La Vénus de Médicis vous fait éprouver quelque choſe de ſemblable. Si vous n'examinez que la tête, vous y trouverez des graces infinies; mais ſi vous parcourez toutes les beautés que préſente la nobleſſe de ſa taille, les traits du viſage ne ſont plus ſi frappans. La quantité prodigieuſe de charmes répandus par tout ſon corps, fait oublier, pour ainſi dire, ces traits admirables, qui avoient étonné d'abord.

On peut étudier, dans les ouvrages des grands Maîtres, l'harmonie & la régularité des formes & des diverſes parties du corps. Mais comme cette étude ſuppoſe quelques connoiſſances, voyons, avec Félibien**, les

---

* *Latuitque in corpore virtus.*
Thebaïd. *6.*

** Entretiens ſur la Peinture, *Tome II. Entret. III.*

parties du corps qui contribuent le plus à la beauté de la forme.

La tête, la première & la plus noble de toutes les parties, doit être d'une forme presque ronde. Celles qui sont pointues, comme la tête de Thersite dont Homère décrit les défauts, sont difformes. Selon Lysippe, excellent Sculpteur, les petites têtes ont meilleure grace que les grosses.

Le front, pour être beau, doit être d'un blanc lumineux. Sa forme ne doit être ni trop plate, ni trop élevée. Il a des graces infinies, lorsqu'il s'arrondit doucement des deux côtés, qu'il paroît uni, & qu'il est sans rides & sans tache.

Des cheveux longs & épais sont beaux*:

---

* Les cheveux sont le plus bel ornement que la tête puisse recevoir. Homère nomme toujours, par distinction, la Beauté pour laquelle il arme toute l'Asie : *Hélène à la belle chevelure.*

On varie beaucoup sur la couleur des cheveux. Les Anciens estimoient les blonds, & les attribuoient à Bacchus,

ils feroient un fort mauvais effet, s'ils descendoient sur le front si bas, qu'il en fut caché. Lucien, voulant repréſenter les cheveux d'une femme laide, remarque qu'ils étoient courts, plats, & comme collés ſur ſon front. Sans diſputer ici de leur couleur, on peut dire en général, que les noirs font paroître davantage la blancheur du cou & de la peau, parce que les couleurs claires ont meilleure grace auprès de celles qui ſont plus obſcures. Ce contraſte des unes & des autres, donne un merveilleux éclat à un beau viſage.

Léda & Panthée, qui étoient deux beautés célèbres, avoient les cheveux noirs, ſelon Ovide.

Les yeux, qui ſont la partie la plus précieuſe de tout le corps, ſont beaux *, lorſ-

---

à Vénus, à Apollon. Les François aiment les blonds, les noirs & les châtains. Les Italiens n'eſtiment que les blonds dorés.

* Les yeux ont de la force & de la vivacité, quand l'orbe principal eſt d'un blanc tirant un peu ſur le gris-de-lin,

qu'ils sont noirs, châtains ou bleus ; mais d'un bleu foible : s'il est trop fort & azuré, ils sont difformes. Ils doivent encore être clairs, nets, vifs, grands & bien coupés ou fendus.

Les sourcils doivent commencer près du nez, & venir se courber doucement en forme de demi-cercle jusqu'à l'angle extérieur de l'œil. Ils doivent être épais vers le milieu, & diminuer aux extrémités. Les noirs ont beaucoup de grace sur un front blanc. On a de l'aversion pour ceux qui sont roux.

Les joues sont belles, lorsqu'elles sont arrondies par un juste embonpoint, ou qu'elles sont pleines ; lorsqu'elles ont de la fermeté ; qu'on y découvre un beau mélange de rouge & de blanc ; qu'on y remarque de la gaieté, jointe à un certain

---

mais si peu que cela ne paroisse presque pas, & lorsque le milieu de la prunelle est noir & luisant. Ce contraste de clair & d'obscur produit ce brillant & cette grace que l'on remarque dans les plus beaux yeux.

éclat

éclat qui procéde de la blancheur & de la fraîcheur du teint.

Les oreilles, pour servir d'ornement à la tête, doivent être d'une grandeur médiocre. Les petits tours & les replis doivent être colorés d'un rouge agréable, principalement à l'endroit le plus relevé. Élien décrivant la beauté d'Aspasie, dit qu'elle avoit les oreilles courtes; & Martial met au nombre des difformes, celles qui sont trop longues.

Un nez droit & quarré, qui divise le visage en deux parties égales, de sorte qu'on voye les yeux posés dans une juste distance, est regardé comme le plus beau; sur-tout s'il est taillé de façon qu'il s'éleve un peu vers le milieu. On estime aussi un nez aquilin. Platon le nomme par excellence, *nez royal*. On blâme & on appelle *nez de perroquet*, ceux qui se courbent tout d'un coup & avec difformité.

La bouche, pour être belle, doit être plus petite que grande. Il doit y avoir une

juſte proportion entre la grandeur de ſon ouverture & la forme des lévres, qui doivent être bien tournées, petites, délicates, & peintes d'une couleur vive. Elle eſt difforme, lorſqu'elle eſt trop grande, & que les lévres ſont petites, groſſes & pâles. On compare une belle bouche à une roſe qui commence à s'épanouir. Elle eſt d'une beauté achevée, ſi, en s'ouvrant, on y apperçoit de belles dents : ces petits os ſont un effet merveilleux, lorſqu'ils ſont blancs, unis & bien rangés.

Lucien, faiſant le portrait de Panthée, dit que, lorſqu'elle ſe mettoit à rire, elle découvroit des dents extrêmement blanches, bien faites, & d'une telle égalité, qu'elles ſembloient un rang de perles, dont le luſtre tiroit un grand avantage du vermeil de ſes lévres.

Le menton, partie conſidérable, contribue beaucoup à la beauté du viſage. Il doit être d'une grandeur médiocre, d'une chair délicate & blanche, d'une forme ronde, &

non pas pointue ou quarrée, ce qui seroit une difformité.

Le cou est beau, lorsqu'il est droit, plein de chair & flexible. On estime ceux qui sont blancs, qui ont de la délicatesse, qui sont plus menus près de la tête, qui s'élargissent doucement vers les épaules, & qui ne sortent pas du corps droit comme un pieu. Le cou doit être plutôt long que court. Tibulle parlant d'Hélène, dans une de ses Elégies, dit que ses beaux cheveux relevoient la beauté de son corps, en tombant négligemment sur ses épaules, & celle de son cou, qui, selon lui, étoit long *.

La peau doit être blanche, délicate & animée **.

---

* *Intonsi crines longâ cervice fluebant.*

** Un jeune homme, d'une condition distinguée, doit avoir le corps blanc & délicat. Tel est l'Adonis que Vénus arrête dans le Tableau du Titien. Un homme adonné à des exercices pénibles, doit avoir la chair plus haute en couleur. Un vieillard doit paroître plus maigre & plus décharné

Les épaules des hommes doivent être larges & marquées, parce qu'elles dénotent ordinairement la force & la beauté de la taille. Celles des femmes doivent être plus blanches, moins larges & plus délicates que celles des hommes.

Les bras des femmes ſont beaux, lorſqu'ils ſont ronds, fermes, blancs & couverts d'une peau déliée, particulièrement depuis le coude juſqu'à la main. Ceux des hommes doivent être nerveux, ſur-tout dans la partie d'entre l'épaule & le coude, qu'on appelle *le petit bras*, & aux endroits que les Latins nomment *lacerti*. Les Poëtes ont loué ſur cela la force qui paroît dans l'Hercule du Palais Farnèſe. Dans les jeunes gens, la force du bras paroît par la fermeté d'une chair un peu animée, & par l'apparence des nerfs & des muſcles, qui doivent cependant être marqués tendrement.

---

né qu'un homme de vingt à trente ans: il doit avoir auſſi la peau plus brune & plus ſeche.

La main doit se joindre insensiblement au bras, comme dans la Vénus de Médicis. Elle doit être longue & délicate; il n'y doit paroître ni sécheresse, ni dureté, soit à l'endroit des nerfs, soit dans les jointures, soit aux endroits où sont les veines. La blancheur de la main ne peut être belle, si elle n'est relevée d'une couleur vermeille, sur-tout dans le creux de la main & au bout des doigts.

On regarde comme de beaux doigts ceux qui sont un peu rouges, longs, de forme presque ronde & couverts de chair, sans être ni trop gras, ni trop secs. Les plus beaux sont menus par le bout, & terminés par des ongles un peu longs, arrondis & transparens.

La gorge, qui fait un des principaux agrémens des femmes, est le charme des yeux qu'elle attache, & semble appeller les regards. Pour être belle, les deux parties qui la forment doivent être égales en rondeur, en blancheur & en fermeté. C'est

un défaut dans la gorge, d'être trop haute ou trop basse. Elle a mille charmes, lorsqu'elle s'éleve insensiblement, comme deux petites collines séparées par un juste espace qui les empêche de se toucher. Dans la Vénus de Médicis & dans la Galathée de Raphaël, le sein est ainsi partagé. Le mouvement régulier d'une belle gorge a des graces qui séduisent & enchantent l'œil. On sçait l'effet que produisit celle de Phriné. Cette Courtisane, accusée d'impiété, comparut devant le Sénat d'Athènes. Hypéride, qui la défendoit, voyant que, ni la force de ses raisonnemens, ni tout ce que l'éloquence a de plus touchant, ne faisoit point d'impression sur ses Juges, lui fit adroitement découvrir sa gorge : ce puissant moyen eut un prompt succès. Ceux qui avoient résisté à l'éloquence de l'Orateur & aux larmes de la belle Suppliante, furent si transportés de la beauté de son sein, & tellement épris de ses charmes, qu'ils lui accordèrent la vie.

Les côtés, dans le beau ſexe, doivent être longs, & les hanches plus larges que les épaules. Dans les hommes, au contraire, les épaules doivent être plus larges que les hanches.

Les cuiſſes d'une belle femme doivent être fermes, pleines de chair, & diminuer peu-à-peu, en venant s'attacher au genou: on y veut ſur-tout de la rondeur*.

Un genou eſt beau, lorſqu'il eſt rond, uni, bien tourné.

Les jambes blanches & preſque rondes, ſont belles, ſur-tout ſi le mollet eſt un peu renflé, & s'il empêche qu'elles ne paroiſſent trop droites. On eſtime beaucoup une jambe fine & déliée.

Pour garder une juſte ſymétrie & faire une beauté parfaite, le pied doit être petit: c'eſt un goût de tous les temps. Ovide

* Il ne faut pas qu'il y ait dans les cuiſſes & dans les jambes des hommes tant de rondeur & de délicateſſe: on veut y voir des muſcles & des nerfs, qui marquent la force & la vigueur.

faisant le portrait d'une belle femme, dit qu'elle avoit le pied petit *.

L'arrangement des doigts du pied, n'est pas ce qu'il y a de moins admirable dans une belle jambe. Ces doigts, joints les uns aux autres & diminuant peu-à-peu de grandeur, ont visiblement été disposés de cette manière, tant pour l'ornement du pied, que pour lui donner plus d'assiette & faciliter la marche **.

Toutes ces parties nous enchanteroient, si on pouvoit les considérer attentivement. Il est vrai que la modestie exige que le sexe en dérobe une partie à nos yeux. Mais combien de beautés cachées & défigurées par des parures aussi mal entendues qu'inutiles !

Vous voyez ce chêne droit & élevé ;

---

* *Pes erat exiguus.*

** La manière dont les doigts sont arrangés, facilite beaucoup le mouvement des pieds en marchant. Il seroit impossible de courir, si les doigts des pieds ne pressoient auparavant la terre, s'ils n'y trouvoient un point d'appui, qui donne du ressort au corps & nous aide à nous élancer.

l'admireriez-vous, si un édifice en pente environnoit son tronc, & si une partie de sa tête étoit ombragée de deux ou trois morceaux de toile? Pourriez-vous juger alors s'il est bien ou mal fait? Beautés, reconnoissez votre erreur, en examinant votre parure. Elle nous empêche de juger de la beauté de votre taille & de la symétrie que la Nature a observée dans la formation de votre corps.

Que deviendroient les agrémens de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvédère, si, comme aux fêtes des Dieux, ces statues étoient enveloppées d'étoffes, ou couvertes d'habillemens tels que les nôtres?

Notre-Dame de Lorette, avec son grand panier, son or & ses pierreries, ne présente aucune forme : il en est de même de la plûpart des femmes. Au moyen de leurs habits & de leurs parures, il importe peu qu'elles soient bien ou mal faites.

Non-seulement nous cachons une par-

tie des beautés dont la Nature nous a pourvus, mais souvent par nos soins nous les changeons en défauts. A peine un enfant est-il né, qu'on le garotte étroitement & qu'on l'enveloppe de langes, comme ces anciennes Momies d'Egypte. Il a beau marquer, par ses cris, la gêne qu'il éprouve, & par sa joie, les instans où il est libre : rien ne touche la vieille imbécille qui gouverne ses premiers jours. Hommes faits, les ligatures de nos bras, de nos jambes, de notre corps, interrompent la circulation de nos humeurs.

On ne s'en tient pas là pour les filles : on les fait beaucoup plus souffrir. On les enferme, dès leur enfance, dans une boëte de baleine, soutenue par une croix de fer, qui met leur corps à la torture. A force de contrainte, on donne à leur taille une disproportion que la Nature désavoue.

J'ai plusieurs fois entendu dire à de bons Observateurs, qu'ils n'avoient vû dans notre Europe aucune femme qui n'eut quel-

que irrégularité dans la taille. D'autres, au contraire, qui ont voyagé dans l'Afrique & dans les Indes, aſſurent qu'ils n'ont remarqué aucun défaut de proportion dans toute l'habitude des Négreſſes. Cette différence vient, ſans doute, de ce que dans ces pays-là les femmes ſe laiſſent former par la Nature, & qu'en Europe on arrête ſes effets.

Les deux autres parties qui compoſent la beauté, ſont l'expreſſion & la grace. La première convient à toutes les phyſionomies; mais la grace ſe trouve dans peu de perſonnes.

Par expreſſion, j'entends celle des paſſions, c'eſt-à-dire, la variété de nos penſées, la diverſité de nos déſirs, qui ſouvent ſe manifeſtent & deviennent viſibles par nos regards & par nos geſtes.

Tout eſt expreſſif dans l'homme. Je ne crois pas qu'il y ait quelque partie de ſon corps qui n'exprime, en toute occaſion, les penſées de ſon cœur & les mouvemens

de ſon ame. Si on ſuivoit une femme dans ſes geſtes, ſes attitudes & ſes manières, on la devineroit aiſément : on verroit ce que ſignifie un bras qui tombe négligemment, ou qu'elle étend avec violence. Qu'on examine attentivement le fameux groupe de Laocoon, on verra la douleur exprimée dans l'attitude des doigts d'un de ſes fils, comme elle l'eſt dans les orteils du Gladiateur mourant.

Nos habits & les bienſéances tiennent ſouvent cachés les ſentimens de notre cœur, & nous empêchent de manifeſter nos penſées, quand même nous voudrions les faire connoître. Mais on peut aiſément ſe conſoler de cette perte : les paſſions ſe manifeſtent aſſez ſur le viſage. Les hommes n'ont pu juſqu'à préſent ſe contrefaire, juſqu'au point d'en impoſer à ceux qui veulent ſe donner la peine de les étudier.

Les parties du viſage que je regarde comme les plus ſûrs interprètes des ſentimens du cœur, ſont les yeux, les ſourcils

& la bouche. Le siége de l'ame est inconnu ; mais elle parle dans tous les yeux, & son langage n'est point obscur.

On ne doit point unir les sourcils aux yeux, ni les en faire dépendre : ils ont leur langage à part, sur-tout dans un visage vif & vermeil. On les voit varier, dans une physionomie aimable, comme les passions qui agitent & remuent le cœur.

Je me trouvai, il y a quelque temps, avec une femme très-distinguée par la naissance & par la figure. Elle étoit en proie aux noirs soucis & aux chagrins dévorans ; mais en femme prudente, elle vouloit en dérober la connoissance au Public. Ses yeux soumis à ses volontés, ne disoient que ce qu'elle leur permettoit d'exprimer ; mais les sourcils moins dociles, décéloient les mouvemens de son cœur. Une fois, entr'autres, je découvris dans la ligne qui est au-dessus des sourcils, des pensées tristes, qu'elle prenoit grand soin de cacher.

Je ne vous en impose point, en attri-

buant un langage ſi clair aux ſourcils. De tout temps cette partie du viſage a été regardée comme un interprète fidèle des mouvemens du cœur & des ſentimens de l'ame. Homère en a fait le ſiége de la majeſté *. C'eſt-là que ſe montrent, dans Virgile**, la conſternation & l'abattement. » Otez, dit Horace, » le nuage de deſſus les ſourcils, » la modeſtie s'y manifeſtera ***. « C'eſt dans les ſourcils, ſelon Juvenal, que ſiégent l'orgueil & la vanité. » Je préférerois, dit-il, » une Payſane de la Poüille à Cornélie, » mère des Gracques, ſi, avec toutes ſes

* C'eſt de l'Iliade d'Homère que Phidias avoit emprunté ces idées nobles, grandes & majeſtueuſes, qu'il avoit ſi fortement exprimées dans ſa fameuſe ſtatue de Jupiter Olympien. Horace, d'après Homère, peint auſſi le Souverain des Dieux remuant tout l'Univers d'un ſeul mouvement de ſes ſourcils :

Cuncta ſupercilio moventis.

Od. I. Lib. 3.

** *Frons læta parum & dejecto lumine vultus.*

Æneid. Lib. 6.

*** *Deme ſupercilio nubem, &c.*

» vertus & ses grandes qualités, elle m'ap» portoit l'orgueil de sa race peint dans ses » sourcils *. «

Les Poëtes ne sont pas les seuls qui donnent un caractère aux sourcils. Le Brun, dans son *Traité des Passions*, dit : *qu'ils sont les interprètes les moins équivoques des mouvemens du cœur & des affections de l'ame.* Pline l'ancien, long-temps avant lui, pensoit la même chose. » C'est sur le front, dit-il, que » se manifestent la joie, la tristesse, la clé» mence & la sévérité. Une partie de l'a» me réside dans les sourcils, qui se meu» vent au commandement de la volonté. » Cette partie du visage est principalement » le siége de l'orgueil. Il prend naissance » dans le cœur ; mais lorsqu'il est conçu, » c'est ici son poste **.

---

* *Malo Venusinam, quam te, Cornelia mater Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers Grande supercilium.*

Sat. VI.

** *Frons tristitiæ, hilaritatis, clementiæ, severitatis*

Je n'ai parlé jusqu'à présent, que des passions en général; je vais maintenant considérer celles qui prêtent des charmes à la beauté, & celles qui l'altèrent.

On peut dire en général, que toutes les affections tendres & honnêtes ajoutent aux graces & aux charmes d'une jeune personne, & que les passions cruelles & odieuses augmentent la difformité. Aussi rien ne releve-t-il plus les traits & les agrémens d'un beau visage, qu'un certain air de droiture & de bonté.

L'amour, l'espérance & la joie sont la riante escorte des plaisirs; la honte, la crainte, les sombres soucis, les chagrins rongeurs font le cortége de la peine. Les premières affections donnent à la beauté, par leur douceur, un nouveau lustre & de

index: in ascensu ejus supercilia & pariter & alternè mobilia, & in iis pars animi. His negamus, annuimus: Hæc maximè indicant fastum; superbia alicubi conceptaculum; sed hic sedem habet: in corde nascitur, hic subit, hic pendet. Hist. L. 11. c. 37.

l'éclat;

l'éclat : les autres au contraire répandent sur la figure un certain sombre qui rembrunit le visage.

Il faut prendre garde de porter ces passions trop loin : elles ont des bornes qu'elles ne peuvent franchir. La modération est, peut-être, autant la régle de la beauté, qu'elle l'est de la vertu. Une joie excessive déplaît ; modérée, elle augmente toujours les graces & les charmes d'un beau visage. Et quels effets ne produisent point quelques degrés de chagrin, de colère, de honte, de surprise ou de crainte ?

Pour juger des effets qui résultent des passions tendres & douces, lorsqu'elles sont réglées par la modération, il ne faut que les comparer avec ceux que produisent ces mêmes passions portées à l'excès. Le contraste est du blanc au noir.

Un air de hauteur, d'impudence, de malice, d'envie, de jalousie & de cruauté suffit pour enlaidir beaucoup. Les passions noires, si révoltantes, effacent les traits les

plus réguliers. Dès qu'elles ſont apperçues, on ne fait plus d'attention à ce qu'une perſonne peut avoir d'aimable d'ailleurs.

L'union la plus parfaite des paſſions, eſt celle de la modeſtie, de la douceur & de la ſenſibilité. Chacune de ces qualités plaît ſeule, & leur aſſemblage eſt le plus grand effort de l'expreſſion; réunies, elles touchent, enchantent, enlevent les cœurs.

Le caractère dominant de la Vénus de Médicis, eſt la modeſtie. Ses mains, ſes regards, ſon tour de tête, tout l'exprime. Cet air modeſte paroît mieux dans les viſages de côté; ce qui fait qu'ils plaiſent toujours plus que ceux qui ſont vus de face. Auſſi les grands Maîtres ont-ils ordinairement choiſi ces profils. Cette attitude a mille avantages: le tour du cou a plus de grace; les paſſions en ont plus de force & d'activité.

C'eſt ainſi que Milton a repréſenté Satan, lorſque jaloux du bonheur dont nos premiers parens jouiſſoient dans le Para-

dis terrestre, il entreprend de les séduire.
» Il jette, dit-il, en se détournant, un coup
» d'œil envieux & malin sur nos premiers
» pères *. « C'est par ce demi-regard qne se produit la plus tendre & la plus naturelle des passions, qui est l'amour. Deux Amans se paroissent plus aimables l'un à l'autre qu'au reste du monde ; & ils le sont en effet, parce que leur physionomie peint & leur affection & leur ame.

Les passions douces & tendres sont alors exprimées naïvement sur leur visage sans contrainte, sans gêne, & leur âge y passe en quelque sorte. Leur sang échauffé peu-à-peu par la douceur de leur entretien fait naître, sur leurs joues, un vermillon qui relève infiniment la beauté. La vivacité peinte dans leurs yeux, est l'interprète des mouvemens dont le cœur est agité. Leurs gestes, leurs regards, & leur contenance, tout annonce l'amour qu'ils ressentent. Se

* Parad. perdu Liv. IV.

trouvent-ils en compagnie, ils sont gênés; leur passion alors & leur ame ne sont plus peintes avec des couleurs si vives.

Vous commencez, je pense, à voir combien l'expression des passions est préférable aux premières parties qui composent la beauté; combien le plus ou le moins de vivacité, la bonne ou la mauvaise humeur, produisent d'effets différens sur le même visage.

Une beauté régulière ne suffit donc pas pour plaire. Il arrive même souvent qu'une personne qui aura moins de régularité dans les traits, qui ne sera pas si bien prise dans sa taille, fera plus d'impression qu'une Belle, qui n'a ni sentiment ni passions. Un beau visage qui ne dit rien, est une belle figure de cire qui n'inspire rien aussi.

Il faut peu de chose pour plaire. De la sensibilité dans les yeux, un regard vif, doux & tendre, un souris gracieux, triomphent souvent de l'insensibilité, & soumettent les cœurs les plus rebelles. Ce *je*

ne sçai quoi, qui l'emporte quelquefois sur la beauté même, & qu'on a si souvent à la bouche, sans pouvoir le définir, a beaucoup de rapport avec la dernière partie dont il nous reste à parler, avec la *Grace*.

Néron, selon Suétone, avoit cette sorte de beauté, qui frappe sans plaire. Pourquoi ? C'est que la beauté de ses traits étoit effacée par la difformité des passions noires exprimées sur son visage *.

Le cachet de la Méduse de Strozzi à Rome, fait voir ce que font sur les plus beaux yeux la rage & la méchanceté. Les passions peuvent donc rendre un objet aimable, sans le secours des couleurs & de la forme. Plus elles se montrent sur le visage, & plus leur union est étroite, plus on y découvre de beautés. Ainsi, j'ose le répéter, l'expression est supérieure à la forme & au coloris.

Pline autorise mon assertion, lorsqu'en

* *Vultu magis pulchro quàm venusto.*

parlant du fameux groupe de Laocoon & de ses deux fils, il dit : *Qu'on ne voit rien à Rome de si parfait, & que ce morceau l'emporte sur tous les monumens de Sculpture & de Peinture, rassemblés dans cette Capitale du monde**. Ce morceau, tout admirable qu'il étoit, n'avoit cependant pas la beauté du coloris qu'on admiroit dans les tableaux & dans quelques statues qu'on voyoit à Rome. Ses proportions ne pouvoient même surpasser celles de l'Apollon du Belvédère, de l'Hercule du Palais Farnèse, ou de la Vénus de Médicis ; mais il y avoit dans l'expression plus de variété, plus d'ame.

Je l'ai déja dit : c'est dans les yeux que les passions se manifestent le plus. Si vous suivez leur mouvement, vous verrez qu'ils sont les fidèles interprètes des sentimens du cœur. C'est dans cette partie que l'Amour fait entendre son doux langage, que

* *Opus omnibus & Picturæ & Statuariæ artis præferendum.* Hist. Nat. L. 36. cap. 5.

la vertu commande avec empire ; que la modeſtie déploie ſes charmes ; que la joie brille ; que la douleur ſe peint d'une manière touchante ; qu'enfin l'amour étincelle & brûle. C'eſt dans les yeux que la crainte, le chagrin, la triſteſſe, la confuſion, la mélancolie, la langueur, étalent une infinité de charmes auxquels on ne peut réſiſter.

Mais toutes ces paſſions ont des bornes qu'elles ne peuvent franchir, ſans déplaire. Une vertu auſtère & farouche ; une modeſtie ruſtique, groſſière, affectée ; un air triſte, ſombre & mélancolique, ne plairont jamais. Semblables aux paſſions noires & cruelles, ces affections feront diſparoître toutes les nuances de beauté qu'on auroit vues ſur un viſage dont les traits ſont réguliers & finis.

La dernière & la plus noble des ſources de la beauté, c'eſt la Grace, & c'eſt auſſi la moins connue. On ſçait en genéral qu'elle exiſte ; mais quelle eſt ſa natu-

re, en quoi consiste-t-elle? C'est un vrai mystère pour nous. Après une infinité de recherches & de définitions différentes, on est réduit à convenir qu'on ignore précisément ce que c'est *.

On peut cependant dire en général, que la Grace, sur le visage, dépend de mille petits riens, & dans les actions, de la manière plus que des choses: aussi varie-t-elle continuellement. Un agrement est à chaque instant remplacé par un autre, qui disparoît à son tour, avant qu'on ait pû le fixer: *Teneam quo Protea nodo?*

Pour connoître la nature de la grace, il faut l'étudier dans les Ouvrages du Corrége, du Guide & de Raphaël. Il est plus aisé de l'examiner dans ces tableaux que

---

* La grace, dit Erasme dans son *Philodoxe*, est un certain mystère qu'on ne peut développer. On admire tous les jours les effets d'une infinité de choses qui nous surprennent, mais dont on ne sçauroit rendre raison: *Deorum quoddam arcanum atque felicitas, cujus effectum videmus quotidiè, causam verò reddere nemo potest.*

dans les objets réels & vivans. Voulez-vous sçavoir, par exemple, pourquoi certain degré de colère, répandu sur une physionomie où la douceur est peinte, devient gracieux, & plaît infiniment ? Examinez le Saint Michel du Guide, vous en découvrirez mieux la raison dans ce superbe tableau, que sur le visage de la plus belle femme.

La bouche est le principal siége des graces, comme les yeux le sont des mouvemens de l'ame. Qu'on examine, tant qu'on voudra, tous les traits & toutes les parties d'un beau visage, on n'en trouvera point qui plaisent tant qu'une bouche gracieuse. Vous êtes touché, séduit par les charmes qui régnent autour de la bouche de certaines personnes, lorsqu'elles parlent, ou qu'elles rient. Vous y voyez de temps en temps, je ne sçai quel mouvement qui tient du souris, mais encore plus séduisant. Tantôt on découvre une fossette qui paroît & disparoît successivement, & cette varia-

tion eſt peut-être elle-même la plus parfaite des graces.

Il y a des graces attachées aux différentes parties du corps & à ſes attitudes. Perſonne n'a mieux connu celles du viſage que le Guide, Peintre beaucoup plus prodigué de graces, que la Nature ne l'a été. La beauté des airs de tête dans toutes ſes femmes le caractériſe, & le met, dans cette partie, au-deſſus de tous les autres Maîtres.

Le tour du cou a mille beautés qu'on remarque aiſément, mais dont on ne peut rendre compte.

Pour connoître juſqu'à quel degré les bras & les jambes ſont ſuſceptibles de graces, il faut voir danſer une perſonne aimable. Je ſuis sûr qu'on trouvera qu'elles appartiennent autant à ces parties du corps, qu'à la tête & au cou. Ce qu'il y a de plus flatteur, dans les mouvemens des bras & des jambes, ſe manifeſte dans la danſe. Ovide, l'Albane & le Guide des Poëtes;

disent que Vénus avoit des graces même en boitant, pour contrefaire son mari *.

Les gestes, les manières & les actions d'une femme aimable, ont des graces infinies. » Quelque chose qu'elle fasse, dit un autre Poëte, » de quelque côté qu'elle porte ses pas, les Graces composent ses » mouvemens, sans qu'elle s'en doute, & » la suivent par-tout **. «

Cet air naturel rend ses graces encore plus sensibles. Sans doute elle cesseroit de plaire, si l'on remarquoit quelque chose d'affecté dans son action & dans ses manières.

---

* *Nec Venus oranti (neque enim Dea mollior ulla est)*
Rustica Gradivo difficilisve fuit.
Ah! quoties lasciva pedes risisse mariti
Dicitur, & duras arte vel igne manus!
Marte palam simulat Vulcanum : imitata decebat,
Multaque cum forma gratia mista fuit.

De Art. Amand.

** *Illam, quidquid agit, quoquo vestigia vertit,*
Componit furtim, subsequiturque decor.

Tibull. L. 4.

La chevelure a aussi des graces particulières bien remarquées par les Poëtes. » Les cheveux d'Apollon, dit Horace, » relevoient ses charmes *. «

Tibulle trouve des graces infinies dans les habillemens de sa Maîtresse, ou plutôt dans sa manière de les ajuster. » Qu'elle » arrange, dit-il, ses cheveux autour de sa » tête, ou qu'elle les laisse tomber négli- » gemment snr ses épaules, sa chevelure » ajoute mille nouveaux charmes à sa beau- » té. Elle enflamme également, parée de » la pourpre de Tyr, ou dans un simple » deshabillé blanc. Semblable à l'agréable » Automne, dont les ornemens sont va- » riés, il y a des graces attachées à toutes » ses parures **. «

---

* *Crine decorum......*
Intonsosque agitaret Apollonis aura capillos.
Horat.

** *Seu solvit crines, fusis decet esse capillis:*
Seu compsit, comptis est veneranda comis.
Urit, seu Tyriâ voluit procedere pallâ:

Il est des personnes heureuses, dont toutes les manières nous plaisent, à qui toutes sortes de parures & d'ajustemens conviennent. On en voit d'autres dont les agrémens dépendent entièrement de la parure : celles-ci sont obligées de chercher, dans les ressources de la toilette, des graces que la Nature leur a refusées. C'est ce qui fait dire à Ovide, avec un peu d'irrévérence, qu'une femme est la moindre partie d'elle-même *.

On peut distinguer deux sortes de graces, qui sont en quelque sorte opposées ; l'une majestueuse & l'autre familière. Celle-ci appartient aux jolies personnes, & la première aux belles, ou aux femmes distinguées par leur sagesse & par leur vertu. La grace familière a quelque chose de plus

---

Urit, seu nivea candida veste venit.
Talis in æterno felix Vertumnus Olympo
Mille habet ornatus, mille decenter habet.

Lib. IV. Eleg. 2.

* *Pars minima est ipsa puella sui.*

séduisant: elle inspire le plaisir & la volupté. La majestueuse inspire du respect, & commande avec empire. Minerve avoit celle-ci, & l'autre fut toujours l'appanage de Vénus. On voit des personnes qui ont ces deux sortes de graces à des âges différens. Il s'en trouve même qui les possédent en même temps. Quelquefois réservées & sérieuses, leur air majestueux en impose; d'autres fois enjouées, badines, elles semblent ne respirer que le plaisir.

C'est particulièrement au Théâtre, & surtout dans les danses de caractère, que brillent & se déploient les graces.

Milton a bien caractérisé ces deux sortes de graces. Il donne à Adam la majesté, & à Eve la dignité, mais principalement la douceur. C'est aussi la pensée de Cicéron qui dit précisément la même chose: c'est-à-dire, *que la beauté convient à la femme, & la majesté à l'homme* *. Mais elle est

* *Venustatem muliebrem ducere debemus, dignitatem virilem.* De Offic. L. 1.

mieux développée dans le Paradis perdu. » Tous deux grands & bien faits, dit notre Poëte, » leur taille étoit noble & ma» jestueuse : il y avoit quelque chose de di» vin dans leur physionomie ; un air de » grandeur & de majesté marquoit l'empi» re qu'ils avoient sur les autres animaux. » Créés à l'image de leur divin Maître, » leurs regards annonçoient la vertu, la » sagesse, la sainteté, ces attributs insé» parables de la nature de leur Bienfai» teur.... Quoique sortis tous deux im» médiatement des mains du Créateur, ils » n'avoient pas la même grace peinte sur » le visage. Adam avoit un air noble & » majestueux ; la douceur & la tendresse » étoient l'appanage d'Eve. « Dans un autre endroit, il revient encore à la figure de nos premiers Pères. » Leur forme, dit-il, » avoit quelque chose de divin ; mais la fi» gure d'Eve l'emportoit sur celle d'Adam. » On voyoit dans toute sa personne un » air de bonté, de douceur & d'innocen-

» ce, qui ajoutoient infiniment à ses char-
» mes..... Les graces composoient tous
» ses mouvemens, & marchoient sur ses
» pas : ses paroles, ses gestes, ses actions,
» son silence même, tout inspiroit l'amour
» & la tendresse. «

Quelque difficulté qu'il y ait à faire connoître cette dernière expression des passions & de la beauté, il y a cependant deux choses à remarquer : 1°. qu'il n'y a point de grace sans mouvement, c'est-à-dire, sans quelque légère agitation du corps, ou de quelqu'une de ses parties, ou de quelques traits du visage. C'est ce qui fait qu'Horace & le Chancelier Bacon nomment la grace, un mouvement honnête & décent. » Où fuyez-vous, aimable Vénus, dit Horace? » Dans quels climats se retirent la » beauté & la grace *? «

Les expressions de Bacon ne sont pas

* *Quo fugit Venus, heu! quove color? decens*
.... Quò motus?
Od. 13. Lib. IV.

moins

moins fortes. » La beauté de la forme & » de la taille, dit-il, dans ses Essais civils & moraux, » est préférable à celle de la » couleur; & celle de la grace, ou d'un » mouvement honnête & décent, l'em» porte sur la beauté de la forme & de la » taille. «

Virgile, pour exprimer la majesté de Junon & les graces d'Apollon, se contente de peindre leur démarche *, ou leurs mouvemens **.

Je crois même qu'il n'a point voulu faire entendre autre chose, lorsqu'il dit qu'Enée reconnut la Déesse, sa mère, sous son déguisement, à son air seul, à son port ***. Quelques Interprètes ont voulu trouver ici du mystère; mais la pensée du Poëte est simple & sans ambiguité.

---

* *Ast ego quæ Divûm incedo Regina.*
Æneïd. L. I. 46.

** *Ipse jugis Cynthi graditur.*

*** *Et vera incessu patuit Dea.*
Ibid. Lib. I. 406.

Les plus habiles Artiſtes ont toujours exprimé avec force, dans leurs ouvrages, le mouvement & l'action. Le plus frappant, eſt l'Apollon du Belvédère : vu dans un certain éloignement, vous diriez qu'il s'avance vers vous.

L'action eſt très-bien exprimée dans les tableaux des meilleurs Peintres. Le Guide s'eſt diſtingué dans cette partie : ſes figures regardent ou les Cieux, ou la Terre, ou jettent de côté la vue ſur quelque objet. Une tête dans l'inaction & ſimplement appliquée ſur un canevas, telles que celles des médailles du bas Empire, ou que celles des Goths, loin d'avoir de la grace, n'a pas même de vie.

D'ailleurs, & c'eſt ma ſeconde remarque, point de grace ſans convenance : c'eſt-à-dire, qu'une choſe ou qu'une perſonne ne peut avoir de grace, ſi elle n'eſt pas dans ſon caractère. Ce qui ſied à une jolie femme, dégraderoit un air de majeſté. La vivacité, qui donne des agrémens à la

jeunesse, augmente les difformités de l'âge ; & ce qui plaît dans un temps, est déplacé dans un autre. Cette union de la convenance & de la grace a été exprimée dans toutes les langues & dans tous les âges, par des termes qui ont à-peu-près la même signification *.

Quelques-uns pensent que la grace & la convenance sont la même chose, ce que je ne crois pas. On sçait de reste, en quoi consiste la convenance d'un objet : mais qui peut déterminer précisément en quoi consiste la grace ** ?

---

* Les synonymes, dont les Anciens se sont servis en parlant de la grace & de la convenance, sont, parmi les Latins, *pulchrum*, *decens*, *decorum*. Les termes, dont se servoient les Grecs, signifient la même chose.

** M. Hogarth, le Peintre le plus spirituel & le plus satyrique de l'Angleterre, s'il n'est pas le plus correct, publia & donna au Public, en 1753, un petit Traité qui a pour titre : *Analyse de la Beauté*. Il prétend faire voir de quelles parties & comment les formes qui plaisent doivent être composées. C'est, selon lui, de la combinaison des lignes droites avec les courbes que résulte la beauté ou la difformité de la taille. Cette combinaison forme des lignes

La grace & la convenance ne sont donc

ondoyantes ou d'inflexion, qui ont toutes leur beauté, mais dans des degrés différens, & suivant leurs diverses courbures. Il y en a une qu'on peut regarder comme tenant le milieu entre ce défaut & l'excès; & c'est la ligne précise de la beauté. Après avoir trouvé ce modèle, ou le corps qui conviendroit à la Vénus de Médicis, appliquons au haut du lacet, qu'on y suppose, un ruban qui tourne autour de la taille, & vienne se rendre à l'extrémité de la pointe : il se formera une nouvelle ligne, qu'on peut appeller *ligne serpentine*, ou de *circonflexion*, & c'est la seule qui mérite le nom de *Ligne des graces*. Du défaut, ou du nombre de ces lignes serpentines, dépend ou la laideur ou la beauté............ Les lignes des graces ne se montrent dans aucun endroit, avec tant d'avantage, que sur le visage, où tout n'est qu'inflexion. On ne sçauroit appliquer un fil d'archal sur quelque partie que ce soit de la tête antique, qui a servi de modèle à Raphaël & aux grands Peintres, sans lui donner la figure serpentine. Personne n'a peut-être mieux profité que le Corrége, dans son Ixion embrassant une nuée, au lieu de Junon, des lignes serpentines. Rubens s'éleva au beau par ses inflexions & par la grandeur de ses contours ; mais il ne connoît point la ligne précise réservée à l'Ecole Italienne. Les lignes, par lesquelles Protogène & Apelle se firent connoître l'un à l'autre, n'étoient que des lignes précises. La plûpart des Divinités d'Egypte, de la Grèce & de Rome, ont un Serpent entortillé, ou la Corne d'abondance, ou quelque autre inflexion.

Il faut convenir que ces idées sont neuves & originales;

pas la même chose. Il est vrai que la première ne peut exister, sans la convenance; mais il entre quelque chose de plus dans la composition de la grace, que personne n'a pu expliquer : c'est ce *je ne sçai quoi* qui releve tant les charmes de la beauté.

& ces découvertes ingénieuses. Mais jusqu'à ce que M. Hogarth ait bien fixé ces extrêmes dont il parle, le point intermédiaire sera toujours ce qu'il a été, une affaire de sentiment.

D'ailleurs, la gradation des ombres est ce qu'il y a de plus flatteur & de plus expressif dans la Peinture : elle montre la progression des objets, & peint aux yeux leur éloignement. Les ombres progressives, comme 1, 2, 3, 4, 5, répondent aux lignes droites. Si elles reviennent d'un côté au point d'où elles étoient parties de l'autre, suivant les nombres 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5, elles ont l'effet des lignes courbes : si on double l'inflexion dans la progression 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5, on s'éleve à la ligne ondoyante. On a des exemples de la première espèce de ces ombres, dans les effets de la lumière sur des *surfaces planes*; & de la seconde, dans ceux qu'elle produit sur des *moulures circulaires*. On peut encore en trouver de la troisiéme espèce; mais où est l'ombre qui réponde à la ligne *serpentine*? Elle ne peut pas plus s'exprimer par des ombres, que la ligne même qu'elle désigne n'a de réalité sur un plan.

Quelle que puiſſe être ſa nature, il eſt certain qu'elle eſt la principale ſource de la beauté: les autres parties ne plaiſent, que lorſqu'elles y ſont unies.

On voit que la brune ou la blonde, la petite ou la grande, la douce ou la vive, par un nouveau bienfait de la Providence, partagent les ſuffrages & les goûts; mais tous ſe réuniſſent ſur la grace, que poſſédent ſi peu de perſonnes. Ce qui eſt gracieux, n'eſt donc autre choſe que ce qui plaît, & l'art ici ne donne jamais ce que la nature a refuſé.

Raphaël & Apelle doivent leur ſupériorité à la grace qu'ils ont ſçu rendre ſenſible, qui n'a rien de commun avec le coloris, qui même dépend peu de la forme, & qui tient de fort près aux paſſions, ſans ſe confondre avec elles.

Chaque partie de la beauté plaît en quelque choſe; on ne peut les examiner toutes avec attention, ſans y trouver quelque agrément. Mais l'empire de la grace eſt

plus étendu. Elle plaît par elle-même en tout & par-tout : dès quelle paroît, elle charme, elle enchante.

Les Grecs & les Romains ont tellement reconnu son pouvoir, que toute leur Mythologie atteste leur sensibilité sur ce point. On la voit toujours à la suite de Vénus : elle a l'honneur des victoires que cette Déesse remporte sur les cœurs. Elle est, comme dit *La Motte*, après Homère :

Le tissu, le symbole & la cause à la fois
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche,
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux plus forts que les raisons ;
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes ;
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade & ce qui fait aimer.
En prenant ce tissu que Vénus lui présente,
Junon n'étoit que belle : elle devint charmante.

Les Graces & les Ris, les Plaisirs & les Jeux
Surpris cherchent Vénus, doutent qui l'est des deux;
L'Amour même trompé, trouve Junon plus belle,
Et son arc à la main, déja vole après elle *.

M. Pope, dans sa traduction d'Homère, dit la même chose avec encore plus d'énergie. » C'est, dit-il, la ceinture de Vé» nus, où se trouvent renfermés les charmes » & les appas, qui gagnent, qui séduisent » les cœurs. Ses attraits ont une force in» vincible, à laquelle rien ne peut résister: » ses regards décident d'un Empire, & ses » souris d'une Couronne. C'est par le se» cours de la grace que la chaleur de l'A» mour vivifie l'Univers, qu'il calme les » mers, réchauffe les zéphirs, & rend à la » terre les fleurs du Printems, les fruits » de l'Automne. C'est par son secours que » ce petit Dieu soumet les cœurs à son

* Iliade Franç. Liv. VII.

» empire, & qu'il régne dans tout l'Uni-
» vers. Elle rend séduisans les yeux d'une
» belle; elle leur donne une éloquence vic-
» torieuse: son silence même est éloquent
» & persuasif, & son soûris enchanteur
» triomphe de l'indifférence la plus opi-
» niâtre. «

Voilà Criton, dit MILESIUS, la plus exacte analyse que l'on puisse faire de la beauté : mais je ne sçai si votre division est de la même exactitude. Vous auriez dû, ce me semble, ajouter une cinquiéme partie, l'action ou le mouvement.

L'action, ou le mouvement, ajoute beaucoup à la beauté, reprit CRITON: aussi n'avois-je garde de l'oublier. Rappellez-vous ce que j'ai dit de la grace; ces aimables mouvemens dont vous voulez parler y ont un rapport essentiel.

Quant aux mouvemens communs & ordinaires, ce sont des changemens d'attitude, ou de quelques parties du corps, ou de quelque partie du visage. Les mouve-

mens les plus expreſſifs ſont compris dans l'expreſſion des paſſions; les autres regardent ou la forme, ou les couleurs.

Les Anciens ont très-bien diſtingué ces diverſes ſources de la beauté par des noms que les faiſeurs de Dictionnaires & les Commentateurs ont ſouvent confondus. Ils ſe ſervoient des mots *color* & *forma*, lorſqu'ils parloient des deux premières parties de la beauté. Quant aux paſſions, ils ne les ont pas toujours exprimées par les mêmes termes: ils ont varié, ſelon les différentes affections dont il s'agiſſoit. Les mots *gratia* & *decor*, déſignent la grace en général; ceux de *venuſtas* & de *dignitas*, les graces particulières.

Le mot *nitor* employé par les Anciens pour la beauté en général, indique une beauté ſuperficielle. Telle eſt, par exemple, celle dont j'ai parlé au commencement de ce Diſcours, la blancheur de certaines peaux tranſparentes. Ajoutons ſur ce ſujet quelques obſervations qui acheveront de l'éclaircir.

On a remarqué que le plaisir est inséparablement uni au besoin & au devoir, & que la peine ou la douleur est annexée à tout ce qui est contraire à notre bien-être. On trouve du plaisir à converser avec ses amis, à boire & à manger avec eux, à jouer, à se promener, &c. Le jeûne ou l'abstinence forcée au contraire, la solitude & l'inaction, ne sont jamais sans ennui, ni sans chagrin : chaque chose en particulier cause de la peine, suivant qu'elle est opposée à notre bien-être, & nuisible à notre conservation.

Les plaisirs varient & sont plus ou moins vifs, selon les différens âges de la vie. Les jeunes gens ont plus de penchant & d'inclination pour la danse, les jeux, les plaisirs & les divertissemens, qui demandent de l'action.

Une pareille dispensation se trouve dans la beauté. Les passions nobles plaisent toujours, & les vicieuses affectent désagréablement tout ce qui n'a pas le goût dépravé.

Même analogie, même propriété dans les périodes de la beauté. La pêche, l'ananas acquièrent insensiblement la perfection de leur couleur & de leur goût ; mais au-delà du point précis de leur maturité, ces fruits se flétrissent & se consument ensuite par degrés. La femme éprouve pareillement les mêmes vicissitudes & les mêmes révolutions. Elle parvient insensiblement au plus haut degré de son éclat; mais elle y est à peine arrivée, que ses charmes déclinent, & que, semblable à une fleur, elle se fane d'instant en instant.

Il me semble qu'il feroit possible d'évaluer, à la manière de De Piles *, les différens degrés de la beauté. Dans cette échelle, le nombre 10 exprimeroit le plus brillant coloris ; 20, la forme ; 30, l'expression; 40, la grace : le dernier degré de l'échelle

* De Piles, dans sa *Vie des Peintres*, a calculé, par le moyen d'une échelle ingénieusement graduée, le mérite particulier de chaque Peintre ; & cette idée a été adoptée par les *Richardson*, pere & fils.

feroît 100..... Mais quelle eſt la femme qui n'ait pas encore quelques pas à faire pour arriver à la perfection ? On pourra trouver des perſonnes qui réuniront les plus belles couleurs, qui auront une taille admirable, ou qui ſeront bien partagées du côté de l'expreſſion & des graces ; mais ce qu'elles gagnent d'un côté, elles le perdent de l'autre. Donnez, par exemple, à Clarice, 10 pour ſes couleurs, 4 pour ſa taille, 25 pour l'expreſſion, & 10 pour la grace : la ſomme eſt 49, & Clarice n'eſt pas encore une demi-beauté. Lyſimène avec 8 de coloris & 10 de forme, a 25 d'expreſſion & 30 de graces : en tout 73. C'eſt, peut-être, la plus grande ſomme de beautés qu'on puiſſe accorder à une femme. D'un autre côté, il y auroit ſouvent à rabattre, pour des articles négatifs ; & tout bien compté, beaucoup de femmes ſeroient fort heureuſes de n'être réduites qu'à zero.

Si tous les articles étoient négatifs, il

faudroit les prendre séparément, marquer le nombre de degrés, selon qu'on les conçoit, & ensuite faire l'addition. Lycas, par exemple, est aussi contrefait que M. Hay *; mais il a de plus de mauvaises cou-

* M. HAY, homme célèbre en Angleterre, par sa laideur & par son esprit. Il publia, en 1754, un *Essai sur la laideur:* Ouvrage ingénieux qui eut le plus grand succès, & qui n'a peut-être point été traduit en France, parce qu'on a jugé qu'il seroit peu lu des femmes, sur lesquelles on compte tant aujourd'hui.

» J'AI, dit-il, à peine cinq pieds de haut. L'épine de » mon dos reçut, dans le sein de ma mère, une tournure » fort désagréable, & j'ai l'honneur de ressembler par ma » personne, à Esope, au Prince d'Orange, au Maréchal » de Luxembourg, au grand Trésorier Salisbury, à Scar- » ron, à Pope, &c. &c. Si j'ai lieu de me féliciter de n'être » pas né à Sparte, & d'avoir échappé à la barbarie de son » Législateur, j'ai presque autant lieu de me plaindre de » l'excès de tendresse de mes parens. Ils mirent en œuvre » toutes les ressources de l'art, pour corriger les erreurs de » la Nature : mais sans succès. Quand ils virent qu'ils ne » pouvoient faire disparoître les défauts de ma figure, ils » s'efforcèrent de les cacher : ils m'enseignèrent à en rou- » gir, au lieu de m'inspirer le courage d'en soutenir le ri- » dicule. Qu'il m'en a coûté dans ma jeunesse !

» Scarron avoit inventé une machine pour tirer son cha- » peau ; je souhaiterois en avoir une, pour boucler mes

leurs, des passions noires & des manières disgracieuses. Donnez donc à Lycas 6 degrés de mauvaises couleurs, 25 de difformité pour la taille, 4 pour l'expression des passions, & 10 pour la grace : Lycas aura en tout 45 degrés de difformité.

» souliers, ou pour lever quelque chose de terre, sans m'a» genouiller. Je ne sçaurois rendre mon corps plus courbé » que la Nature ne l'a fait. Quand une Dame laisse tom» ber ses gants, ou son éventail, je manque quelquefois » d'empressement à les relever, pour ne pas faire l'arai» gnée..... Suis-je en carrosse avec une Belle, je me trou» ve absorbé sous la soie, ou sous la baleine. A table, je ne » sçaurois la servir, ni même la voir. Ma voix se fait en» tendre sous ses aîles : sans cela, elle ne se douteroit pas » de la place que j'occupe, & encore moins que je puisse » être en Purgatoire sur les coussins du Paradis.... Il m'ar» rive souvent de ne me pas lever de ma chaise, lorsque je » le devrois : elle est basse, & mon centre de gravité est si » mal placé, que souvent, en l'essayant, je retombe mal» gré moi. Je ne sçaurois atteindre à ce qui est à la portée » des autres, & ce qu'ils font sans peine est pour moi un » travail. Dans une foule, mon dos sert d'assiette à un » grand qui est derrière moi. Je ne sçaurois rien voir, & je » risque d'être écrasé...... Aussi je n'oserois plus suivre la » Chambre des Communes, dont je suis Membre, quand le » Roi lui fait l'honneur de l'appeller à lui, persuadé que Sa » Majesté ne demande point l'impossible. «

Je ne prétends pas avoir calculé tout cela bien exactement ; mais c'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour vous indiquer la manière de juger ſainement de la beauté. En ſuivant ces régles, on pourroit apprécier les charmes de chaque perſonne, & donner la préférence à celles qui la méritent. Si le calcul n'étoit pas toujours de la dernière préciſion, du moins on s'éloigneroit peu de la vérité.

Quand je dis qu'on peut apprécier la beauté, par le moyen de ces régles, il ne faut pas s'imaginer qu'elles ſuffiſent ſeules. Il faut des juges impartiaux pour décider ainſi des rangs, mais où les trouver ? On fait tous les jours la triſte expérience qu'on peut ſe tromper dans ſes jugemens : mille raiſons nous font juger tout de travers de la beauté, & voici la ſource ordinaire de nos erreurs.

1°. Lorſqu'une ſecrette inclination nous prévient pour une perſonne, on lui trouve toutes les perfections imaginables : elle

l'emporte

l'emporte ſur toutes les femmes que l'on pourroit lui comparer; en elle, tout plaît, tout enchante.

2°. Un objet nous paroît-il aimable; nous lui prêtons auſſi-tôt mille graces & mille charmes qu'il n'a qu'à nos yeux, parce qu'il reſſemble au portrait que l'Amour en a tracé dans notre imagination.

3°. On ſe trompe auſſi dans ſes jugemens, par la reſſemblance qu'on rencontre dans les autres avec ſoi, du côté du caractère, ou de la figure. Un homme, d'un tempérament doux & tranquille, trouve ſa Maîtreſſe bien plus aimable, lorſqu'il remarque ſur ſon viſage des paſſions douces & tendres.

Il ne faut pas ſortir de nous-mêmes, pour trouver la cauſe de ces jugemens, quelquefois très-injuſtes. Elle provient, ou de notre amour-propre, ou de la foibleſſe qui nous aveugle & nous ſéduit.

4°. L'utilité eſt encore une ſource de nos erreurs dans nos jugemens. Une cho-

se nous est-elle utile? dès ce moment elle s'embellit pour nous.

5°. La cause la plus générale de nos faux jugemens sur la beauté, c'est le goût national, sur-tout pour ce qui regarde la couleur & la forme.

Rubens donne à toutes ses femmes un embonpoint & une force qui ne conviennent qu'à des femmes du commun. Un corps, selon lui, ne peut avoir de beauté, s'il ne pese deux cens. Rubens seroit un des premiers Peintres du monde, sans ce goût bizarre qui rend ses *Graces* fades.

Le préjugé va encore plus loin : il fait souvent trouver des graces dans les erreurs même de la Nature, lorsqu'elles deviennent communes & ordinaires. Le Chevalier F.... l'un des plus beaux hommes d'Angleterre, voyageant dans sa jeunesse, après avoir passé quelques temps en France, voulut voir l'Italie. Il tomba malade au passage des Alpes : une fiévre continue l'obligea de rester une quinzaine de

jours dans un Village sur ces montagnes. Vous sçavez que tous ces Montagnards ont le cou décoré d'une loupe appellée *gouëtre*, & qu'il y en a d'aussi grosses que la tête. Le Chevalier se trouvant en état de sortir, voulut un Dimanche entendre la Messe à l'Église de la Paroisse. Comme ces Montagnards n'avoient jamais vu, dans leur Église, un homme si bien fait & si richement vêtu, tous les yeux se tournèrent sur lui. Quand on sortit de l'Église, les Paysans commencèrent à crier assez haut, pour qu'il pût les entendre : *Ah! que c'est dommage qu'un si bel homme n'ait point un gouëtre comme nous!*

On ne peut passer pour bel homme chez les Peuples belliqueux de l'Afrique, qu'on n'ait cinq ou six cicatrices au visage. Peut-être cette façon de penser doit-elle son établissement à la politique : on aura voulu par cette opinion porter les hommes à s'exposer courageusement dans une bataille. Quoi qu'il en soit, il est certain que

les cicatrices leur paroissent relever si bien la bonne mine, qu'ils font des incisions sur le visage de leurs enfans dès l'âge le plus tendre, pour leur procurer de bonne heure les ornemens de la virilité. Ces cicatrices sont si nécessaires pour se faire aimer d'une belle, qu'un jeune homme, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, ne feroit jamais de conquête, s'il n'étoit cicatrisé.

Mille agrémens, même personnels, n'ont quelquefois d'autre fondement que d'avoir plu au hasard à cette espèce de gens qui dans le monde donnent le ton.

Un front étroit, un nez court, de petits yeux, de grosses lévres, sont devenues des beautés nationales.

Dans le Mogol & dans l'Afrique, un jeune homme, pour plaire à sa Maîtresse, doit avoir des diamans ou des lingots d'or pendus à son nez, à ses oreilles, à ses lévres : avec ces ornemens, il est sûr de réussir auprès des Belles.

En France, on se poudre les cheveux & on les frise pour les mettre en boucles : les Canadiens les frottent de graisse & les laissent pendre sur leurs épaules. Dans le nouveau Monde, des Peuples entiers se peignent le visage de verd, de bleu, de rouge, de jaune, &c. Dans l'ancien Monde, & sur-tout en France, où l'on se pique le plus d'élégance, on se contente d'un masque de fard.

Un Anglois disoit, que la première fois qu'il vit l'Opéra de Paris, lorsqu'il jetta les yeux du côté des loges où étoient les femmes, il crut voir une planche de Pivoines fort vives & très-hautes en couleur. Un François qui se trouveroit pour la première fois, dans une belle assemblée d'Angloises, s'imagineroit voir une planche d'Œillets *. Sous le regne de Charles II, temps où la Cour de Londres étoit très-

* L'Auteur veut parler de ces petits Œillets blancs qui sont forts communs en Angleterre.

brillante, on comptoit plusieurs femmes d'une grande beauté. Le Comte de Gramont, qui fut alors envoyé en Angleterre, frappé des charmes du beau sexe, ne put s'empêcher de dire : » Il faut avouer que » les Dames Angloises sont très-belles ; » c'est dommage qu'elles soient si pâles ; » elles n'ont pas plus de couleur que des » lys. «

M. Adisson fait dire à un Africain, en parlant des femmes du Nord, pâles de blancheur, que *ce sont des beautés qui ne sont pas encore mûres*. » Les femmes de la Cour du » Prince de Zama ont, dit-il, un teint » bien plus animé, des charmes plus mar» qués, plus robustes. Le Soleil, en lan» çant ses rayons sur leur tête, les échauffe » & fait éclore sur leurs joues les plus vives » couleurs. «

Un Prince d'Annamabon, qui fut longtemps en Europe, quelques jours avant son départ de Londres, disoit que Milady C.... seroit la plus belle femme du monde, si elle étoit Négresse.

On trouve dans les relations des Voyageurs des exemples ſinguliers de la force de la coutume & des préjugés. J'ai lu quelque part, que les Anglois qui deſcendirent les premiers la Gambre, allèrent ſe repoſer dans quelques Villages qui ſont aux environs de ce fleuve, & que leur aſpect remplit les femmes du pays d'une telle frayeur, qu'elles prirent la fuite, en jettant des cris horribles. Le même Voyageur ajoute, que ces femmes qui n'avoient jamais vu d'Européens, les prirent pour de mauvais eſprits, uniquement à cauſe de leur blancheur.

Cette diverſité de ſentimens eſt un bienfait du Créateur, & l'on peut dire que nos erreurs en ce point nous ſont très-utiles. Si tous les hommes, en effet, avoient les mêmes yeux, ceux que l'Amour auroit bleſſés de ſes traits, brûleroient tous pour la même femme qui ſeroit la beauté du canton. Cette Belle ſeroit la Divinité à qui on offriroit de l'encens; les autres ſeroient

sans culte & sans autels : or vous sentez les fâcheuses suites d'une pareille uniformité de sentiment & de goût. Que deviendroient les Belles & les Soupirans ? Un seul pourroit devenir heureux ; il ne resteroit que la rage & le désespoir aux autres. Que de querelles, que de combats s'ensuivroient ! La beauté dominante du Hameau, du Bourg, de la Ville seroit un objet de haine pour toutes les personnes de son sexe ; la jalousie leur feroit mettre tout en œuvre pour la perdre : ce ne seroit parmi les hommes qu'assassinats & que meurtres.

L'imagination a sans doute beaucoup de part à cette heureuse diversité de goût & de sentiment sur les attraits du beau sexe. Un Amant trouve dans sa Maîtresse des graces, que personne souvent n'apperçoit que lui. C'est aussi par cette raison, que le Paysan fait consister la beauté de sa femme dans la force, & qu'une peau bazannée lui plaît ; que le Soldat se trouve

heureux avec sa Vivandière ; que les manières d'une coquette enchantent l'homme faux ou le Petit-Maître.

Voilà ce qui par-tout étend considérablement le domaine de la beauté ; voilà ce qui le rend, en quelque sorte, sans bornes. En effet, quoiqu'il y ait peu de vraies beautés, on auroit de la peine à trouver une femme qui n'ait quelque sorte d'appas aux yeux de quelques hommes. Les uns, comme il vient d'être dit plus haut, sont épris de la beauté d'une peau noire ou bazannée ; les autres, de celle d'une peau blanche ; celui-ci est enchanté d'un vermillon naturel ; un autre préfere une couleur factice. Certains Peuples font consister la beauté de la taille dans la grosseur & la force ; d'autres dans la finesse & l'agilité. Enfin, les choses les plus opposées passent pour belles en différens pays, & même quelquefois parmi ceux qui respirent le même air.

J'ai encore une observation à faire. C'est

que l'imagination a plus de force pour ce qui regarde la forme & les couleurs, que pour les deux dernières parties qui composent la beauté. Les passions nobles & honnêtes sont toujours aimables, & les graces tendres & naturelles plaisent à tout homme qui n'a pas le goût dépravé.

Je viens de vous entretenir des beautés fausses & supposées ; disons aussi quelque chose de la beauté réelle des ouvrages de la Nature. Par-tout elle nous offre un spectacle charmant : de quelque côté que nous portions nos regards, nous rencontrons des objets qui nous enchantent. Quel spectacle brillant & diversifié la terre seule ne nous offre-t-elle pas ! Ici, des ruisseaux descendent des rochers avec bruit, & viennent se reposer dans le sein d'une plaine qu'ils semblent embrasser, en serpentant ; là, vous voyez des plaines spacieuses, des champs couverts d'une riche moisson, des prairies émaillées de fleurs richement colorées. Quelquefois la vûe se perd dans des allées

d'une longueur immense, & bornées agréablement par des côteaux; des fontaines qui tombent par cascades sur des lits de verdure, des fleuves rapides, des lacs, des étangs, la mer enfin, tantôt calme, tantôt agitée, nous offrent le spectacle le plus amusant & le plus varié.

Si nous jettons les yeux vers le Ciel, nous ne sommes pas moins enchantés des beautés qu'il présente en foule. Que peut-on voir de plus beau que le lever du Soleil, que cette voûte immense qui est au-dessus de notre tête, que cette variété infinie d'ombres & de couleurs?

A la fin d'un beau jour, le Ciel étale une infinité d'images, dont la pompe & la magnificence surpassent de beaucoup celles de la Terre. D'un côté, des nues transparentes, & rassemblées autour du Soleil couchant, forment à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumières, dont le majestueux désordre attire notre admiration; d'un autre côté, un astre moins bril-

lant se leve, & répand une lumière moins vive sur les objets qui, perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens, que d'une manière douce, paisible & parfaitement d'accord avec le silence qui regne alors sur la terre.

Que dirai je des différentes sortes d'animaux qui peuplent la terre, ainsi que nous, & de cette variété infinie d'Oiseaux dont le chant forme de si agréables concerts? Créés comme nous pour se reproduire, ils ont dans chaque espèce mille charmes qui les attachent les uns aux autres. Combien de différentes couleurs ornent le cou d'un Faisan ou celui d'un Pigeon! Que peut-on imaginer de plus beau que la queue d'un Paon!

Le plumage des Oiseaux, dans l'Orient, offre encore les diversités les plus agréables du monde.

Avez-vous quelque fois considéré la forme d'un Cerf, d'un Lévrier, d'un Cheval? Avez-vous vu principalement celui-ci dé-

ployer dans un manége tous ses avantages? Cet animal impétueux, monté par un habile Ecuyer, paroît glorieux du poids qui le charge : il éleve & courbe fièrement son cou couvert d'une brillante crinière qui semble voltiger au gré des vents : son poitrail large & vigoureux annonce sa force, & son attitude, son courage; sa croupe, ornée des flots épais d'une longue queue, présente avec ses flancs les plus belles proportions; ses jambes fines & déliées lui donnent la légéreté du Cerf; la vivacité de ses regards témoigne qu'il foule avec dédain la poussière, & qu'il voudroit traverser les airs; il obéit au frein qui le guide, & cependant il paroît ne respirer que la liberté.

Que la bonté de Dieu est grande! Que l'homme a de graces à lui rendre, de lui avoir soumis des animaux si utiles, & qui ont tant de charmes pour lui! Il a dérobé à notre vûe la plûpart des poissons; mais ce qui doit nous en consoler, c'est qu'ils

ſont preſque tous d'une forme ſi hideuſe ; qu'ils nous révolteroient.

La variété des objets qui nous environnent, peut nous élever à la beauté harmonique des différens globes : l'enſemble de tous ces objets ravit, par l'admirable accord qu'y découvre un œil un peu philoſophique.

Même harmonie dans les Cieux. Chaque globe a des beautés particulières, & pris enſemble, ils font un tout, dont l'ordre, la régularité, l'accord ſymétrique, forment le *Beau* par excellence. Nous ne ſçavons pas juſqu'où s'étend cette beauté ; mais la proportion qu'on remarque entre la grandeur & la poſition des Planètes, doit nous faire conjecturer que la même beauté d'ordre & d'harmonie eſt exactement gardée dans l'arrangement des globes, que nous ne connoiſſons pas.

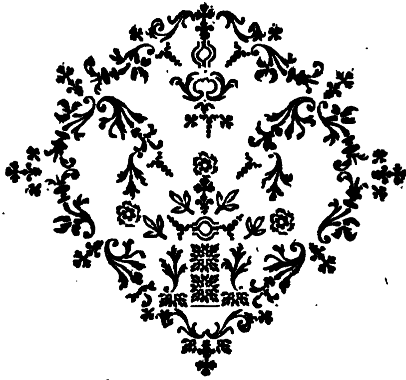
Cependant que ſont toutes ces beautés comparées à celles de la vertu ? Platon diſoit, que ſi elle ſe montroit aux hommes

avec tous ses charmes, il n'y auroit personne qui n'en fût épris. Telle est l'idée que les Grecs & les Romains s'étoient faite de la vertu : ils croyoient ces deux qualités inséparables l'une de l'autre.

La beauté la plus frappante & la plus digne de nos hommages, c'est la bonté de Dieu, qui se manifeste dans les ouvrages de la Création. L'excellence du Souverain Etre, est la source inépuisable de tout ce que l'Univers contient de beau. Nous pouvons juger de l'impression qu'elle feroit sur nous, si nous pouvions la comprendre, par celle que font les bonnes actions que nous voyons faire aux hommes. Tout homme qui n'est pas corrompu, est bien plus touché de la continence de Scipion & de la clémence de César que de leurs actions les plus vantées dans l'Histoire.

Si la vertu est la plus grande beauté, le vice est ce qu'il y a de plus odieux & de plus difforme. Le Tasse & Milton ont tous deux rendu cette vérité bien sensible.

Les Démons du Tasse ne sont hideux que par leur forme, qu'il a empruntée des Peintres : les Démons de Milton, par les passions qu'il leur donne, c'est-à-dire, par l'orgueil, l'envie, la jalousie, la malignité, &c. sont beaucoup plus affreux encore & plus effrayans que ceux du Tasse.



RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS
SUR LA GRACE
DANS LES OUVRAGES DE L'ART.

TIRÉES du Journal Étranger du mois de Juillet 1760.

Par M. l'Abbé WINCKELMANN.

LA régularité, l'ordre & la proportion constituent la *Beauté*. La *Grace* consiste dans le mouvement, mais dans des mouvemens légers, à peine perceptibles, & qui ne caractérisent que des passions tranquilles & douces. Tout ce qui dans les Arts porte un caractère déterminé, ressenti, semble exclurre la Grace. Il n'y a rien

de gracieux dans cette femme qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein, non plus que dans cette mère qui, près d'expirer, met ce qui lui reste de force à éloigner son enfant de sa mammelle, de peur qu'il ne suce du sang au lieu de lait. Mais que de charmes & de graces dans cette jeune Bergère, qui, assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne des fleurs quelle vient de cueiller dans la prairie voisine; ou qui mollement étendue sur les bords d'une fontaine, fixe ses regards innocens sur la course paisible de l'onde, & semble n'être occupée que de son murmure! Ces objets *élevent* dans le cœur une foule de sensations agréables, parmi lesquelles on aime à s'égarer, & à flotter long-temps avant que de s'arrêter sur aucune. Qu'on y fasse bien attention : l'impression de la Grace a toujours ce je ne sçai quoi de vague, qui plaît d'autant plus à l'ame que le sentiment & la pensée en sont plus long-temps exercés. Les expressions

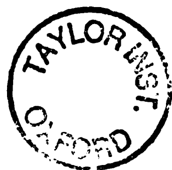
fortes & décidées ne repouſſent la Grace, que parce qu'elles nous fixent tout-à-coup & néceſſairement ſur leur objet, qu'elles nous y attachent avec violence.

Le ſommeil n'exclut point le mouvement dans lequel nous faiſons conſiſter la grace. Dans la *Vénus endormie* du Titien, un ſonge agréable & léger ſemble voltiger ſur la phyſionomie de cette Déeſſe. La douce émotion de ſes eſprits ſe retrace ſur tous les traits de ſon viſage.

La *Grace* ſe forme par l'éducation & par la réflexion *. Elle fuit toute eſpèce d'affectation & de contrainte; elle agit dans le calme & dans la ſimplicité de l'ame; le feu des paſſions & de l'imagination l'obſ-

---

* Cette obſervation eſt-elle bien vraie ? Il ſemble, au contraire, que l'éducation & la réflexion ſont plus propres à détruire la grace qu'à la former. Eſt-il rien de ſi *gracieux* que les attitudes, les geſtes, & tous les mouvemens de l'enfance ? La contrainte n'eſt-elle pas ſouvent le fruit de l'éducation ? Toute réflexion n'eſt-elle pas une eſpèce d'effort ? Or l'effort & la contrainte ne ſont-ils pas le poiſon de la Grace ? *Remarque du Journaliſte.*



curcit : par elle toutes les paſſions des hommes deviennent agréables, & elle regne avec la plus grande autorité dans un beau corps. Xénocrate la connut; Apelle & le Corrége la reſpiroient; Thucydide & Michel-Ange ne la connurent & ne la cherchèrent jamais. Elle eſt répandue généralement ſur tous les Ouvrages de l'Antiquité, & elle s'y fait ſentir même dans le médiocre.

Les préjugés & l'éducation font souvent trouver agréables des choſes qui nous révoltent, lorſque nous ſommes parvenus à la connoiſſance des beautés de l'Antique. Le ſentiment de la Grace n'eſt donc pas naturel ? Non : on peut l'acquérir & même l'enſeigner, ainſi que le goût & la beauté *.

* Ariſtote, Cicéron & Quintilien penſent autrement. En effet, comment le précepte & la régle pourroient-ils jamais enchaîner une qualité dont le principe eſt bien plus dans le génie de l'Auteur, que dans les reſſources de l'Art ? Deux hommes, Xénophon & la Fontaine, dont on peut

La *Grace*, dans les Ouvrages de l'Art, regarde principalement la figure de l'homme. Elle ne consiste pas seulement dans ce qui lui est essentiel, comme la situation & les gestes, mais encore dans les accessoires, comme l'ajustement & la parure. Sa qualité est la juste proportion qui se trouve entre la personne qui agit, & l'action. Elle ressemble à l'eau, qui est d'autant plus parfaite qu'elle a moins de goût. Toute gentillesse étrangère est funeste à la grace, ainsi qu'à la beauté.

La position & les attributs des figures antiques sont celles d'un homme qui se présentant dans une assemblée de personnes respectables & sensées, excite & est en droit d'exiger de l'estime, de la considération & des égards. Le mouvement

---

dire que la Grace a conduit elle-même la plume, n'ont point eu d'imitateurs, & l'on peut défier les Critiques les plus subtils & les plus profonds, de pouvoir jamais révéler la cause du charme que ces deux Auteurs ont répandu dans leurs ouvrages. *Idem.*

des figures n'eſt preſque ſenſible & caractériſé, que par la diſpoſition immédiate & néceſſaire qu'elles ont à l'action. Les Artiſtes modernes, à qui une poſition tranquille paroît ſans ame & ne rien ſignifier, s'imaginent donner de l'expreſſion à leurs figures, lorſque réellement ils ne font que les *diſgracier* & les contraindre. Les Anciens avoient tellement égard à la bienféance, qu'à moins qu'ils ne vouluſſent déſigner des perſonnages dévoués à la molleſſe, ils ne préſentoient que très-rarement des figures avec les jambes croiſées.

Dans les figures antiques, la joie n'éclate jamais; elle n'énonce que le contentement & la ſérénité de l'ame. Sur le viſage d'une Bacchante, on ne voit briller, pour ainſi dire, que l'aurore de la volupté. Dans la douleur & l'abattement, l'ame eſt l'image de la mer, dont la profondeur eſt tranquille, quand ſa ſurface commence à s'agiter. Au milieu des plus grands maux, Niobé paroît toujours cette Hé-

roïne ; qui ne vouloit point céder à Latone.

Les Artiſtes, ainſi que les Poëtes de l'Antiquité, ont repréſenté leurs perſonnages hors de l'action, quand l'action n'étoit propre qu'à faire naître la terreur, la déſolation & le déſeſpoir ; & cela, pour conſerver la dignité de l'homme, qu'ils vouloient montrer ſupérieur aux ſituations les plus accablantes & les plus douloureuſes *. Les Modernes qui n'ont étudié la Grace ni dans l'Antique, ni dans la Nature, non-ſeulement repréſentent la Nature comme elle ſent, mais comme elle ne ſent pas. La *Charité* du Bernin devroit regarder ſes enfans d'un air tendre & gracieux ; en un mot, avec des yeux

* Cette obſervation eſt noble, mais eſt-elle juſte ? Homère a-t-il peint Achille hors de l'action, lorſqu'à la nouvelle de la mort de Patrocle, ce Poëte le repréſente ſe roulant dans la pouſſière, s'arrachant les cheveux, ſe meurtriſſant le viſage, & pouſſant un cri ſi terrible, que Thétis l'entendit des profondeurs de la mer. *Idem.*

de mère ; mais qu'il y a de contradictions dans son visage ! Au lieu d'un sourire plein d'ame, d'intérêt & de grace, on y trouve un ris satyrique & forcé, que l'Artiste lui a donné, en faveur de sa grace favorite qui consistoit à creuser de petits trous sur les joues.

Quoiqu'il y ait peu de statues antiques dont les mains soient conservées, cependant, à en juger par la direction des bras, on voit bien que le mouvement des mains étoit naturel, tel enfin que dans une personne qui ne croiroit point être observée. Ceux des Artistes modernes qui ont été chargés de restaurer ces chefs-d'œuvres mutilés, leur ont donné, comme dans leurs propres ouvrages, les mains d'une personne qui devant son miroir affecteroit de faire jouer & de montrer sa belle main à tout ce qui assiste à sa toilette. Quand il s'agit d'expression, les mains, dans nos figures modernes, sont gênées comme celles d'un jeune Prédicateur en chaire. Une figure

prend-elle ſon vêtement ? Elle le tient comme une toile d'Araignée. A-t-elle un voile à ſoulever ? Il faut que ce ſoit en écartant élégamment les trois derniers doigts de la main.

La Grace, dans l'acceſſoire de la figure, conſiſte, comme dans la figure même, à ſe rapprocher le plus que l'on peut de la Nature. Dans les ouvrages de la plus haute Antiquité, le jet des plis ſous la ceinture eſt preſque perpendiculaire; ils ſont tels qu'ils ſe forment naturellement dans une draperie déliée & légère. A meſure que les Arts faiſoient des progrès, on cherchoit la variété; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tiſſu léger, dont les plis ne devoient être ni lourdement accumulés, ni diſperſés bizarrement, mais rapprochés & réunis avec élégance, avec ſimplicité. C'eſt aux Bacchantes que les Anciens donnoient des draperies flottantes & dérangées, même dans les ſtatues; mais en obſervant toutefois la convenan-

ce, & sans jamais forcer la capacité de la matière. Leurs Dieux & leurs Héros sont réprésentés d'une manière propre à inspirer le respect, & non pas comme un jeu de vent, ou comme des drapeaux déployés.

Dans les temps modernes, il ne paroît pas qu'après Raphaël & ses meilleurs Eléves, on ait pensé que la Grace s'étendît aux vêtemens, puisqu'on n'a employé que des draperies assommantes, dans lesquelles la forme du corps, que les Anciens étoient si jaloux de prononcer, se trouve entièrement ensevelie. On voit même telle figure qui semble n'avoir été faite que pour porter l'étoffe lourde, dont l'imagination & la main de l'Artiste, encore plus lourdes, ont pris plaisir à l'accabler.

Le caractère de grandeur & de fierté que Michel-Ange donna à la Sculpture, fut extrêmement funeste à la Grace. On s'empressa d'imiter un homme, à qui la force de son génie, le feu de son imagina-

tion & la profondeur de ſon ſçavoir, n'avoient jamais permis de ſentir les mouvemens doux, naturels & tranquilles de la Grace. Michel-Ange ne s'attacha qu'au difficile, à l'étonnant, à l'extraordinaire. La ſituation qu'il a donnée aux figures qu'on voit ſur les tombeaux de la Chapelle du Grand-Duc, eſt ſi forcée, que le modèle le plus patient & le plus exercé ne pourroit la ſoutenir, ſans ſe faire violence. Toujours fier, ſouvent ſublime, Michel-Ange ne fut jamais gracieux. Mais c'eſt ſur-tout dans les ouvrages des Eléves & des Imitateurs de ce grand Homme, que le manque de grace eſt remarquable & choquant, parce qu'il s'en faut bien que ce défaut y ſoit compenſé par les beautés ſublimes que Michel-Ange a répandues dans les ſiens.

Le Bernin étoit né avec du génie & de grands talens. Il fit à l'âge de dix-huit ans ſon grouppe d'Apollon & Daphné : ouvrage admirable & bien propre à faire

eſpérer que cet Artiſte porteroit la Sculpture au plus haut point de perfection. Encouragé par les éloges qu'on lui accordoit univerſellement, & ſentant bien qu'il ne lui étoit poſſible ni d'atteindre ni d'effacer les Anciens, le Bernin s'ouvrit une nouvelle route : dès-lors la Grace s'éloigna de lui entièrement & pour jamais. Et comment ſe ſeroit-elle accordée avec les procédés de l'Artiſte ? Il ne cherchoit & ne puiſoit ſes traits, ſes formes, ſes figures, que dans la Nature commune ; & quand il voulut s'élever à l'idéal, il ne repréſenta que ſes propres idées. Du moins la Nature n'offre-t-elle en Italie rien de conforme à ſes expreſſions & à ſes figures. Il fut cependant regardé comme le Dieu de l'Art ; mais il ne dût cette gloire qu'au goût corrompu de ſon ſiécle.





PENSÉES SUR LA GRACE,

Par M. ZANOTTI, Peintre, Poëte, & Secrétaire de l'Académie de Peinture de Bologne.

AINSI qu'une eau pure & limpide anime & embellit tous les lieux qu'elle arrose, de même la Grace répand l'intérêt & le charme sur tout ce qu'elle touche. Je ne chercherai point à en pénétrer l'origine : elle est inconnue aux Peintres, & l'œil même des Philosophes ne l'a pas encore apperçue. Nous la sentons, sans pouvoir la comprendre; il est impossible de la soumettre à des régles déterminées

& certaines; c'eſt un pur don de la nature: celui qui penſeroit le contraire & prétendroit l'enſeigner, n'a qu'à garder ſes préceptes & ſes leçons pour lui-même. La chercher, c'eſt faire préſumer qu'on eſt condamné à ne la rencontrer jamais. Toute affectation la détruit. Regardez la Nature : elle ne laiſſe voir d'effort dans aucune de ſes opérations. Les Grecs & Raphaël ont à cet égard opéré comme la Nature; ils ont atteint le terme extrême de la Grace, ſans l'excéder jamais. Tous les Peintres ont été jaloux de répandre dans leurs compoſitions une qualité, dont le propre eſt d'attirer & de charmer tous les yeux; mais la plûpart, au lieu de nous montrer la Grace, ne nous ont laiſſé voir que les efforts qu'ils ont faits pour l'atteindre, & ſont tombés dans une affectation puérile & ridicule. L'élégance & la ſimplicité ſont inſéparables de la Grace. La plus petite altération fait diſparoître la ſimplicité. Je ſuis perſuadé que la *Sain-*

te Cécile, dont l'attitude & tous les traits ſont ſi modeſtes, ſi ſimples & ſi naturels, à infiniment plus coûtée à Raphaël que ſon *Iſaïe*, plein de force, de grandeur & de fierté. Un vêtement ſimple, des mouvemens doux, légers & dont l'élégance conſiſte, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, dans des infiniment petits, ne peuvent être que l'ouvrage d'un Génie doué de fineſſe & de pénétration. Le grand, le fort, le reſſenti laiſſent, au contraire, à l'Artiſte un eſpace plus étendu & beaucoup plus de liberté.

Je voudrois qu'un jeune Artiſte s'occupât beaucoup de la Grace, mais qu'il ſe gardât encore plus de l'affectation. Le manque de grace, eſt un défaut ; l'affectation eſt un vice. L'un ne doit être imputé qu'à la Nature, qui ſeule peut donner le ſentiment de la Grace ; l'autre regarde uniquement le Peintre, qui penſe ſottement que l'Art peut ſuppléer à la nature.

La Grace doit s'étendre à tous les gen-

res, à tous les ſujets, à toutes les expreſſions. L'Hercule du Palais Farnèſe, eſt auſſi *gracieux* dans ſon genre, que l'eſt, dans le ſien, la Vénus de Médicis *.

* L'Auteur paroît confondre ici la *grace* avec la convenance.



DISCOURS



DISCOURS
SUR
LES GRACES*.

Par le P. ANDRÉ, *auteur de l'*Essai sur le Beau.

AU nom des GRACES ; à ce seul nom, combien d'idées agréables se réveillent d'abord dans l'esprit ! On se représente aussi-tôt des charmes, des attraits, des appas, un éclat, un lustre, une certaine aménité, ou, si l'on me permet ce terme, une certaine *amabilité* répandue dans les objets qu'on appelle *gracieux*. Il

---

* *Extrait de l'Edition de Paris*, 1763. vol. 2.

seroit à désirer que ces idées fussent aussi claires qu'elles sont agréables ; ou du moins, que nous trouvassions dans les Auteurs de quoi les éclaircir. Car, on voit assez du premier coup d'œil que ce n'est point là une matière où l'on puisse espérer de faire de nouvelles découvertes. On a toujours parlé des Graces dans le monde : on a toujours eu des yeux pour les voir, & un cœur pour en être touché ; il y a même eu dans tous les siécles des gens d'esprit & de goût qni en ont curieusement recherché la nature. Les anciens Philosophes, les Poëtes, les Orateurs, les Peintres en faisoient une étude particulière. Ceux-ci, pour les exprimer dans leurs Ouvrages, & les Philosophes, pour en découvrir les attributs essentiels : en quoi elles conviennent avec le beau, & en quoi elles en different ; ce qu'elles y ajoutent, & ce qu'elles y supposent. Mais enfin, à quoi ont abouti tant de recherches ? Malgré tant d'efforts, il ne paroît pas qu'ils

ayent pénétré bien avant dans le ſanctuaire des Graces. Avec tout l'eſprit, peut-être, qu'il eſt permis d'avoir, ils ont été réduits, pour nous en donner quelque notion, à nous les repréſenter ſous des images qui les enveloppent, ſous des allégories qui les voilent, ſous des ſymboles & ſous des emblêmes qui les déguiſent : les plus belles deſcriptions du monde, pour nous en faire ſentir le pouvoir ; mais pas une ſeule définition, pour nous en expliquer la nature.

Cependant, comme je ne trouve rien de meilleur dans les Modernes, je commence par vous expoſer le tableau que la ſçavante Antiquité nous a laiſſé des Graces. Les Curieux d'Antiques les y verront ſans doute avec plaiſir ; & les plus indifférens conviendront peut-être, que ſi les Anciens n'ont pas pris la peine de nous les définir, du moins nous les ont-ils repréſentées ſous des images qui ne les défigurent pas.

Le premier Auteur qui ait osé les peindre un peu en grand, c'est Hésiode, dans sa Théogonie, qui est un Poëme allégorique sur la généalogie des Dieux. Après avoir décrit la naissance de Minerve, qui sortit toute armée de la tête de Jupiter, il raconte celle des Graces, qui sortirent de son cœur sous des figures plus humaines. Il en distingue trois, auxquelles il donne divers noms pour les caractériser, chacune par son agrément particulier : la première, qu'il appelle AGLAÏA, par le brillant; la seconde, qui est EUPHROSINE, par la douceur; la troisiéme, qui est THALIE, par la vivacité, ou, selon la propriété du mot Grec, par une aménité semblable à celle d'une fleur nouvellement éclose. Orphée leur accorde les mêmes attributs dans un bel Hymne qu'il a fait à leur honneur. Les Sculpteurs & les Peintres, autre espèce de Poëtes, mais qui, en ces temps-là, étoient aussi Philosophes, y ajoutèrent quelques nouveaux traits, que Sénè-

que *, & après lui, *Natalis Comes*, nous ont conſervés. Ils repréſentent les trois Graces d'une taille fine & déliée, ſe tenant toutes par la main, & toujours riantes; toujours jeunes ; mais en même temps toujours ſages & modeſtes, ſur-tout décemment vêtues, ſans autre ornement de tête qu'une belle chevelure, & ſans autre ajuſtement qu'une robe traînante, légère & un peu diaphane, dont une élégante ſimplicité faiſoit toute la richeſſe.

Tel étoit le tableau des Graces que Socrate, le plus ingénieux des anciens Philoſophes, avoit fait expoſer dans la Citadelle d'Athènes, à l'entrée du Temple de Minerve. C'eſt-là qu'il envoyoit ſes Diſciples, pour apprendre la bonne grace à l'école des Graces mêmes. Et en effet, à la vûe de ces repréſentations ſymboliques, il n'y avoit qu'à ſe demander à ſoi-même pourquoi chaque choſe y étoit miſe, pour

* *De Benefic. L.* 1. c. 3.

y trouver toute la philoſophie des agrémens. Pourquoi fait-on les Graces d'une taille fine & déliée ? C'eſt que l'agrément conſiſte, non pas dans la grandeur, ni même préciſément dans la régularité des traits, mais dans leur fineſſe & leur délicateſſe. Pourquoi ſe tiennent-elles par la main ? C'eſt que les plus belles qualités, ſans union entr'elles, ne ſont pas un tout qui puiſſe long-temps nous plaire. Pourquoi ſont-elles toujours riantes ? C'eſt que rien de plus oppoſé aux Graces, qu'un air ſombre. Mais, pourquoi toujours jeunes ? Ce n'eſt pas pour exclure de leur empire les autres âges de la vie humaine : c'eſt pour nous montrer qu'elles rajeuniſſent tout par leur gaieté naturelle. Il ne faut pas demander pourquoi on les peint modeſtes. On les ſuppoſoit toujours vierges : ſans quoi, la ſage Minerve les eût bientôt chaſſées loin de ſon Temple. Encore moins faut il demander pourquoi on les repréſentoit décemment vêtues ; le *decorum* eſt de l'eſſence des Graces.

Mais après tout, ce n'eſt là que de la Philoſophie en peinture. Voyons ſi, en examinant les Graces par la nouvelle manière de philoſopher, nous ne pourrons point parvenir à des idées plus nettes & plus capables de nous éclairer : ſauf à revenir à notre tableau, quand il ne préſentera rien de meilleur à faire.

D'abord, quelle eſt la propre ſignification du mot *Grace ?* Qu'on ne s'étonne pas, ſi j'entre dans un examen Philoſophique, par une diſcuſſion grammaticale : elle m'a parunéceſſaire,pou rm'expliquer ſans équivoque.

Nous entendons ici par *grace*, non préciſément la beauté abſolue d'un objet, mais cette ſorte de beauté ſenſible dont la vûe répand dans l'ame une impreſſion de joie ou de contentement. De-là vient que les Grecs, dont la Langue eſt ſi heureuſe en expreſſions propres, nommoient les Graces, *Charites*, nom tiré de *Chara*, qui ſignifie *joie* ou *gaieté*. Le mot Latin *gratia*, qui

vient de *gratum*, agréable ou délectable; porte la même idée dans l'esprit; & l'on voit assez que notre mot de *grace*, qui en est dérivé, n'a point dégénéré sur la route de son ancienne origine. Parmi nous, comme chez les Grecs & les Romains, qui dit *gracieux*, dit une qualité qui non-seulement plaît à l'esprit, mais qui agrée au cœur. Et c'est la raison pourquoi, dans notre Langue, le mot de *grace* & celui d'*agrément* ont toujours passés pour synonymes.

La question est maintenant de sçavoir, quelle est la nature des graces, de la part des objets qu'on appelle *gracieux*.

Nous disons de la part des objets. Car il ne s'agit point ici ni de ces graces imaginaires, que chacun prête à qui bon lui semble, selon qu'il en est affecté; ni de ces graces de pur caprice, dont la mode fait aujourd'hui un agrément nécessaire, pour en faire demain un désagrément insupportable. Nous ne parlons

que des *graces* réelles, qui ſont du goût général de la nature.

Mais avant que de répondre à la queſtion propoſée, nous avons encore quelques autres équivoques à éclaircir. Nous exprimons par le mot de *Graces*, les agrémens du corps & ceux de l'eſprit; &, quoique ces deux ſubſtances n'ayent rien de commun, nous ne laiſſons pas de nous ſervir des mêmes termes, en parlant des qualités gracieuſes de l'une & de l'autre. Nous transférons à tout moment celles du corps à l'eſprit, & celles de l'eſprit au corps. Nous ne pouvons preſque jamais nous en expliquer que par des métaphores trompeuſes, faute d'expreſſions propres pour les bien diſtinguer. C'eſt un inconvénient du langage, qui eſt inévitable; mais nous en avertiſſons, pour prévenir les erreurs qui en pourroient naître, ſi l'on négligeoit d'y faire attention.

Après cet avertiſſement, je crois pouvoir déſormais parler des *Graces* comme le

vulgaire, en comptant que mes Lecteurs me concevront en Philosophes.

Pour y procéder avec ordre, nous examinerons :

1°. La nature des Graces du corps, qui sont les premières dont l'éclat sensible nous ait touchés ;

2°. La nature des Graces de l'esprit, que nous n'avons connues que long-temps après, mais avec un plaisir de raison beaucoup plus satisfaisant.

PREMIERE PARTIE.

Des Graces du corps.

QUAND, recueillis dans nous-mêmes, nous méditons en Philosophes sur la structure de l'Univers, nous n'y appercevons que de la matière diversement figurée ; ici solide, là fluide, rangée dans un bel ordre, meut avec régle, pour produire des millions de phénomènes périodiques, dont le cours est toujours le même, quoique

toujours varié à l'infini. Nous ne concevons alors dans le monde que des beautés purement intelligibles, ou qui ne sont que pour l'esprit pur. Je sors de la méditation, & j'ouvre les yeux en plein soleil. Aussi-tôt j'apperçois mille beautés d'un autre genre : des beautés sensibles, dont le Créateur a orné les premières, pour nous donner un spectacle non-seulement admirable, mais agréable, brillant, doux, riant, plein d'aménité. C'est ce que nous appellons les *graces du corps.*

Leur existence est aussi visible que la lumière & les couleurs qui nous les manifestent. Nous les voyons distribuées avec profusion dans tous les genres de corps qui composent les différentes parties du monde matériel : dans les corps inanimés ; dans ceux qui ont une espèce d'ame ; & principalement dans l'homme, qui, ayant une ame toute spirituelle, fait un régne à part plus gracieux que tous les autres. C'est la gradation que l'Auteur de la Nature a ob-

ſervée dans la diſtribution des graces du corps. Nous ne pouvons mieux faire, que de ſuivre le même ordre en les examinant. Mais, pour donner quelques bornes à une matière qui n'en a point, nous nous contenterons d'un petit nombre d'exemples de chaque eſpèce.

Parmi les corps inanimés, celui qui s'offre à la vûe le plus agréablement, c'eſt l'arc-en-ciel. Pourquoi n'a-t-il qu'à paroître, pour s'attirer tant de ſpectateurs ? Et par quel charme nous applique-t-il à le conſidérer ? Ce n'eſt pas ſeulement par l'élégance de ſa figure circulaire : on a vû des arcs-en-ciel tout blancs ; on en a vû d'entièrement rouges, qui ont paru plus rares qu'agréables. Ce n'eſt pas non plus préciſément par la multitude de ſes couleurs, il y a des pierres figurées qui en ont davantage, & qui nous plaiſent moins. Ce n'eſt pas encore par le grand nombre d'arcs diverſement colorés que l'on y diſtingue. Si on les diſtinguoit trop ; je veux

dire, ſi leur ſéparation étoit trop bruſque, leurs couleurs ſeroient trop tranchantes, comme s'expriment les Peintres, & par conſéquent elles diviſeroient trop le coup d'œil, pour contenter la vûe. En quoi donc enfin ferons-nous conſiſter le véritable agrément de l'arc-en-ciel? Nous venons de l'inſinuer. Nous voyons tous les arcs diverſement colorés, qui le compoſent, réunis par des nuances délicates, qui joignent leurs couleurs ſans les confondre; & qui les diſtinguent, ſans les ſéparer; qui leur reſſemblent aſſez pour faire un coup d'œil ſimple, & qui en ſont aſſez différentes pour faire un coup d'œil varié; en un mot, des nuances qui leur donnent cette unité gracieuſe dans laquelle nous avons dit ailleurs que réſide la forme eſſentielle du beau. J'en appelle à tous les Obſervateurs attentifs de l'arc-en-ciel, voilà le vrai principe de ſon agrément, la vraie cauſe du plaiſir que nous prenons à le contempler: l'unité du ſpectacle, malgré la diver-

ſité de la décoration. Et voilà ſans doute ce que vouloient dire les anciens Peintres, quand ils repréſentoient les trois Graces comme trois ſœurs inſéparables, qui ſe tiennent toujours par la main.

C'en eſt aſſez ſur la nature des agrémens dont les corps inanimés ſont capables. Ils ne peuvent plaire qu'à l'œil, ſans nous intéreſſer autrement. Montons à un autre genre de graces plus nobles, à celles des corps, qui, ayant une eſpèce de vie, nous doivent naturellement piquer davantage. Les fleurs nous ſerviront d'exemple. Elles nous offrent une idée des graces beaucoup plus riante, &, ce que nous cherchons principalement, une idée plus diſtincte. C'eſt la première obſervation que nous y allons faire.

Un arbre nous paroît beau, quand il s'éleve ſur ſa tige bien à plomb; quand ſes branches montent en l'air dans un ordre ſymmétrique. Mais quand eſt-ce qu'il commence à nous paroître gracieux? Il ſe cou-

vre de fleurs : c'eſt le moment de la naiſſance des graces. Nous aimons à regarder la verdure d'une prairie ; mais ſi vous en ſéparez l'émail des fleurs, nos regards n'y feront pas un long ſéjour. Je vois un parterre, dont les compartimens ſont tracés avec art, les bordures élégantes, le champ bien ordonné : ce n'eſt encore là que le deſſein d'un tableau qui attend le coloris. Je vois des boutons qui ſe forment de toutes parts : ce n'eſt encore qu'une eſpérance d'agrémens. La belle ſaiſon vient, qui les fait éclore : voilà les graces qui s'épanouiſſent avec les fleurs. Conſidérez-les de loin : quelle gaieté dans le premier coup d'œil ! Approchez-en, pour les obſerver de près : l'œillet, la roſe, la tulipe, l'anémone. Quel poli, quel luſtre dans leur ſurface ! quelle fineſſe dans la découpure des bords ! quelle juſteſſe dans la forme des calices ! quelle variété dans leurs couleurs, dans les teintes & demi-teintes qui en compoſent la peinture ! Sur-tout, quelle unité dans le

total qui en résulte ! car c'est un principe où il faut toujours en revenir, en matière de beauté. Mais il y a dans les fleurs un autre point qui me paroît encore plus touchant.

C'est un certain air de vie que nous y appercevons. Il semble qu'elles respirent : & il y a même de grands Philosophes qui en sont persuadés. Quoi qu'il en *soit*, il est manifeste qu'elles ont un air de vie sensible : ce qui leur donne sur les corps inanimés les plus gracieux, la même supériorité d'agrémens que nous découvrons dans une fleur véritable sur une fleur peinte. On s'étonne quelquefois de voir des Curieux qui conçoivent pour les fleurs une espèce de passion, ou plutôt une passion déclarée, puisqu'ils se donnent eux-mêmes le nom d'*Amateurs* par excellence. Je ne m'en étonne presque plus. Les fleurs ont des graces vivantes, qui non-seulement charment les yeux, mais qui touchent le cœur en quelque sorte. Nous sommes si naturellement

lement touchés, que les Orateurs & les Poëtes y vont emprunter, pour nous plaire, leurs plus belles métaphores : la *fleur de l'âge*, un *teint fleuri*, un *ſtyle fleuri*, un *état floriſſant*. On diroit, à les entendre, qu'en fait d'agrémens, il n'y a rien dans la nature au-deſſus des fleurs. Ils me permettront d'en douter.

Le Souverain Pere des Graces ne s'eſt point épuiſé à orner nos parterres : il en a réſervé de plus frappantes au genre de corps qui ont une eſpèce d'ame & de ſentiment. Combien voyons-nous d'animaux qui naiſſent vêtus avec une magnificence que tout notre luxe ne ſçauroit égaler ! Combien, qui ajoutent à l'élégance de leur figure & à la beauté de leurs couleurs, d'autres agrémens plus vifs que ceux des fleurs les plus brillantes ! Je ne paſſerai pas juſqu'aux Indes pour vous en amener des exemples. Des Léopards, des Tigres, des Serpens couverts de mille richeſſes ? la frayeur du ſpectacle pourroit

vous empêcher d'en reconnoître toutes les graces. Nos Oiseaux les plus communs de l'Europe me fourniront une preuve plus agréable de ma propofition : faifons-en le parallèle avec les fleurs. C'eft un combat de graces, que je vais vous repréfenter entre deux grands empires, le régne végétal & le régne animal : ou, s'il m'eft permis de parler poëtiquement dans une matière qui eft d'elle-même affez poëtique, entre l'empire de Flore & celui des habitans de l'air.

Les fleurs nous vantent avec raifon le brillant, la douceur, la vivacité de leur teint ; mais, pour en oublier tout l'éclat, nous n'avons qu'à confidérer le plumage du Paon. Le Ciel a-t-il plus d'étoiles, ou le Printems plus de fleurs ? Sa queue toute feule eft un parterre complet. Nos plus belles fleurs n'ont que des couleurs fixes, & chacune la fienne propre invariablement. Jettez les yeux fur le col d'un Pigeon qui fe pavane au foleil : vous y en verrez tour

à tour une infinité. C'eſt un ſatin naturel qui change de luſtre à tous les divers aſpects de la lumière. On y voit les couleurs les plus gaies devenir tout-à-coup des nuances, & les nuances les plus ſombres devenir des couleurs, ſelon les différens points de vûe où il lui plaît de ſe montrer. Les fleurs, attachées à la terre par des liens qu'elles ne peuvent rompre, n'ont qu'une vie ſans ame & ſans mouvement : elles ne peuvent relever leurs graces par une allure convenable. Regardez au contraire le Roi d'une baſſe-cour : cette crête enluminée qui s'élève en forme de couronne, cet air de tête, cette marche, ce port : chaque pas vous préſente un ſpectacle de graces nouvelles. Enfin, ce qui eſt peut-être le plus à remarquer, les fleurs ſont aveugles : elles reçoivent nos regards, ſans nous les rendre. Voulez-vous aſſiſter à un ſpectacle qui vous donne des ſpectateurs ? Obſervez des Oiſeaux dans une volière, ou ſeulement un Cygne qui nage ſur les eaux :

voyez comme il avance gravement ; la tête levée, regardant tout autour de lui avec complaisance. Ne diroit-on pas qu'il est sensible à l'honneur de vos regards ; & que, par reconnoissance, il s'étudie à les mériter ? Nous avons ci-dessus relevé l'éclat des fleurs par cet air de vie qu'elles respirent. Mais on m'avouera que le sang & les esprits ont une toute autre force, pour animer les beautés du régne animal : que la faculté de se mouvoir eux-mêmes, accordée par la Nature aux sujets de cet empire, ajoute un nouveau lustre à tous les autres agremens qu'ils en ont reçus ; en un mot, que les graces qui ont pour principe une espèce d'ame & de sentiment, nous en doivent paroître incomparablement plus gracieuses, & qu'elles le sont d'autant plus, que l'ame qu'elles nous annoncent est plus parfaite. C'est ce qui me reste à prouver en parlant des graces de l'homme.

Or, sans flatter notre espèce, n'est-il

pas visible par la seule structure extérieure du corps humain, que la sagesse du Créateur s'est proposé de construire un Palais digne d'une ame raisonnable ? Je ne dis pas seulement par la majesté de ses traits : je dis par la multitude & par la nature des graces qu'il a répandues dans son visage, dans son port, dans ses manières. Il y en a un si grand nombre, qu'il faudra nous contenter d'en indiquer les principales.

Premièrement, son visage seul ne paroît-il pas formé pour être le siége de toutes les graces ? La sérénité de son front, qui vous annonce un abord facile : la douceur de ses yeux, qui vous promet un accueil favorable : un *entre-œil* vivant, qui s'épanouit à votre présence : le souris de sa bouche, qui prévient la parole, pour vous assurer du plaisir qu'il a de vous voir : le tout enfermé sous une enveloppe subtile & transparente, qui vous découvre, comme au travers d'une gaze fine, tous les

ſentimens de ſon ame. Nous n'y voyons pas, il eſt vrai, autant de couleurs que dans nos parterres, ou ſur le plumage de certains Oiſeaux ; du blanc & du rouge parſemés avec art, en font tout le coloris. La raiſon en eſt toute naturelle ; des couleurs trop multipliées en auroient banni des graces beaucoup plus eſtimables. Il falloit, ſi j'oſe ainſi dire, une toile raſe, ou légèrement colorée, pour recevoir à tout moment de nouvelles teintes, ſelon les circonſtances, & pour en rendre les expreſſions plus touchantes.

Son port n'eſt pas ſuſceptible d'un ſi grand nombre d'agrémens que ſon viſage. Combien pourtant ne peut-il point en avoir, quand on veut ſe rendre attentif à profiter des dons de la nature ! Car, que demande un port gracieux ? un maintien droit ſans affectation, une attitude aiſée, une contenance gaie & modeſte, une démarche ferme ſans peſanteur, & légère ſans précipitation, une certaine flexibilité

d'organes pour prendre facilement tous les airs convenables aux égards que l'on doit à la Société civile. Or, c'est à quoi le corps de l'homme a dès son enfance une disposition si naturelle, que pour en former l'habitude, il n'a besoin que d'une attention assez médiocre, pourvû qu'elle soit un peu soutenue.

La troisiéme espèce de graces extérieures, est celle des manières. Il n'y a proprement que l'homme qui en soit capable. On a beau dresser les animaux les plus dociles : on peut leur donner quelques airs ou quelques allures assez agréables ; mais parce qu'ils n'ont que des *esprits-corps*, comme disoit l'ingénieux la Fontaine, on apperçoit toujours, dans leurs mouvemens les plus réguliers, je ne sçai quoi de lourd qui sent trop la bête, pour mériter le nom de manières. Que faut-il pour en avoir ? Considérons un honnête homme qui veut plaire dans le monde : nous verrons dans tout son extérieur un composé

bien assorti des mouvemens de la tête, des yeux, des bras & des mains, soutenus par des attentions visibles à vous témoigner son estime, & à mériter la vôtre. C'est proprement ce qu'on appelle avoir des manières. Elles supposent une ame intelligente qui sçait régler, avec bienséance, tous les mouvemens du corps qu'elle anime.

Vous sçavez les agrémens qu'elles répandent dans la Société. C'est une espèce d'éloquence du corps qui fait plus de la moitié du don de plaire & de gagner les cœurs : elles forment dans le monde cette aimable qualité que nous appellons *politesse* ; elles peuvent remplacer la plûpart des défauts corporels. Que dis-je ? elles peuvent même, jusqu'à un certain point, suppléer à ceux de l'esprit. Combien d'exemples en pourroit-on citer dans la Cour & dans la Ville ! Combien, qui doivent la réputation de gens d'esprit à leurs manières gracieuses !

On me dira peut-être : Combien plus, qui n'ont aucun de ces agrémens du corps dont je viens de parler ! combien même il y en a qui paroiſſent n'avoir aucune aptitude pour les acquérir ! Je ſçai qu'il y a des hommes qui, par leur figure extérieure, ſemblent nés en dépit des Graces. Que doivent-ils faire pour ſe les concilier ? Leur dirai-je, comme Platon à Xénocrate : Allez ſacrifier aux Graces, avant que de vous montrer au monde ? Le compliment ne ſeroit pas fort gracieux. Je leur dirai donc, qu'il eſt un remède plus ſûr contre les déſagrémens extérieurs : c'eſt de remplacer les graces du corps par celles de l'eſprit. Mais pour appliquer le remède, il en faut connoître la nature. Entrons dans cette nouvelle carrière des Graces.

SECONDE PARTIE.

Des Graces de l'Eſprit.

Il y a des perſonnes qui font paroître,

dans leurs discours une manière de penser, un sentiment, un tour d'expression si agréables, que nous ne pouvons les entendre sans être touchés de leurs paroles. C'est en général ce que nous appellons *Graces de l'Esprit :* d'où proviennent ces agrémens du discours, qui nous plaisent non-seulement par le sens des paroles, mais encore plus par le tour qui les accompagne. La conversation des honnêtes gens du monde, sur-tout quand ils ont sçu joindre un peu de culture à un bon fond de génie naturel, nous en fournit des exemples de toutes les sortes. Ce n'est pourtant pas dans ces entretiens libres que nous allons considérer les graces de l'esprit. Car, outre qu'elles ne doivent s'y montrer, pour ainsi dire, que dans leur négligé, on les y voit ordinairement si mêlées avec l'agrément des manières, qu'il est très-difficile de les en bien distinguer.

Il faut, pour s'en former des idées moins

confuses, les envisager toutes seules dans ces discours suivis & préparés, où il leur est permis de paroître dans tout leur éclat; je veux dire, dans les discours qu'on appelle *Ouvrages d'esprit*.

C'est donc là que nous croyons devoir considérer les graces dont je parle, pour en découvrir le véritable caractère. Mais comme je n'ignore pas que je n'ai acquis dans la République des Lettres aucun droit de prononcer sur une matière si délicate, j'aurai soin de ne rien avancer que sur la foi des plus grands Maîtres du bon goût, anciens & modernes.

Jamais leur concert ne fut si unanime. Ils ont tous d'abord posé pour principe, qu'un ouvrage d'esprit ne peut plaire sans les Graces. Hésiode les donne pour compagnes à toutes les Muses: Théocrite les invoque, pour lui dicter ses vers: Cicéron veut que son Orateur en orne son éloquence. Et à plus forte raison les Poëtes les doivent-ils regarder comme essentielles à

leur art. C'eſt, dit Horace, une loi indiſpenſable dans la Poëſie :

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto.

Vous avez fait un Poëme plein de beautés ? Ce n'eſt point aſſez pour plaire : il faut que ces beautés ſoient touchantes & gracieuſes, *dulcia ſunto.* Notre Horace François donne à nos Poëtes la même leçon dans ſon Art poëtique :

De figures ſans nombre égayez votre ouvrage :
Que tout préſente aux yeux une riante image.
Sans tous ces ornemens, le vers tombe en langueur ;
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur.

La néceſſité des graces dans un ouvrage d'eſprit, eſt donc inconteſtable. Il faudra un peu plus d'attention, pour découvrir en quoi elles conſiſtent, quelles en ſont les ſources naturelles, & enfin quelles ſont les matières où les ſciences qui en ſont ſuſceptibles. Trois queſtions importantes que nous allons tâcher de réſou-

dre, ou du moins de mettre en état d'être résolues par des esprits attentifs.

Pour décider la première, il s'agit de vous rappeller le tableau des Graces. Il y en a trois dont les noms symboliques signifient *brillant*, *douceur*, *vivacité*: qui se tiennent toutes par la main : toujours riantes, jeunes & vierges: décemment vêtues, simplement, mais avec élégance; en robe traînante, légère, & d'une étoffe un peu diaphane.

C'est une énigme que nous avons déja expliquée en général. Il est ici question d'en appliquer tous les symboles aux ouvrages d'esprit en particulier. Pourquoi trois Graces? pour nous apprendre, que dans un discours un seul agrément ne suffit pas pour soutenir long-temps notre attention. Le brillant tout seul fatigue: la douceur toute seule affadit; la vivacité toute seule étourdit. Les trois Graces doivent donc se tenir par la main dans une composition : c'est-à-dire, que le brillant doit

être doux, la douceur vive, & la vivacité douce & lumineuſe. Elles ſont toujours riantes, parce que c'eſt la gaieté de l'eſprit qui leur donne la naiſſance : toujours jeunes, car elles ſont de la nature de l'ame, que l'âge ne ride pas : toujours vierges, autrement ce ne feroit plus des graces d'eſprit, mais des courtiſanes indignes de nos regards. Elles ſont décemment vêtues ; car comment la plus belle penſée, ou le plus beau ſentiment, pourroit-il nous plaire, ſi les paroles, qui en ſont comme les vêtemens, n'y convenoient pas? Mais du reſte elles ne demandent pas beaucoup d'apprêt. La propriété des termes avec un peu d'élégance en doit faire toute la parure. Par la même raiſon, elles marchent en robe traînante, parce qu'un peu de négligence ne ſied pas mal aux Graces, dont le principal ſoin doit être d'imiter la nature. On ajoute enfin, que leur robe eſt légère & d'une étoffe un peu diaphane : pouvoit-on nous apprendre plus ingénieu-

ſement deux grandes régles de l'art oratoire ? La première, que, ſi un diſcours doit avoir des ornemens, il ne faut pas qu'il en ſoit trop chargé : la ſeconde, que s'il peut ſouffrir quelques obſcurités, il faut que la penſée de l'Auteur ſe découvre ſans peine au travers.

Je ne crains pas que les perſonnes un peu verſées dans la Philoſophie des Anciens me diſent, que ces applications de leur tableau des Graces, aux ouvrages d'eſprit, ſont arbitraires. Elles ſont trop juſtes pour n'être pas de la première inſtitution du Peintre. Mais ſi l'on avoit là-deſſus quelques ſcrupules, nous avons de quoi les diſſiper.

Conſultons encore les Oracles des Graces littéraires. Nous les voyons repréſentées avec les mêmes traits dans les Auteurs qui les ont le plus étudiées. Horace, l'eſprit le plus fin de la Cour d'Auguſte, la plus ſpirituelle qui ait jamais été, nous les décrit en deux mots dans le portrait de

Virgile. Varius, dit-il, a une force, une énergie, une vivacité de composition qui le feront toujours admirer : mais les Muses ont accordé à Virgile ce tour facile & agréable qui le feront toujours lire avec un nouveau plaisir :

. . . . forte Epos acer,
Ut nemo, Varius ducit : molle, atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

Remarquez, s'il vous plaît, ces deux qualités qu'Horace réunit dans l'idée d'une composition gracieuse : *molle, atque facetum.* C'est-à-dire, un style doux & piquant : deux qualités opposées en apparence, mais qu'il faut sçavoir accorder ensemble, ou renoncer aux graces dans le discours. Autrement qu'arriveroit-il ? La douceur du style toute seule deviendroit bientôt fade. N'est-ce pas le sort de la plûpart des Elégies anciennes & modernes ? Le style piquant tout seul nous déplairoit peut-être encore plutôt par un sel trop prodigué. N'est-ce pas le sort de ces Auteurs

teurs pointilleux, qui ne parlent que par épigrammes ? Que faire donc enfin, pour plaire à coup sûr ? Tempérez l'un par l'autre. Il n'y a que l'accord bien ménagé du doux & du piquant qui puisse former ce qu'on appelle *une composition gracieuse*. Et apparemment c'est de-là qu'un de nos Poëtes a tiré cette belle définition de la Poësie Françoise :

> L'art d'attraper facilement ;
> Sans être esclave de la rime ;
> Ce tour aisé, cet enjoûment ;
> Qui seul peut faire le sublime.

Sénèque * nous dépeint les Graces du genre oratoire à-peu-près sous les mêmes couleurs. » LISEZ Cicéron, dit-il à son ami Lucile : » sa composition est toujours une, » soutenue sans contrainte, nombreuse, » coulante, ornée, souple, tendre, mais » sans tomber dans l'infamie d'une mollesse » efféminée : « [*Lege Ciceronem: compositio ejus*

* *Ep.* 100.

una est, pedem servat, curata, lenta, & sine infamiâ mollis.] Il ne manqueroit rien à ce portrait des Graces oratoires, si l'Auteur y avoit ajouté le *facetum* d'Horace, qui, dans toute son étendue, convient mieux à Cicéron qu'à Virgile.

Mais il faut pardonner cet oubli à Sénèque, en faveur d'une autre espèce de graces, dont il a reconnu la nécessité dans la composition, & qui me paroît, je l'avoue, la plus belle des graces de l'esprit: c'est la justesse. Mais quoi! cette justesse que nous abandonnons si volontiers aux Mathématiques, pour en dispenser tous les autres genres d'écrire? Oui, je tiens la justesse pour une grace dans le discours en tout genre de composition; & je veux bien m'en rapporter à vous-mêmes, quand vous aurez pris la peine d'entendre Sénèque.

» VOULEZ-vous sçavoir, dit-il à un Bel-Esprit Philosophe, » ce qui m'a plu dans » votre Lettre? Vous avez les paroles à » commandement: elles ne vous entraînent

» jamais au-delà de votre but, comme ces » Auteurs qui s'écartent à tout propos de » leur ſujet, pour courir après quelque mot » brillant : c'eſt un écueil dont la belle appa» rence ne vous ſéduit pas. Dans votre ma» nière d'écrire, tout eſt concis, tout vient » juſte à votre matière : vous dites par-tout » préciſément ce que vous voulez dire, & » vous faites par-tout entendre plus que » vous ne dites : « *Audi, quid me in epiſtolâ tuâ delectaverit. Habes verba in poteſtate : non effert te oratio, nec longiùs, quàm deſtinaſti, trahit. Multi ſunt, qui ad id quod non propoſuerant ſcribere, alicujus verbi decore placentis vocentur; quod tibi non evenit. Preſſa ſunt omnia, & rei aptata. Loqueris quantum vis, & plùs ſignificas, quàm loqueris.*

Le paſſage eſt un peu long; mais il eſt ſubſtantiel, vif, plein, & il n'y a point là de paroles perdues. C'eſt ce que nous entendons par juſteſſe dans le diſcours : juſteſſe dans la penſée, pour nous éclairer ſans nous éblouir par trop de brillans : juſ-

teſſe dans le tour qui l'accompagne ; pour nous y appliquer ſans nous diſtraire par des ſentimens trop vifs : juſteſſe dans l'expreſſion, pour nous rendre la vérité ſans l'obſcurcir par un tas de paroles ſuperflues, ou trop figurées. C'eſt ainſi que tous les Maîtres de l'Art en ont jugé dans les beaux ſiécles du bon goût naturel. Or de-là, que doit-on inférer ?

Ma concluſion eſt, que nous devons mettre la juſteſſe au nombre des graces du diſcours ; & il ne feroit pas même difficile d'en trouver le ſymbole dans la taille fine & déliée que Socrate leur donne dans ſon tableau.

Juſqu'ici je me ſuis laiſſé conduire par l'autorité des Maîtres de l'Art, pour établir la vraie idée des graces de l'eſprit. Il eſt temps de conſulter la raiſon en elle-même, pour répondre à nos deux autres queſtions. Quelles ſont les ſources naturelles des graces du diſcours ? Quelles ſont les matières qui en ſont ſuſceptibles ?

Je répondrai à toutes les deux par le même principe.

Il eſt évident que les hommes étant composés d'eſprit & de corps, le commerce qu'ils ont enſemble par la parole n'eſt pas un commerce purement ſpirituel, mais un commerce d'eſprit, où il entre du ſenſible, pour donner, ſi j'oſe ainſi dire, du corps à leurs penſées : c'eſt le principe. Et pour me reſtraindre aux diſcours médités, qui ſont ici mon principal objet, ne convient-on pas univerſellement que toute compoſition doit être une peinture, & une peinture animée, pour ſoutenir l'attention du Lecteur ou de l'Auditeur ? Tirons la conſéquence. La compoſition eſt une peinture ; il y faut donc des images. C'eſt une peinture animée ; il y faut donc des ſentimens. Mais ces images & ces ſentimens, dans quelles ſources les irons-nous puiſer ? L'Auteur de la Nature les a miſes dans nous-mêmes, en nous donnant deux facultés toutes propres à les ré-

pandre dans nos peintures ; je veux dire ; l'imagination & le cœur : l'imagination, pour tenir le pinceau, & le cœur pour le conduire. Voilà les deux ſources naturelles des agrémens du Diſcours.

Que l'imagination en ſoit une, ſon nom ſeul en eſt la preuve. C'eſt la mère des images & des tours qu'on appelle ingénieux : c'eſt elle qui fournit aux Orateurs & aux Poëtes leurs plus belles figures ; c'eſt par elle, pour me ſervir des termes de Boïleau,

Que l'eſprit orne, éleve, embellit toutes choſes ;
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.

Nous ſçavons qu'un grand Philoſophe * de notre ſiécle lui a fait la guerre dans tous ſes Ouvrages, comme à une empoiſonneuſe publique. Mais s'il a remporté ſur elle quelques victoires, comme nous n'en doutons pas, c'eſt à elle-même bien autant qu'à ſes raiſons, qu'il en a été redevable. Car on peut dire, que jamais l'imagi-

* Le P. Malebranche, de l'Oratoire.

nation ne l'a mieux ſervi, que lorſqu'il l'a combattue. » C'étoit un ingrat, dit M. de Fontenelle, » pour qui elle travailloit mal- » gré lui : elle ornoit ſa raiſon en ſe ca- » chant d'elle. « Ainſi plus perſuadés par ſon exemple, que par ſes raiſonnemens, nous ne laiſſerons pas de reconnoître l'imagination pour la première ſource des agrémens du Diſcours.

Le cœur eſt la ſeconde : nous oſons même dire qu'il en eſt la ſource principale dans toutes les compoſitions dont le but eſt d'affectionner l'ame aux objets qu'on lui préſente ; à la vérité, par exemple, à la juſtice, à la Religion, à la pureté des mœurs. En vain la plus belle imagination nous étaleroit ſes peintures les plus brillantes ; il faut que le cœur prenne ſouvent le pinceau pour les animer par le ſentiment. C'eſt une régle d'éloquence connue de tout le monde. Voulez-vous me toucher ? Soyez touché vous-même. Il n'y a que le cœur qui ſçache parler au cœur.

C'eſt le cœur ſeul qui ſçait toucher les véritables cordes, qui nous remuent par la ſympathie naturelle de nos ames : lui ſeul, qui ſçait trouver dans ſon propre feu, les traits les plus propres pour nous enflammer : cet enthouſiaſme des grands Poëtes, ce pathétique fort ou tendre des grands Prédicateurs.

Il me ſemble entendre ici quelque murmure parmi nos Philoſophes. Eſt-ce donc ainſi que vous abandonnez les Graces à la conduite de deux aveugles, à l'imagination qui eſt une folle, & au cœur qui eſt un imbécille, toujours eſclave, ou de ſes fureurs, ou de ſes foibleſſes ? Ne blaſphêmons pas contre les dons du Créateur. Nous avons déja prévenu la difficulté, en mettant la juſteſſe au nombre des graces néceſſaires dans le Diſcours : ſi néceſſaires même, que, ſans la juſteſſe, nous prétendons que les plus brillantes images des Poëtes, les figures les plus pathétiques des Orateurs, les deſcriptions les plus

pompeuſes ou les plus fleuries des Hiſtoriens, n'ont qu'un éclat frivole, ſemblable à ces feux nocturnes, qui après nous avoir éblouis quelques momens, nous laiſſent tout-à-coup dans les ténèbres.

Mais, après avoir accordé aux Philoſophes, ou plutôt demandé à eux-mêmes ce point fondamental de la compoſition, ſera-t-il défendu à une penſée juſte, qui ſe préſente à nous, de prendre, en paſſant, la teinture de l'imagination & du cœur, pour paroître en public avec plus de grace? Nous ſera-t-il défendu de revêtir les idées de la raiſon de quelques images, pour les rendre plus intéreſſantes, ou de quelques ſenſibilité, pour les rendre plus aimables? Nous ſera-t-il défendu d'y ajouter même, ſi on les trouve ſous ſa main, l'élégance des termes & l'harmonie du ſtyle, pour introduire la vérité dans l'eſprit avec plus d'agrément? Et pour quoi donc les graces du diſcours ſont-elles faites, ſinon pour ſervir de parure à la vérité?

Par ce principe, qui eſt indubitable, ma troiſiéme queſtion eſt plus qu'à demi réſolue. Quelles ſont les matières ou les ſciences, qui ſont ſuſceptibles des graces du diſcours ? Je ne crains plus de le dire. Il n'eſt point de ſujet ſi ſombre, où les graces ne puiſſent pénétrer, tantôt les unes, tantôt les autres, & quelquefois toutes enſemble. On m'accuſera peut-être encore d'avancer là un paradoxe : paradoxe ou non, je prétens que c'eſt une vérité, dont la preuve n'eſt pas même difficile. Et en effet, quelle eſt la matière ou la ſcience, que l'on voudroit exclure de l'empire des graces ?

Seroit-ce la Philoſophie, elle qui contemple de ſi beaux objets, la raiſon qui nous éclaire, l'ordre & la régle des mœurs, le grand ſpectacle de l'Univers, qui eſt en même temps ſi gracieux ? Mais depuis quand les Philoſophes auroient-ils renoncé à l'eſprit ? Les premiers Sçavans, qui ont tenu Ecole de Philoſophie, ont auſſi

tenu Ecole de Graces. Platon y a sçu répandre tout le sel de son Atticisme: Cicéron tous les agrémens de l'urbanité Romaine; & sans aller si loin chercher des exemples d'une Philosophie gracieuse, nous avons un Auteur, qui a sçu revêtir les idées de la plus abstraite Métaphysique des images les plus riantes, & les animer, si j'ose ainsi dire, par les sentimens les plus tendres, que la beauté de la Sagesse éternelle puisse inspirer à ses Amateurs.

Dira-t-on que du moins les mystères de la Religion sont inaccessibles aux graces du discours? Boileau l'a dit aussi quelque part:

De la foi d'un Chrétien les Mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Mais si par-là il avoit prétendu bannir toutes les graces d'un discours Chrétien, nous avons l'exemple des Peres de l'Eglise à lui opposer. Parmi les Peres Grecs, Saint Basile, Saint Jean-Chrysostôme,

Saint Grégoire de Nazianze, n'ont pas cru avilir nos myſtères, en les traitant d'un ſtyle, que les beaux ſiécles d'Athènes n'auroient pas déſavoué. Parmi les Latins, Saint Cyprien, Saint Ambroiſe, Lactance, Minutius Félix, le grand Saint Auguſtin lui-même, n'ont pas cru affoiblir les preuves de la Religion Chrétienne, en y mêlant quelquefois les fleurs de leur éloquence. Parmi nous, les Maſſillons & les Cheminais n'ont pas cru dégrader la Chaire, en y portant cette onction élégante & ingénieuſe, qui attiroit toute la France à leurs Sermons. Mais pourquoi citer les Diſciples, quand nous avons le Maître à produire en témoignage ? C'eſt lui dont il a été dit, *que la grace étoit répandue ſur ſes levres.* Images, ſentimens, mœurs aimables, combien d'agrémens divins dans tous ſes diſcours ? On les alloit entendre juſques dans les déſerts : on s'y récrioit, que jamais Mortel n'avoit parlé de la ſorte ; en un mot, on étoit ravi en

admiration des paroles de grace, qui sortoient de sa bouche : *Mirabantur omnes in verbis gratiæ, quæ procedebant de ore ipsius**.

Enfin, que dirons-nous des Mathématiques, dont on assure depuis si long-temps, qu'elles se refusent aux ornemens du Discours ? On en a même fait une espèce de Proverbe :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Manil. L. 1.

Sera-ce donc une raison pour les exclure du nombre des Sciences, que l'on peut rendre gracieuses ? Je m'y oppose au nom de l'Académie Royale. Et pourquoi les en exclurions-nous ? Y a-t-il une loi qui défende aux Muses Mathématiques de rire quelquefois ? Ou plutôt, n'est-ce point à nos vérités qu'il appartient toujours de rire, puisqu'elles sont toujours sûres de la victoire ? Je conviens qu'elles ont leurs

* Luc 4. v. 22.

épines, mais des épines qui se transforment bientôt en roses. La science des nombres, par où elles commencent à nous instruire, n'est-elle pas remplie de problêmes divertissans, qui ne demandent qu'un tour ingénieux pour leur donner de la grace ? La Géométrie, par où elles continuent à nous éclairer, présente à l'imagination les figures les plus élégantes, pour la mettre en belle humeur. Les parties sensibles des Mathématiques, l'Optique, la Musique, l'Astronomie, la Géographie, en nous découvrant par-tout une Intelligence bienfaisante, qui veille sans cesse à nos besoins, & même à nos plaisirs, n'offrent-elles point au cœur les objets les plus capables de l'affectionner ? Que manque-t-il donc à ces belles Sciences, pour être susceptibles des graces du discours ? Il y a long-temps qu'Archimède a commencé à mettre de l'aisance & de la légèreté dans le style Mathématique. Aratus, Poëte Grec, y a même sçu joindre les agrémens de la

Poësie. Le fameux Galilée n'est pas moins agréable dans ses Dialogues sur le systême du Monde. Le grand Descartes a orné sa Musique & sa Dioptrique, les principes les plus profonds de sa Physique, ses Météores & ses Tourbillons même, des images les plus gracieuses. Le P. Pardies nous a donné des Elémens de Géométrie & de Statique, d'une élégance qui ne le cède guères à celle de Vaugélas. Le Marquis de l'Hôpital, en traitant la Géométrie la plus sublime, nous montre, dans son style net & concis, toute la bonne grace d'un Bel-Esprit de qualité. Le brillant Fontenelle a trouvé le moyen d'y mêler son enjouement, & de rendre les Mathématiques, non-seulement gaies, mais encore riantes. Combien d'autres preuves de fait, si nous les citions, feroient voir, que ces belles Sciences ne sont pas si austères, qu'elles se refusent aux graces du discours!

FIN.

AVIS.

La Comédie des Graces *a fait naître l'agréable Epitre en vers adressée à l'Auteur par M.* Dorat. *Cette Epitre, quoiqu'étrangère à l'objet du Recueil, n'auroit peut-être pas été déplacée à la suite de la Comédie; mais on l'a considérée comme une Piéce hors-d'œuvre, encore plus propre à faire la clôture du Recueil, qui commence par un Poëme.*





ÉPITRE
A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE
DES GRACES.

Par M. DORAT.

QUELLE séduisante magie ;
Si semblable à la vérité,
A mes regards personnifie
Les Graces & la Volupté !

AH ! la véritable Féerie,
Ce sont l'esprit & les talens.
SAINTFOI, ton aimable génie
Préside à ces enchantemens.
Dans mille riantes images,
Tu peins nos goûts & nos penchans :
A ta voix naissent les Bocages
Peuplés de Nymphes & d'Amans ;
Les Indifférens & les Sages



Sont réchauffés par tes accens ;
Et c'eſt au délire des ſens
Que l'on reconnoît tes Ouvrages.

Que j'aime ce fripon d'Amour,
Chaſſé des Cieux pour ſes fredaines,
Et ravi d'établir ſa Cour
Parmi des Beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet,
Près de la fougueuſe Bellone,
De Pallas qui toujours raiſonne,
D'Hébé qui garde le buffet ;
Près de Jupin qui le ſermone,
Et qui, pour ſe déſennuyer,
Dans ſon triſte & brillant Empire,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on ſait rire,
Et qu'il eſt contraint d'envier ?
Car tel eſt le céleſte groupe
Si las de la Divinité,
Et ſavourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'Amour eſt bien mieux ſur la terre.
Là, tout l'encenſe & le révère :
Là, de tout il ſe fait un jeu,

Brave l'Egide redoutable,
Et quittant l'affiche d'un Dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le ſentiment abſorbé,
Tantôt en ſilence il ſçait plaire:
Tantôt, abjurant le myſtère,
Près de la volage Thiſbé,
Il eſt fou comme un Mouſquetaire,
Ou libertin comme un Abbé.

Sans ceſſe il termine ou projette;
Il unit la Nature & l'Art.
Chez la Prude, il vient ſur le tard:
A toute heure chez la Coquette.
Il badine le ſceptre en main:
Il commande avec la houlette.
Aujourd'hui, ſans ſuite & ſans train,
C'eſt Coridon ou Timarette:
C'eſt Alcibiade demain.

Au haſard il enflamme, il bleſſe
La ſimple & crédule Beauté,
Qui ſoupçonnant la volupté,
Touche à l'inſtant de la foibleſſe;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'inſtinct l'appelle,

Vif, pressant, heureux & trompeur;
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux espoir d'être infidèle:
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé sous la main du Temps,
S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ses regrets pour des désirs,
Et d'une voix octogénaire
Balbutie une hymne aux plaisirs.

Au fond de ce bocage sombre,
Quel Dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbrisseau parfumé?
C'est l'Amour, c'est ce Dieu perfide,
Toujours plus cruel & plus beau:
Voilà son air doux & timide,
Voilà ses traits & son flambeau.
Trois Nymphes, pour lui quel présage!
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et se sauvent sous le feuillage.
L'Amour rit de leur badinage,
Il s'applaudit de leur frayeur:
Ce sont les attraits du bel âge,
C'est l'innocence & la candeur;

C'eſt la roſe, qu'enferme encore
Son bouton, chéri du Zéphyr:
Le plaiſir de la voir éclore
Double celui de la cueillir.
L'aſpect d'un Enfant les raſſure:
On vante ſes vives couleurs,
On joue avec ſa chevelure,
On l'enſevelit ſous des fleurs.
Renfermant encor ſon yvreſſe,
Son ſein, que l'on oſe preſſer,
Palpite, & craint de repouſſer
La jeune main qui le careſſe.

Mais ſur-tout que j'aime à le voir,
Sous les liens de ces guirlandes,
Qui devoient lui ſervir d'offrandes,
Gémir ſans force & ſans pouvoir!
Se débattre, verſer des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moiſſonner;
Parmi cent Beautés qu'il déteſte,
N'ayant que l'uſage des yeux;
Avantage hélas! bien funeſte,
Lorſque, chargé de mille nœuds,
On ne peut diſpoſer du reſte!

LUZZI, ton front ingénieux
Nous peint bien ton aimable Maître,
Comme lui tu ris de nos feux,
Et comme lui tu les fais naître.
Oui, tes yeux par lui-même inſtruits,
Feront tout le mal qu'il peut faire;
Tu ſçais exprimer ſa colère,
Sa cruauté, ſon doux ſouris;
Et plus que lui sûre de plaire,
Tu joins le ſexe de la mère,
Aux dehors ſéduiſans du fils.

AGLAÉ, Ciane *, Euphroſine,
Montez au rang qu'on vous deſtine.
O vous, qui les repréſentez,
L'Amour vous a remis ſes armes,
Et vous partagez tous les charmes
De celles que vous imitez.
Sans nommer quelle eſt la plus belle,
Chacun entre vous balançant,
Confond, en vous applaudiſſant,
Le perſonnage & le modèle.

DE jeux toujours environné,
Peintre charmant, Peintre des Graces,

* Ailleurs nommée *Thalie*.

Des fleurs dont tu ſemas leurs traces:
Ton front doit être couronné.
Juſqu'ici ta touche légère
N'a point rencontré de rivaux;
L'Amour fit placer tes tableaux
Dans tous les Boudoirs de Cythère;
Et la Nymphe la plus ſévère
S'anime au feu de tes pinceaux.
Apprends-moi cet art de ſéduire;
Cet art qui fixe le ſuccès:
Tu ne veux plus que nous inſtruire;
Donne-moi tes premiers ſecrets.

MAIS quoi! puis-je en toi méconnoître
L'aimable Eléve du plaiſir?
Sans l'art ſublime de jouir,
Anacréon ſeroit à naître.
Les Ris, les Graces, les Amours,
Furent tes Dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu ſi prompt à s'éteindre
Et que tu ſçais entretenir,
C'eſt à force de les ſervir
Que tu parvins à les bien peindre.



LES GRACES*

A MADEMOISELLE F...

Par le même.

MUSES, Bacchus, Dieu du délire,
Je ne viens point vous implorer:
Les Graces ont monté ma lyre;
Elles ſeules vont m'inſpirer.



DE l'Amour Compagnes fidelles,
Éleves de la vérité,
Elles plaiſent ſans la beauté;
La beauté ne plaît pas ſans elles.



EN mille plis voluptueux
Dans tes habits elles ſe jouent;
Eglé, ce ſont elles qui nouent
Les treſſes de tes beaux cheveux.

---

* Un heureux haſard nous a procuré cette jolie Piéce échappée du Porte-feuille de M. DORAT. Nous croyons faire plaiſir au Public & ne pas déplaire à l'Auteur en l'inſérant dans ce Recueil.

Il faut te voir pour les bien peindre;
D'autres les cherchent ſans ſuccès :
Toi, tu ſçais toujours les atteindre,
En ne les pourſuivant jamais.



Conserve ce rare avantage,
Ce *je ne ſçai quoi* ſi charmant,
Qui ſeul peut fixer notre hommage,
Et le changer en ſentiment.



Pour juger les trois Immortelles,
L'Amour te nomme, heureux Pâris :
Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'oſent pas choiſir entre elles.



Junon vante ſa majeſté,
Minerve, ſa guerrière audace;
Vénus te ſourit avec grace;
Le prix par elle eſt emporté.



La Déeſſe alors étoit nue;
C'eſt le droit des Divinités :
Je ſuis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vûe.



LOIN cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la Nature :
Belle Eglé, le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.



LE faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitelle
Qu'on gâte à force d'ornemens.



DES fleurs qui naissent sur tes traces
Couronne-toi, sans autres soins ;
Tout ce que l'art ajoute aux Graces
En est toujours une de moins.



IL en est .... le Dieu du mystère
Se plaît lui-même à les voiler :
Amour ! que je puisse en parler ;
Je te promets bien de me taire.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Recueil des principaux Ouvrages ou compoſés ou traduits en François, qui ont pour objet les *Graces*, ſoit perſonnifiées, ſoit priſes pour le *je ne ſçai quoi* plus ſéduiſant que la *Beauté* même. Tous les morceaux raſſemblés par l'Editeur me paroiſſent choiſis avec goût ; & quelques-unes des Traductions, dont il a fait uſage, gagnent ſous ſa plume. A Paris le premier Décembre 1768.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé LAURENT PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé *LES GRACES ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons

défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée. ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quatorziéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Regne le cinquante-quatriéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 351. fol. 325. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Décembre 1768.

Signé BRIASSON, *Syndic.*

CATALOGUE
DES LIVRES
ET NOUVEAUTÉS

Avec Vignettes & Gravûres en taille-douce, qui se trouvent chez le même Libraire.

LEs Graces, *in*-8°. grand papier, broché, 7 l. 4 s.
Les mêmes, papier d'Hollande, dont on a tiré un petit nombre d'exemplaires, broché, 9 l. 4 s.
Les Sens, Poëme, *in*-8°. avec figures, relié en écaille avec filets, 5 l.
Les Caractères de Théophraste, *in*-4°. grand papier, avec le portrait gravé par Cathlin, relié avec filets, 18 l.
Les mêmes, papier d'Hollande, tirés à très-petit nombre, en feuille, 36 l.
Les mêmes, deux volumes grand *in*-12. avec les mêmes vignettes & portrait, relié avec filets, 7 l. 4 s.
Les Poësies sacrées, avec vignettes & fleurons dessinés & gravés par M. Cochin, *in*-4°. grand papier, relié en écaille & avec filets, 15 l.
La Vie & les Aventures de Robinson, 3 vol. *in*-12. papier ordinaire, relié, 7 l. 10 s.
Le même, papier fin, relié, 9 l.
Le Bachelier de Salamanque, 3 vol. *in*-12. petit format, avec figures, relié, 6 l.
Dialogues Moraux, avec figures, *in*-12. broché, 1 l. 16 s.

Ouvrages de M. D'ARNAUD.

Le Comte de Comminge, Drame, troisiéme édition, augmentée d'un nouveau Discours sur l'Art Dramatique.

& d'un précis plus détaillé de l'Histoire de la Trappe ; *in*-8°. grand papier, fig. 4 l. 4 f.

Euphémie, ou le Triomphe de la Religion, Drame en trois Actes & en vers, avec une Préface, une Lettre à l'occasion de la Piéce & les Mémoires d'Euphémie, *in*-8°. fig. 4 l. 16 f.

Fanni, Histoire Angloise, quatriéme édition, corrigée & augmentée, *in*-8°. fig. 2 l. 8 f.

Lucie & Mélanie, Anecdote historique, *in*-8°. avec figures, 1 l. 16 f.

Clary, Histoire Angloise, *in*-8°. fig. 1 l. 16 f.

Julie, Anecdote historique, *in*-8°. fig. 1 l. 16 f.

Nancy, Histoire Angloise, *in*-8°. fig. 1 l. 16 f.

Batilde, Anecdote historique, *in*-8°. fig. 2 l. 8 f.

Six autres Ouvrages de ce genre, paroîtront successivement.

Sidney & Silly, suivi d'un Recueil d'Odes Anacréontiques, 1 vol. *in*-12. 1 l. 10 f.

Piéces de Théâtre.

La Bergère des Alpes, Comédie en un Acte & en vers libres, par M. Desfontaines, 1 l. 4 f.

L'Aveugle de Palmyre, Comédie Pastorale en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par le même, 1 l. 4 f.

Pierre le Grand, Tragédie, par M. de Fontanelle, 1 l. 10 f.

NOUVEAUTÉS.

LEttres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire sur divers Ecrits, suivies d'un petit Commentaire, lequel est extrait d'un plus grand, *in*-8°. broché, 3 l. 2 f.

Les mêmes, *in*-12. broché, 2 l. 2 f.

Observations sur l'Italie & sur les Italiens, par deux Gentilshommes Suédois, nouvelle édition, revûe & augmentée, 4 vol. *in*-12. relié, 10 l.










Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY




Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY

